

THE UNIVERSITY

OF ILLINOIS

LIBRARY

845H427

Ojσ1914

NOTICE: Return or renew all Library Materials! The *Minimum Fee* for each Lost Book is \$50.00.

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

**Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400**

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

AUG 20 1991

NOV 12 1991

Scènes de la Vie cosmopolite

I. LE JOYEUX GARÇON.

II. LA PETITE FEMME (*sous presse*).

Le Joyeux Garçon

OUVRAGES D'ABEL HERMANT

MONSIEUR RABOSSON. I vol. LE DISCIPLE AIMÉ I vol. LE CAVALIER MISEREY. I vol. NATHALIE MADORÉ. I vol. LA SURINTENDANTE I vol. CŒURS A PART I vol. AMOUR DE TÊTE. I vol. SERGE I vol.		ERMELINE. I vol. CONFIDENCES D'UNE AÏEULE. I vol. LE FRISSON DE PARIS I vol. CŒURS PRIVILÉGIÉS I vol. LES TRANSATLANTIQUES. . . . I vol. TRAINS DE LUXE. I vol. DANIEL. I vol. LA FAMEUSE COMÉDIENNE. . . I vol.
---	--	---

Scènes de la Vie des Cours et des Ambassades

I.	LA CARRIÈRE.	I vol.
II.	LE SCEPTRE.	I vol.
III.	LE CHAR DE L'ÉTAT.	I vol.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société

CONFESSION D'UN ENFANT D'HIER.	I vol.
CONFESSION D'UN HOMME D'AUJOURD'HUI.	I vol.
SOUVENIRS DU VICOMTE DE COURPIÈRE, par un témoin	I vol.
MONSIEUR DE COURPIÈRE MARIÉ	I vol.
LES CONFIDENCES D'UNE BICHE.	I vol.
LA BICHE RELANÇÉE.	I vol.
LES GRANDS BOURGEOIS	I vol.
LA DISCORDE.	I vol.
LES AFFRANCHIS	I vol.
HISTOIRE D'UN FILS DE ROI.	I vol.
LES RENARDS	I vol.
CHRONIQUE DU CADET DE COUTRAS.	I vol.
COUTRAS, SOLDAT	I vol.
COUTRAS VOYAGE.	I vol.

ESSAIS DE CRITIQUE	I vol.
------------------------------	--------

THÉÂTRE

LA MEUTE, 4 actes. — THÉÂTRE DES DEUX-MONDES (*La Carrière, I Transatlantiques*). — LE FAUBOURG, 4 actes. — L'EMPREINTE, 3 actes. SYLVIE OU LA CURIUSE D'AMOUR, 4 actes. — L'ESBROUFE, 3 actes. LA BELLE MADAME HÉBER, 4 actes. — LES JACOBINES, 4 actes. — MONSIEUR DE COURPIÈRE, 4 actes. — TRAINS DE LUXE, 4 actes.

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

EDDY ET PADDY — LA PERMISSION — SURMENAGE SENTIMENTAL
 — LA LÉGENDE DE SAINT JEAN DE VESPIGNANO — LE ZITELLO. I vol.

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
 y compris la Suède et la Norvège.*

ABEL HERMANT

Scènes de la Vie cosmopolite

e Joyeux Garçon



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXIV

845H427

© Jo 1914

LE JOYEUX GARÇON

469060

LE JOYEUX GARÇON

I

M. et M^{me} Morand-Fargueil formaient depuis vingt ans un de ces excellents ménages bourgeois comme on dit qu'il n'y en a plus. Il y en a encore ; seulement, on ne le sait point. La plupart des hommes et des femmes d'une intelligence moyenne ont des yeux pour ne pas voir ; ils empruntent presque tous leurs documents sur les mœurs aux observateurs de profession. Mais les observateurs de profession ne voient guère mieux ; et puis, ils suivent la mode, et, selon la hausse et la baisse de certains genres de littérature, ils s'occupent tantôt d'une classe de la société, tantôt d'une autre classe, et la foule qui les lit croit que les classes dont ils ne s'occupent point pour le moment sont rayées

de l'existence. Cette conclusion n'est pas rigoureuse. Si l'on jugeait de l'état présent des mœurs d'après le roman contemporain, l'on prendrait M. et M^{me} Morand-Fargueil pour des fossiles ; mais, comme ils ont des relations étendues, et que même M^{me} Morand-Fargueil fait quatre cent vingt-trois visites chaque année, comme ils ne fréquentent que des ménages corrects et à leur aise, des hommes qui gagnent leur vie par l'exercice d'une magistrature ou d'une profession libérale, des femmes qui ont chacune un collier de perles, une automobile et point d'amant, il faut bien accorder que les fossiles de cette espèce ne sont point rares ; ils ne sont pas non plus si pétrifiés ; ils vivent bien et ils aiment de vivre ; et ils ont le droit de vivre leur vie ni plus ni moins que les dégénérés, les bohèmes, les femmes du monde entretenues, et les hommes du monde également entretenus.

M. Morand-Fargueil était conseiller d'État. Il avait reçu la meilleure éducation classique et obtenu des prix au collège. Il savait encore un peu de grec, pas mal de latin, ne disait ni *Je m'en rappelle* ni *Je vous cause*, et ne faisait jamais de fautes d'orthographe. Il parlait plus volontiers le langage de la bonne compagnie que celui des cabarets de Montmartre. Il ne rougissait pas d'être bien élevé, et même distingué. M^{me} Morand-Fargueil s'appelait simplement

Marie. Elle ne se permettait, de loin en loin, certaines libertés d'allures ou de propos que pour ne paraître point bégueule. Quand elle disait qu'elle avait flirté toute la soirée, c'est qu'un homme d'âge, ou sérieux, l'avait complimentée sur sa toilette et sur sa belle mine. Si d'aventure on lui eût adressé quelque discours galant ou plus précisément déshonnête, elle n'aurait pu s'empêcher de pousser des cris d'effroi. Elle assurait qu'elle n'était point facile à scandaliser ; le vrai est qu'elle s'effarouchait de rien, mais préférait ne s'en point vanter ; n'est-ce pas le contraire du snobisme et la forme la plus aimable de la vertu ? M^{me} Morand-Fargueil n'affectait pas de réprover en théorie les divorces et les adultères (dont elle n'avait point d'exemples autour d'elle) ; mais elle était elle-même vraiment l'épouse d'un seul homme, comme nos mères et nos grand'mères depuis un assez grand nombre de siècles.

Elle était aussi la mère d'un seul fils. Hélas ! c'est l'usage. Elle avait élevé le jeune René parfaitement bien, selon des principes que l'on croit périmés, et qui sont toujours en vigueur dans les familles bourgeoises et saines. Ces principes sont d'ordinaire peu raisonnables, et se contredisent, comme parlent les mathématiciens, chacun à chacun ; mais ils produisent d'excellents sujets. M^{me} Morand-Fargueil se piquait de ne point gâter son fils et d'être sévère :

elle l'était, et aussi très faible. Elle l'admirait d'une façon extravagante, mais s'appliquait à lui dissimuler cette admiration, qu'elle trahissait par là d'autant mieux. Elle souffrait le martyre de ne lui passer point toutes ses fantaisies, mais elle lui refusait de temps en temps quelques petites choses pour l'accoutumer aux déceptions. Elle souhaitait qu'il fût très bien habillé, mais elle lui choisissait elle-même ses cravates, afin de le mortifier, et parce qu'elle savait qu'elle n'y connaissait rien, comme toutes les mères. Elle était jalouse de lui, mais l'encourageait à se faire des amis, qu'elle prenait en grippe, et recevait le plus gracieusement du monde. Elle mourait d'envie de le traiter en petite fille, ou en petit garçon, jusqu'à l'âge le plus avancé, et, dès qu'il eut quinze ans, elle le traita en homme. Quand il en eut dix-sept, elle trembla qu'il ne devînt la proie des femmes, et elle trembla aussi qu'il ne tardât trop de le devenir. René, qui ne manquait point d'élégance au moral, trouva moyen d'apaiser simultanément ces deux craintes opposées. Il respectait trop sa maman et même son papa pour leur conter ses bonnes fortunes de débutant, s'il en eut; mais il sut prendre un air dégourdi qui était significatif, sans rien signifier à la lettre.

L'absence étant aux yeux de M^{me} Morand-Fargueil le plus grand des maux, elle redoutait surtout que son René ne quittât le toit paternel

pour un temps plus ou moins long, et elle avait déjà la mort dans l'âme quatre ans d'avance, quand elle songeait au devoir militaire; par esprit de contradiction, et de sagesse, elle voulut l'habituer de bonne heure à voyager seul et s'habituer soi-même aux séparations : elle l'envoya donc étudier sur lieu plusieurs langues étrangères. Elle demeurait, pendant le temps de ces absences, dans une détresse affreuse; mais nul n'en soupçonnait rien, et pas même M. Morand-Fargueil; elle affectait l'indifférence ou le stoïcisme, et ne manquait ni un thé ni un bridge.

Un matin, elle fut bouleversée de lire dans son journal que de bonnes familles anglaises et françaises imaginaient d'échanger leurs enfants pour deux ou trois mois. « On ne sait qu'inventer, » gronda-t-elle, et elle haussa les épaules. Elle était bouleversée, parce qu'elle devinait que, malgré elle, elle allait y venir. Ce qui la révoltait, et qui par conséquent la séduisait le plus, c'était l'échange, le remplacement de l'absent par un étranger. Elle se fût résignée à voir René partir une fois encore, mais elle ne consentait point d'accueillir sous son toit, dans la chambre et dans le lit du voyageur, un inconnu, un intrus, un fils d'adoption. Quoi? René ne sera point à la maison, et ni sa commode ni son armoire ne seront vides! Un autre y mettra du linge et des vêtements! Quel sans-

gêne ! Cet autre, ce barbare, elle le haïssait déjà si fort que cela lui donnait un semblant d'existence. Elle dit, à déjeuner, ce qu'elle avait lu dans son journal, et demanda d'un ton agressif à René s'il aimerait de céder ses meubles à un étudiant anglais.

— Non, maman, dit René.

— Il n'est pas question de cela, dit M. Morand-Fargueil.

Elle sortit de bonne heure, fit douze visites, et eut ainsi l'occasion de protester douze fois qu'elle ne logerait point d'Anglais chez elle et n'enverrait pas René en Angleterre.

Le lendemain, elle se rappela qu'elle devait une politesse à la femme de l'un des professeurs dont René suivait les cours à la Sorbonne. Elle trouva cette dame, et le professeur, parla des échanges d'étudiants ; on lui offrit aussitôt de la mettre en rapport avec Sir Oscar et lady Warden, dont le fils Eric semblait désigné par la Providence pour faire le chassé-croisé avec René Morand-Fargueil. M^{me} Morand-Fargueil se récria ; mais le troisième jour, elle téléphona au professeur, lui demanda plus de renseignements sur ces Warden, et leur adresse. Quatre lettres furent échangées ; avant la fin de la semaine, l'accord était conclu. M^{me} Morand-Fargueil fut atterrée, mais elle comprit qu'elle ne pouvait point se dédire sans passer personnellement pour une girouette, et sans peut-être dé-

considérer toutes les mères de notre pays aux yeux d'une mère anglaise. Quand elle avait pris une décision qu'elle regrettait, elle aimait mieux hâter l'événement. Elle expédia René dès le lundi suivant aux environs de Londres. Elle le vit partir sans sourciller, tant elle était préoccupée de l'arrivée du jeune Warden, annoncée pour le même soir, et qui lui semblait une épreuve au-dessus des forces humaines.

Elle fut bien aise d'avoir accepté un dîner pour ce soir-là — depuis six semaines : elle ne l'avait donc pas fait exprès. « Je ne pourrai, se disait-elle avec une satisfaction féroce, ni lui donner le bonjour ni l'installer moi-même. Les domestiques s'en chargeront. » Elle était prête dès sept heures pour dîner à huit heures et demie, et elle se précipita dans l'antichambre quand elle entendit le coup de sonnette d'Eric. Elle ne ressentit point à sa vue l'émotion douloureuse qu'elle attendait, mais une grande humiliation. Certes, son René était beau, bien bâti et aussi athlétique qu'un jeune Français peut l'être ; mais il n'y avait pas de comparaison possible avec ce *splendid fellow*. M^{me} Morand-Fargueil ne faisait pas non plus de comparaison : elle préférait résolument, désespérément son fils... elle sentait bien qu'un sculpteur ou un peintre n'aurait pas été du même avis. Ce qui la faisait surtout enrager, c'est qu'elle ne pouvait se défendre d'une sympathie toute

brute et physique pour cet Hercule enfant. Il avait une espèce de charme, un mélange délicieux, presque comique, de rudesse naïve et de timidité. Il ne disait pas un mot sans rougir ; mais on lui avait enseigné que les hommes doivent être francs et décidés, alors il vous plantait son regard dans les yeux, et vous obligeait de les baisser.

M. Morand-Fargueil rentra pour s'habiller à la dernière minute. M^{me} Morand-Fargueil ne le gronda ni ne le bouscula point, et, bien que fort en retard, il fit encore une petite visite à Eric Warden avant de s'en aller dîner. Il venait d'endosser un smoking. « Il est très bien élevé, » se dit-elle. Elle lui trouva un air de jeunesse surprenant. « C'est curieux, songea-t-elle : il a la tête de plus que René, le même âge, et on lui donnerait deux ou trois ans de moins. » Elle s'excusa de le laisser dîner seul, le premier jour, quelle fatalité !

— *Does n't matter*, bredouilla Eric, *does n't matter*.

Elle lui assura qu'elle le présenterait chez tous ses amis, qu'elle lui procurerait tous les divertissements possibles, et qu'il serait vraiment l'enfant de la maison. Il répondit, en français, que M. René Morand-Fargueil était aussi « l'enfant de la maison là-bas, vous savez ». Cette réplique heureuse toucha M^{me} Morand-Fargueil infiniment. Elle partit à regret. Ce-

pendant, lorsque dans la voiture M. Morand-Fargueil lui dit : « Il n'a pas l'air mal, ce garçon... » elle répondit seulement : « Tu trouves ? »

Elle s'avisa au même instant qu'elle ne se rappelait point du tout les traits d'Eric Warden, et cela lui parut d'autant plus bizarre qu'elle savait bien que le physique du jeune homme l'avait frappée. Elle fit, durant toute la soirée, des efforts de mémoire qui furent vains, mais qui l'empêchèrent de suivre la conversation. Elle était au supplice, et ne voulant point que ce supplice durât jusqu'au lendemain, elle s'esquiva le plus tôt qu'elle put : elle se flattait de revoir son hôte avant de s'endormir. Naturellement, elle dit le contraire à M. Morand-Fargueil :

— J'espère que « ce garçon » n'aura pas attendu notre retour pour se coucher.

— Penses-tu ! dit M. Morand-Fargueil.

A peine furent-ils entrés dans l'antichambre que la porte se ferma plus vite qu'ils ne voulaient, poussée par un violent courant d'air. Trois autres portes, dont la dernière était celle de la chambre occupée par l'Anglais, étaient aussi grandes ouvertes, ainsi que les deux fenêtres de cette chambre, et l'on entendait venir de là-bas des bruits étranges, une sorte de « ahan », un souffle d'une ampleur et d'une puissance formidables.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il peut bien

faire? dit M^{me} Morand-Fargueil éperdue. Si j'allais voir?

— Il est peut-être plus convenable que j'y aille, dit M. Morand-Fargueil.

Elle l'attendit, dans l'anxiété.

— Eh bien? dit-elle, quand le conseiller d'État reparut.

— J'ai mieux fait d'y aller moi-même, dit en riant de bon cœur M. Morand-Fargueil. Il n'est pas visible. Il fait de la culture physique, des exercices de respiration. Je lui ai dit qu'en France nous avons horreur des courants d'air.

Soudain M^{me} Morand-Fargueil retrouva dans sa mémoire les traits d'Eric Warden, qui lui échappaient depuis le dîner. Cette résurrection de l'image lui parut encore inexplicable; d'autant plus inexplicable que le discours de M. Morand-Fargueil ne lui permettait plus de se représenter le jeune homme tel qu'il lui était d'abord apparu, vêtu de son complet de voyage comme à sept heures, ou de son smoking comme à huit heures et demie.

II

Même quand nous dormons bien, notre conscience n'est point anéantie ou réduite aux fantômes du rêve; elle demeure affectée par les événements de la veille, mais confusément, et sans garder aucun souvenir formel des choses ni des personnes. Ainsi, M^{me} Morand-Fargueil ne revit point en songe les traits d'Eric Warden; elle avait oublié jusqu'à son nom; elle ne savait plus qu'il était arrivé hier soir d'Angleterre, qu'il occupait la chambre voisine; et elle éprouvait, tout en dormant, des sentiments qui ne sont point explicables par une autre cause que par la venue et la présence du jeune étranger. Son âme était toute brûlante d'un zèle dont elle n'apercevait point l'objet. « Enfin, se disait-elle, j'ai un grand intérêt dans la vie. » Et elle était bien contente; mais elle était aussi scandalisée,

car ce contentement suppose que l'intérêt de son mari et de son fils ne lui avait point jusqu'alors suffi, bien qu'elle eût toujours imaginé le contraire.

Ces revirements continuels lui donnaient de l'agitation, et finirent par la réveiller, mais à neuf heures, qui était son heure coutumière. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit aussi clair en elle-même, et nomma l'auteur de son trouble. Elle pensa d'abord à Eric Warden, comme elle pensait chaque matin à René, à qui pour ce motif elle ne pensa point. Elle se demanda : « Que peut-il bien faire à cette heure ? » (C'était toujours Eric.) « Ah ! dit-elle, que je suis curieuse ! » Mais elle sentit que ce mot manquait de franchise, et qu'elle avait plus que de la curiosité. Si elle eût cédé à son premier mouvement, elle y fût allée voir tout de suite. Mais elle se dit qu'elle était bien enfant. Elle feignit d'en avoir honte, et fut ravie de son enfantillage. Elle pensa : « C'est effrayant ! » et ne fut nullement effrayée. « A quarante ans ! » Elle fit quelques réflexions philosophiques sur le caractère, qui ne change guère, et le cœur qui ne refroidit jamais. Puis elle sonna sa cuisinière, avec qui elle avait une petite conférence tous les matins.

Elle sonna ensuite sa femme de chambre, Eugénie, et s'étonna que cette fille ne lui donnât point des nouvelles d'Eric, mais elle n'osa

l'interroger. Toutefois, comme Eugénie bavardait abondamment et ne traitait que de sujets médiocres, elle perdit patience et dit : « Qu'est devenu l'Anglais ? » mais d'un ton fort indifférent, comme elle eût dit : « A propos, a-t-on pensé à descendre les chiens ? » Eugénie ne se fit point prier pour changer de conversation et loua les bonnes manières, la politesse, la réserve de ce jeune homme. La raison pourquoi il avait plu d'emblée à l'office est qu'il se servait soi-même et ne dérangeait personne. Dès son réveil, il avait ouvert les persiennes et les fenêtres, et versé toute son eau froide dans son tub sans réclamer d'eau chaude. Quand Eugénie, spontanément, avait cru devoir frapper chez lui pour s'informer s'il ne lui manquait rien, il avait répondu : « Entrez ! » si simplement qu'elle ne s'était pas alarmée plus que lui de le voir barboter, dans la tenue où il est ordinaire que l'on barbote. Elle était revenue dix minutes plus tard, et lui avait servi le même thé qu'à M. René : il s'était confondu en remerciements et n'avait fait aucune observation, bien que le thé ne fût pas à l'anglaise, accompagné d'œufs au bacon, de viandes grillées ou de poissons frits, mais seulement de maigres gâteaux. Il avait déjeuné debout, le chapeau sur la tête ; après quoi il était sorti.

— Ah ! dit M^{me} Morand-Fargueil, il est sorti ?

Elle prit un temps fort long, pour paraître n'y plus penser. Puis elle dit :

— Alors, je vais voir comment il s'est installé.

Eugénie, n'étant pas invitée à suivre Madame, demeura dans le cabinet de toilette, s'assit au bout de la chaise longue, et, comme elle n'aimait pas de ne rien faire, elle entreprit la lecture du *Figaro*.

M^{me} Morand-Fargueil eut un petit battement de cœur en ouvrant cette porte qu'elle ouvrait vingt fois le jour ; mais il lui semblait qu'en vertu de l'exterritorialité, elle n'avait plus à présent le droit de s'introduire dans cette chambre, surtout quand le locataire n'y était point. Elle s'y trouva encore plus dépaysée qu'elle n'aurait cru. « Ah ! murmura-t-elle en haussant légèrement les épaules, ce que c'est que l'idée ! » Elle n'apercevait point, en effet, la moindre différence entre la figure des lieux hier et aujourd'hui. Cependant, elle ne se trompait point : il y avait quelque chose de changé. « L'atmosphère... » Elle se reprocha ce néologisme, qui lui semblait prétentieux, à peine convenable, et dénué de sens précis. Elle flaira une odeur de lavande, mais si vivante et si naturelle, qu'elle crut que cela pouvait venir de la campagne lointaine par les deux fenêtres toujours ouvertes. Elle fit réflexion que les Anglais ont une faculté singulière d'être chez eux

partout, de ne point modifier leurs habitudes et de ne s'adapter ni aux décors ni aux mœurs. Puis elle se demanda ce qui lui avait pu suggérer cette réflexion ; car elle continuait de parcourir la chambre et de n'y rien observer de nouveau.

Elle aperçut enfin qu'Eric Warden avait ajouté quelques photographies à la profusion de celles qui ornaient déjà le petit appartement de René ; mais il l'avait fait si discrètement, et même si délicatement, qu'elle ne s'en était point avisée d'abord, et en fut touchée jusqu'à sourire. Il avait pris soin de ne pas déplacer les parents ou les amis de l'absent, sauf M. et M^{me} Morand-Fargueil, qu'il avait mis mieux en évidence ; et il avait relégué sa propre famille modestement au second plan. M^{me} Morand-Fargueil ne reconnut point, mais devina, sir Oscar Warden et lady Warden. A la vue d'une belle jeune fille, elle dit d'une voix altérée : « Eh bien ! C'est sa sœur ! » Mais elle ajouta : « Il faudra que je pense à lui demander s'il a une sœur. » Trois autres photographies représentaient Eric lui-même, sous des aspects très différents. La première était officielle. Eric y portait la jaquette, et, à la main un chapeau de haute forme. M^{me} Morand-Fargueil remarqua qu'il ressemblait au charmant prince de Galles, qu'elle avait eu l'honneur et le plaisir de rencontrer maintes fois l'autre année au Bois de Boulogne. La

deuxième photographie n'était pas moins officielle ; elle avait été prise à Oxford ; Eric y apparaissait revêtu d'une robe quasi ecclésiastique, et coiffé d'une sorte de chapska. Cet accoutrement, au lieu de lui donner de la gravité, le rajeunissait encore ; il marquait au plus quatorze ans ; il était comique ; M^{me} Morand-Fargueil fut attendrie. Elle hésita un peu à le reconnaître sur la troisième photographie, où le maillot sans manches et largement échancré, la culotte flottante et très courte ne permettaient plus d'ignorer qu'il eût atteint l'âge adulte. Il tenait par un bout une longue perche, dont l'autre bout était fiché en terre ; sa position était parallèle presque exactement au plan horizontal ; il avait une jambe pliée, l'autre développée ; et il franchissait une latte placée entre deux poteaux. Une légende manuscrite annonçait la date de cet exploit, et certifiait qu'Eric Warden détenait le record du monde du saut à la perche. M^{me} Morand-Fargueil se rappela que son fils René était champion du saut en longueur, mais pour la France seulement. Elle eut néanmoins un petit mouvement de fierté, et ensuite n'y pensa plus.

Elle s'en retournait déjà vers la porte, quand elle fut tentée de regarder comment Eric avait rangé ses effets. Elle ne laissa point d'être honteuse de céder à cette tentation, mais elle y céda parce que, après tout, c'était son devoir. « N'ai-

je pas promis, se dit-elle, de traiter pendant deux mois ce garçon comme mon enfant? Je dois veiller aux moindres choses... Je serais bien aise de savoir que lady Warden fait de même pour le mien. » Elle soupira : « René a si peu d'ordre! » Quant à Eric, elle ne doutait point qu'il n'eût de l'ordre, et même trop, un ordre géométrique. « Il doit manquer, se dit-elle, de toute espèce de fantaisie. » Et elle fut bien aise de lui pouvoir supposer un défaut.

Mais elle faisait un jugement téméraire, et Dieu la punit d'avoir violé le secret de l'armoire. Elle vit d'abord le costume de soirée, exposé au beau milieu, sur un portemanteau d'acajou, rembourré de peau grise, qui était un chef-d'œuvre d'ébénisterie, le pantalon sous presse, les bottines vernies sur des embauchoirs également vernis; et cette exposition de l'*evening dress* avait on ne sait quoi de symbolique. Mais le reste des vêtements étaient pendus ou jetés en tas sans nulle méthode, ou plutôt selon une méthode à l'envers, que seul avait pu enseigner au jeune voyageur le démon de la perversité : car tout ce qui aurait pu être posé était pendu, et tout ce qui devait logiquement être pendu était mis en monceau. Pour prévenir les écroulements, Eric avait établi sur le tout une panoplie de lourds ustensiles de golf, des crosses de hockey et deux ballons ellipsoïdes. M^{me} Morand-Fargueil ne pouvait considérer un tel spec-

tacle de sang-froid ; elle ne le pouvait considérer qu'avec indignation ou avec indulgence ; elle inclina vers ce dernier sentiment et trouva par bonheur une formule qui le justifiait. « Cet Eric, se dit-elle, est un barbare, un magnifique barbare. » Elle prit garde aussi que tous les soirs, vers sept heures, le magnifique barbare se civilisait et devenait un homme du monde accompli.

Elle osa poursuivre ses investigations et explora la commode. Le linge était mieux rangé que les vêtements, bien qu'une éponge mouillée ne parût guère à sa place parmi les chemises. Mais M^{me} Morand-Fargueil remarqua surtout l'inélégance et même la grossièreté de divers objets. « Il n'est pas soigné comme mon René, » se dit-elle, avec beaucoup d'orgueil maternel, et cependant sans aucun plaisir. Elle répéta : « C'est un barbare. » Et tout d'un coup, elle trouva inconcevable que le barbare eût osé sortir de son autorité privée, sans dire où il allait ; elle se persuada qu'il ne rentrerait pas déjeuner. Elle courut hors de la chambre, elle cria :

— Eugénie!... Eugénie!... Sait-il que nous déjeunons à une heure moins un quart?

Eugénie assura à Madame que l'Anglais s'était informé des heures avant de sortir.

« Il sera en retard, » se dit M^{me} Morand-Fargueil. Elle fit, par anticipation, l'effort de

lui pardonner ; mais elle sentit bien qu'elle aurait une inquiétude mortelle s'il tardait seulement de cinq minutes. « Dame ! pensa-t-elle, c'est que j'ai des responsabilités ! » Mais à une heure moins vingt, l'on sonna. Elle reconnut le coup de timbre d'Eric, bien qu'elle ne l'eût entendu qu'une seule fois, la veille. Elle dit machinalement : « Il faudra lui donner une clef. » Puis elle se reprit : « A quoi bon ? » Et elle songeait : « De quel droit ? »

III

Les gens de lettres ont inventé un langage de l'amour, qui est agréable, mais de convention. Ceux qui aiment ne disent point de douceurs, mais cherchent querelle à ceux qu'ils aiment. Tous les prétextes leur sont bons, surtout les pires. Leur mauvaise foi est impudente, leur jalousie minutieuse et absurde : ils croient, ou font semblant de croire, que l'objet aimé ne lâche pas un mot ni n'exécute pas un geste qu'à dessein de les froisser. Les mères, sur ce point, ne le cèdent pas aux maîtresses ; au contraire, elles les dépassent ; notamment les mères de grands garçons. Aussi, M^{me} Morand-Fargueil, après avoir fait une fois de plus le ferme propos de traiter Warden comme son fils, alla-t-elle au-devant de lui dans l'antichambre, pour lui témoigner par un visage sévère, ou peut-

être par une semonce, qu'elle était outrée qu'il fût sorti.

Elle savait bien d'ailleurs qu'elle l'accueillerait avec la plus grande amabilité, et ne lui ferait point cette semonce, parce qu'elle n'en avait nullement le droit; et en effet elle ne la lui fit point : mais ce fut pour une autre raison, qui acheva de la rendre furieuse. Le jeune barbare, à qui trois minutes plus tôt elle discernait un peu étourdiment l'épithète de magnifique, l'était bien davantage à la clarté du jour qu'à celle des lampes. Sa physionomie annonçait tout ensemble une bonne santé, une bonne conscience, et une sorte d'autorité si souveraine que M^{me} Morand-Fargueil sentit qu'elle n'oserait jamais lui dire un mot plus haut que l'autre. Elle n'eut point cependant peur de lui, car il semblait inoffensif. Il respirait la joie, cette joie était contagieuse : elle éprouva, rien qu'à le voir, précisément le même bien-être que si elle eût fait, elle aussi, une promenade ce matin. Mais elle lui était soumise comme les veuves très jeunes à leur fils aîné, en qui elles aiment de reconnaître le vrai chef de la famille, le *lord and master*. Elle regimba contre ce sentiment, qui lui parut attentatoire à l'existence même, à la réalité de M. Morand-Fargueil (bien vivant, Dieu merci!). Elle observa qu'Eric Warden avait « repris » au grand air, comme les plantes d'appartement quand on les met sur

le balcon. Puis elle songea qu'elle ne serait point fâchée de sortir avec lui, que les passants se retourneraient; et elle se dit, avec une angoisse véritable : « Pourvu qu'il plaise à mon mari ! »

L'angoisse fut de courte durée; car M. Morand-Fargueil, que ses fonctions obligeaient à une ponctualité rigoureuse, survint dans le même instant. Il secoua la main du jeune Warden, énergiquement et, sans le faire exprès, à l'anglaise, lui demanda :

— Comment allez-vous ?

Eric, en guise de réponse, posa la même question à M. Morand-Fargueil, et l'on passa dans la salle à manger sans attendre qu'un domestique eût annoncé que le déjeuner était servi.

La table étant de trois couverts, Eric n'avait en face de lui personne : il se trouvait placé vis-à-vis de la fenêtre, et recevait la lumière en plein visage; M. et M^{me} Morand-Fargueil étaient plus modestement éclairés. M^{me} Morand-Fargueil, qui fréquentait les expositions de peinture, aperçut cette différence de valeurs : il lui parut que cet éclairage désavantageux ne rajeunissait point son mari, ni elle-même, et elle se ressouvint de Philémon et de Baucis traitant un dieu à leur table; mais son hôte divin n'était point Jupiter, c'était plutôt Phébus-Apollon.

Le repas commença par des cérémonies.

M^{me} Morand-Fargueil, qui se piquait de fort bien recevoir et se mettait en quatre pour ses invités intimes, n'allait point agir différemment envers un étranger, son hôte. M. Morand-Fargueil se mettait aussi en quatre, mais d'une façon plus calme. Ils harcelèrent Eric Warden de questions, sur ses goûts, ses habitudes, ses manies, et ne craignirent point de lui affirmer l'éminente supériorité de la cuisine française. Eric, en Angleterre, n'avait point accoutumé de voir les gens si occupés de sa personne : ces attentions lui parurent insolites, mais bien naturelles ; car l'état de son âme était tout primitif, il découvrait la vie tous les matins, et comme ses moindres sensations avaient un caractère de nouveauté, jamais les nouveautés ne lui causaient d'étonnement. Il répondit de son mieux à l'obligeance de ses hôtes. Il y répondit à l'anglaise, c'est-à-dire avec une politesse empressée et contenue, avec beaucoup de bonne volonté et un peu d'embarras. Son embarras venait surtout de l'ignorance du français. Comme il ne pouvait exprimer par les mots que fort peu de choses, il y subvenait, non par des gestes (n'en faisant guère), mais par des sourires, et par des jeux de physionomie, qui avaient on ne sait quoi d'enfantin, ou plutôt d'animal. Il n'était jamais ridicule, mais il était comique et touchant, naïf et ironique, et l'on pouvait douter qu'il eût de l'intelligence, mais non point qu'il

eût de l'esprit. M^{me} Morand-Fargueil observait M. Morand-Fargueil avec anxiété, et fut ravie de voir que cet ingénu l'amusait.

Les questions de l'ordre pratique ne sont pas inépuisables. Dès qu'elles furent épuisées, il fallut passer à des sujets plus généraux. M. et M^{me} Morand-Fargueil avaient perdu l'habitude de causer ensemble : c'était leur fils René, ainsi que dans toutes les bonnes familles françaises, qui tenait ordinairement le dé de la conversation : en son absence, il leur parut naturel de laisser ce dé à son remplaçant. Eric Warden n'en profita point d'abord. Il n'avait lui-même jamais échangé de propos qu'avec des garçons de son âge, et c'étaient propos de jeux, qui se bornent à des signaux, ou à des commandements de style militaire, que l'on donne ou que l'on reçoit. Pour l'aider, M^{me} Morand-Fargueil lui demanda s'il avait eu la veille une bonne traversée, s'il était content de voir Paris, s'il avait fait une bonne promenade ce matin. Il répondit avec une netteté, une concision singulière, par des monosyllabes, soit affirmatifs ou négatifs, ou par des adverbes, et sa phrase la plus périodique fut pour protester qu'il était content, réellement content d'être ici.

Il s'aperçut enfin que l'on voulait de lui plus d'initiative et des discours moins brefs. Il crut devoir déférer à ce désir. Mais ses chers parents lui avaient enseigné qu'il n'est point décent de

parler, surtout à une femme, d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Il se mit donc à discourir sur ce sujet avec abondance, et toujours précisément, comme font les commerçants d'Angleterre dès qu'on entre dans leur boutique. M^{me} Morand-Fargueil, qui n'ignorait point cet usage anglais, ne fut point choquée ni surprise qu'Eric Warden s'y conformât. « Quand nous l'aurons dégelé, se dit-elle, il nous étonnera peut-être par l'originalité de son esprit. » Elle avait lu que les Anglais sont à la fois esclaves des règles, des modes, et incapables d'imitation moutonnaire, qu'ils pensent et sentent d'une façon personnelle, parfois même avec excès, si bien qu'ils ont détourné de son sens le mot « excentrique » et créé le mot « excentricité ». Elle ne doutait point qu'Eric Warden ne fût excentrique et ne le témoignât bientôt; mais elle eût préféré que ce phénomène se produisît tout de suite; et l'impatience lui donna de telles inquiétudes qu'elle se fût assurément levée de table pour faire deux ou trois fois le tour de la salle à manger, si elle n'avait eu elle-même un sentiment exquis des convenances.

Comme elle n'était pas fort exigeante, et que son imagination suppléait au besoin la réalité, elle eut bientôt la surprise de ce phénomène, qu'elle souhaitait, mais qu'elle n'attendait point si vite : il se produisit, dans une certaine me-

sure, bien suffisante pour une première fois. M. Morand-Fargueil posa de nouvelles questions à Eric (et comme, à ce propos, elle admira passionnément son mari ! Elle l'eût qualifié d'accoucheur d'âme, ni plus ni moins que Socrate). M. Morand-Fargueil posa des questions à Eric, touchant le paysage d'Oxford : le jeune homme dut entreprendre une description de la rivière Isis et de la rivière Cherwell, qui sont deux bras de la Tamise, de cette petite langue de terre appelée la Mésopotamie, et des allées d'ormes en croix qui coupent la prairie de Christ-Church. Il acheva cette description en quatre mots, qui n'étaient point rares ni colorés : son vocabulaire français était pauvre, et nul ne lui avait enseigné l'art de peindre. Mais le merveilleux décor oxonien n'en fut pas moins évoqué, ainsi que par enchantement, aux yeux de M^{me} Morand-Fargueil, qui par bonheur le connaissait : elle attribua sa vive émotion à l'éloquence d'Eric, au lieu de l'imputer à la magie de ses propres souvenirs. « Ah ! se dit-elle, qu'il a de sensibilité ! Et qu'il est proche de la nature ! » Une fois de plus elle songea que ce serait un plaisir de se promener avec lui ; elle lui demanda, sans avoir l'air de rien, ce qu'il comptait faire de ses journées.

M. Morand-Fargueil fronça le sourcil et proclama qu'Eric Warden était libre de disposer de son temps comme il l'entendait. Nul n'était

plus qu'Eric jaloux de sa liberté; mais il ne pensa point qu'elle fût en péril, et ne vit point de raisons pour ne pas exposer son programme à cette dame qui l'interrogeait. Il déclara qu'il comptait de visiter Paris, naturellement, du moins les premiers jours, car il croyait que c'était assez d'une huitaine; il s'était procuré, à cet effet, les prospectus de diverses agences qui organisent des visites collectives de la capitale en cars automobiles. Cette idée ne fut point du goût de M^{me} Morand-Fargueil : si Warden lui eût annoncé qu'il était soldat de l'Armée du Salut, elle n'eût pas été mortifiée davantage.

Soudain, il s'épanouit, et dit d'un air triomphant, mais en rougissant jusqu'aux oreilles :
— J'irai à l'Opéra ce soir.

« Il pourrait bien, se dit M^{me} Morand-Fargueil, nous consacrer cette soirée : la première, puisque hier nous ne dînions pas à la maison. » Et elle fit ce qu'on appelle une tête au jeune garçon, qui s'en aperçut, mais n'y comprit rien. Puis elle s'épanouit à son tour, et s'écria :

— C'est mardi !

On apprit à l'étranger que, le mardi, l'Opéra fait relâche.

— J'irai donc demain, dit-il.

Le visage de M^{me} Morand-Fargueil redevint farouche, puis radieux.

— Non ! cria-t-elle encore. Parce que, tous

les mercredis, vous dînez avec nous chez maman.

— Ça ne l'amusera pas follement, dit M. Morand-Fargueil, qui, étant bourgeois de tradition, nourrissait à l'endroit de sa belle-mère une sourde inimitié.

M^{me} Morand-Fargueil répliqua aigrement. Eric sentit l'orage et s'empressa de mettre le holà, en déclarant que rien ne lui pouvait causer un plus grand plaisir, ni même l'amuser davantage, que d'aller dîner demain et tous les mercredis, avec M. et M^{me} Morand-Fargueil, chez la vieille mère de M^{me} Morand-Fargueil.

« Il a du tact, » se dit M^{me} Morand-Fargueil.

Elle ne retint pas son mari, ce qui, au surplus, était inutile, vu qu'il devait aller au Conseil d'État. Mais quand elle se vit tête à tête avec Eric, elle fut cruellement gênée; d'autant qu'il ne soufflait mot, mais ne marquait aucune gêne. Elle se demandait : « Que lui dire? Par où commencer? » Il la tira de peine en rompant lui-même le silence, après deux terribles minutes.

— Adieu, dit-il (et il se leva). Je dois aller dans la chambre. (Il n'osa dire « ma » chambre, cette nuance n'échappa pas à la mère.) Je dois écrire à René.

— Comment? dit M^{me} Morand-Fargueil.

— Il est stipulé, dit Eric, que j'écrirai, cha-

que semaine, deux lettres amicales à René, en français, et qu'il m'écrira aussi, chaque semaine, deux lettres amicales en anglais.

Cette amitié par correspondance parut à M^{me} Morand-Fargueil attendrissante, d'autant qu'elle était de pure forme. « Ah ! se dit cette mère jalouse, si René n'avait que des amis comme celui-là, je ne les détesterais pas, au contraire ! » Elle se rappela, par une association d'idées bien concevable, que certaines mères, de son âge, ne détestent pas les amis de leurs fils, et même les aiment trop. Elle éprouvait un grand sentiment de bien-être, de santé, de joie, et elle était avec cela d'une humeur massacrante. Sa vie lui parut vide. Elle avait pourtant aujourd'hui douze visites indispensables, et quatre bridges à la même heure. Elle fut sur le point d'y renoncer, mais, comme elle n'avait que le temps d'y courir, elle sonna Eugénie et dit :

— Habillez-moi.

IV

— Déshabillez-moi, dit, en traversant l'antichambre à toute vitesse, M^{me} Morand-Fargueil, qui rentrait quelques secondes à peine avant huit heures.

Quand elle n'allait pas le soir dans le monde, elle aimait de se mettre à son aise pour dîner. M. Morand-Fargueil endossait un veston de chambre. C'est dans son cabinet que se tenait le ménage en attendant l'heure du coucher. Le mari, retranché derrière son bureau, écrivait des lettres : la femme, installée au coin de la cheminée dans un vaste fauteuil de cuir, lisait un livre sérieux ; mais la conversation ne chôma point. Elle était fréquemment interrompue par les appels du téléphone. Ces soirées de tête-à-tête, qui ne comportaient point d'autre plaisir que le plaisir essentiel du tête-à-tête par défini-

tion, étaient très goûtées de l'un comme de l'autre époux. M^{me} Morand-Fargueil s'en faisait d'avance une fête ; et c'est pourquoi elle avait crié dès la porte : « Déshabillez-moi ! » tremblant d'être surprise par l'annonce du dîner en tenue de ville, peu convenable à ces réunions intimes.

Pour quitter son chapeau après sa robe, elle se regarda dans la psyché, et vit, en même temps que son image (mais ce fut par les yeux de l'esprit), celle d'Eric Warden en smoking. Elle fut en émoi comme si l'athlète indiscret eût réellement pénétré dans l'intrinsèque de son cabinet de toilette ; puis elle éprouva simultanément, ou bien, si ce fut à la suite, avec une rapidité prodigieuse, des sentiments fort disparates. D'abord elle s'étonna, et conçut même un peu de remords, de n'avoir pas songé à Eric, ni de toute l'après-midi ni depuis qu'elle était rentrée. Elle se dit, sans s'expliquer avec elle-même davantage là-dessus, que cela était mieux ainsi, que ce n'était pas mauvais signe : et elle en fut donc bien contente, avec une nuance de regret. Elle s'avisa que le tête-à-tête conjugal lui allait être gâté par l'intrusion d'une tierce personne, et se loua d'en être fâchée. Mais, comme elle se représentait toujours Eric Warden en *evening dress*, elle pensa qu'il ferait triste figure en cet équipage entre une dame en peignoir, un monsieur en pyjama, et surtout

qu'il n'aurait pas l'air d'être de la famille. Elle en fut peinée, mais pouvait-elle espérer qu'un jeune homme si correct, et qui s'était mis la veille en habit pour dîner seul, ne s'y fût point mis ce soir pour dîner avec deux personnes ?

Contre toute espérance, Eric avait laissé son frac au portemanteau. Comme tous les jeunes gens, d'Angleterre ou des autres pays, il se faisait un point d'honneur de ne paraître pas ignorer les usages divers des divers milieux où le jetaient les hasards de la vie. Il avait donc interrogé le petit valet de pied, avec qui, pour des raisons d'âge, il se sentait plus en confiance qu'avec le maître d'hôtel ; et sur l'assurance qu'il en avait reçue que M. René ne se mettait jamais en habit pour dîner avec Monsieur et Madame, il n'avait pas cru devoir revêtir un costume de gala. Mais il avait fait une demi-toilette, c'est-à-dire gardé sur soi la moitié de son complet, qui était un damier beige foncé et beige clair, et passé un veston noir, fort râpé, fort chiffonné, mais noir ; la cravate papillon était noire ; le col, rabattu mais démesurément haut, était émaillé comme une assiette.

M. Morand-Fargueil avait pris place à table, sans façon. Eric attendait, debout derrière sa chaise, l'arrivée de M^{me} Morand-Fargueil. Elle vint tout droit du cabinet de toilette, et fut surprise, non point désagréablement, de le voir si mal ficelé. Il lui parut encore plus beau, mais

changé ; c'est qu'il s'était aussi donné un coup de peigne, il était coiffé en enfant sage, il n'avait plus rien du tout de barbare, et il était avec cela si blanc et si rose qu'elle s'étonna qu'il lui tendît la main comme un homme au lieu de lui tendre la joue.

Dès qu'elle fut assise, elle commença de raconter ses visites, comme elle faisait tous les soirs, et ce qui se disait dans les salons ; mais elle s'avisa que ces histoires, qui d'ordinaire l'intéressaient passionnément, ne l'intéressaient point, qu'elle n'était point curieuse de parler, mais d'entendre, et qu'enfin elle voulait absolument savoir ce qu'Eric avait bien pu faire entre midi et huit heures. Mystère insondable ! Mystère sans doute affreux : car, ainsi que toutes les honnêtes bourgeoises, surtout les mères, qui mènent une vie irréprochable et ne conçoivent même pas clairement le mal, M^{me} Morand-Fargueil ne croyait pas qu'un jeune homme pût être livré à soi-même toute une sainte journée sans faire des horreurs. Elle ne pouvait détacher ses yeux du beau visage pur d'Eric, et elle était bouleversée par le contraste de ces horreurs qu'elle supposait sans les imaginer, et de cette innocence visible, qui resplendissait de lui. « Ah ! se dit-elle, c'est un meurtre ! » N'y tenant plus, elle coupa son récit au milieu d'une phrase, et dit, en s'adressant au jeune Warden avec rudesse :

— Eh bien, et vous, qu'est-ce que vous avez fait?

Eric n'avait aucune raison de mentir ; car il s'était borné à se promener par les rues et à regarder les étalages. Malheureusement, il se rappela le principe de civilité qui défend de parler aux dames d'autre chose que de la pluie et du beau temps ; il répondit avec réserve, avec prudence, par des phrases exclusivement météorologiques ; M^{me} Morand-Fargueil ne douta plus qu'il n'eût employé l'après-midi entière à se souiller de tous les crimes ; et tous les crimes, pour une mère, ne se ramènent-ils pas à un seul péché ? Elle fut indignée de ce qu'elle appelait l'hypocrisie, la dissimulation de cet enfant. Elle ne poussa pas l'interrogatoire, puisqu'elle n'obtenait aucun résultat ; mais elle fut bien aise de quitter enfin la table ; et quand M. Morand-Fargueil fut retranché derrière son bureau, elle-même assise vis-à-vis d'Eric à la cheminée, elle couva ce mauvais sujet d'un regard ensemble victorieux et clément, pensant : « Il ne nous échappera plus, ce soir du moins ; il n'ira pas recommencer ses folies. »

L'on sonna, sur l'entrefaite, à la grand'porte. M^{me} Morand-Fargueil fit un sursaut, et dit à son mari d'un ton menaçant :

— Qui peut venir à cette heure-ci ? Tu attends quelqu'un ?

— Oui, dit M. Morand-Fargueil, un peu penaud. C'est M^{lle} Sauveterre.

M^{lle} Sauveterre était sa dactylographe. Il avait un rapport à dicter, et l'avait priée de passer, vers neuf heures. M^{me} Morand-Fargueil était d'ordinaire flattée quand son mari travaillait le soir en sa présence. Bien qu'elle ne prêtât pas la moindre attention aux choses fort ennuyeuses qu'il dictait, elle avait le sentiment qu'il l'associait ainsi à ses affaires ou même à celles de l'État, et que, pour lui faire délicieusement plaisir, il manquait au secret professionnel. Mais, ce soir, elle trouva sans-gêne et inconvenant qu'il fît sa besogne au lieu de s'occuper de son hôte. Elle salua M^{lle} Sauveterre avec hauteur, et décontenança cette jeune fille, naturellement timide, mais qui affectait l'air dédaigné comme toutes les femmes qui gagnent leur vie. Elle jeta ensuite un regard propitiatoire au jeune Warden afin d'excuser son mari, dans le moment que celui-ci se mettait à dicter en marchant, et M^{lle} Sauveterre à pianoter. Eric, qui venait de comprendre de quoi il retournait, était, à la lettre, scandalisé, et ne le cachait point. « Il va un peu loin, » se dit M^{me} Morand-Fargueil, éperdue, mais mortifiée. C'est qu'en vérité, depuis son arrivée en France, l'étudiant d'Oxford n'avait encore rien observé qui contrariait davantage ses préjugés les mieux établis. Travailler après l'heure du bureau ! Cela ne se

fait point en Angleterre. Sir Oscar Warden, qui bien que « sir » dirige une maison de commerce, ferme son office à cinq heures, et il ne décrocherait pas son téléphone à cinq heures dix pour gagner dix mille livres. Par chance, le téléphone justement fit diversion. M^{me} Morand-Fargueil se précipita : une de ses amies intimes lui demandait si elle n'avait point cette semaine un soir libre pour dîner. Afin de prolonger la diversion, elle passa en revue les sept jours successivement, et regretta même qu'il n'y en eût pas huit ou neuf. Elle consultait chaque fois son mari, qui ne dictait plus, ayant perdu le fil. Elle cria dans le cornet : « Vous savez que nous serons trois ? » et fit un éloge d'Eric Warden, en lui jetant des regards d'intelligence. Elle raccrocha enfin l'appareil, revint à la cheminée, et M. Morand-Fargueil se remit à dicter, M^{lle} Sauveterre à tapoter sur le clavier de sa machine.

Deux minutes plus tard, on sonna encore la porte d'entrée.

— C'est le courrier ! s'écria M^{me} Morand-Fargueil.

Le valet de chambre entra, distribua plusieurs plis à Monsieur, une seule lettre à Madame, et une autre à Eric Warden, Esq.

— La lettre de René ! dit M^{me} Morand-Fargueil.

Elle en fit une première lecture à voix basse.

puis une seconde à voix haute, en soulignant les choses gracieuses que René avait cru devoir écrire de la famille Warden; et elle semblait dire à Eric qu'elle regardait de temps en temps : « Et vous, que pensez-vous de la famille Morand-Fargueil? » Mais elle s'aperçut qu'il tournait et retournait son enveloppe, n'osant la décacheter.

— Lisez donc! lui dit-elle, toujours avec autant d'impétuosité que de bienveillance. Ce sont des nouvelles de vos chers parents?

— Non, dit Eric, qui ne reconnaissait pas l'écriture.

Il ouvrit enfin l'enveloppe, et dit, en rougissant :

— Oh! c'est aussi de René.

— Ah? fit M^{me} Morand-Fargueil.

Elle se tut, le conseiller se tut, et dans ce religieux silence, Eric lut la lettre, mais seulement des yeux. Quand il eut fini, il rougit encore et dit :

— Voulez-vous voir?

Elle en mourait d'envie, mais n'osait l'avouer. Elle sut gré à Eric de sa gentillesse, s'empara de la lettre, et vit que, selon le protocole convenu, René avait écrit à Eric en anglais : elle n'y songeait plus et fut désappointée. Elle s'abstint de lire tout haut, parce qu'elle n'était pas trop sûre de son accent, et que d'ailleurs M. Morand-Fargueil n'entendait point

l'anglais. Mais elle fut si enchantée de cette lettre qu'elle entreprit de l'analyser, puis de la traduire *in extenso*. Il n'est point commode d'écrire, dans une langue étrangère, une lettre familière à un garçon que l'on ne connaît point ; mais René, qui a beaucoup de finesse et d'esprit, n'avait pas été empêché une minute par cette difficulté bizarre, et en avait tiré au contraire le meilleur parti. L'épître enthousiasma la mère et le père. Eric, qui n'en avait pas saisi toutes les beautés, les vit dès que M^{me} Morand-Fargueil les lui fit voir, et dit avec attendrissement :

— Oh ! oui, c'est très joli. Et il n'y a presque pas de fautes ; seulement peu de choses idiotes.

Il voulait dire des « idiotismes ». M. et M^{me} Morand-Fargueil le comprirent et sourirent à peine. Il eut alors un soudain accès d'émulation, rougit une fois de plus et dit :

— Voulez-vous voir aussi ce que j'ai écrit à René en français ? Je n'ai pas *posté* la lettre, exprès.

M^{me} Morand-Fargueil, touchée, le pria de courir chercher son chef-d'œuvre. Il n'y courut point, mais y alla, revint et eut un nouvel accès, de timidité cette fois. Il dit, en manière de précaution oratoire :

— J'ai mis aussi des choses idiotes, vous savez.

Il en avait mis beaucoup plus qu'il ne croyait. Ses locutions françaises semblaient être, par plaisanterie ou par gageure, traduites de l'anglais mot à mot. Mais sa prose était naïve et charmante, ce charabia la rendait plus naïve encore et plus charmante, et M^{me} Morand-Fargueil, à qui la lettre bien tournée de son fils n'avait procuré que de l'enthousiasme, fut émue aux larmes en lisant celle-ci. Elle la tendit à M. Morand-Fargueil, qui fut ému de même, et dit :

— C'est charmant.

Alors, Eric Warden éprouva un sentiment tout nouveau pour lui, et qui lui parut bien agréable : l'orgueil. Il connut la gloire. Il n'avait jamais été si content, même le jour qu'il avait battu le record du saut à la perche. Il brûla de témoigner sa reconnaissance à M. et à M^{me} Morand-Fargueil qui lui avaient fait la grâce de l'admirer. Il en eut aussitôt l'occasion. M^{lle} Sauveterre, que l'on oubliait, attira involontairement l'attention sur elle en laissant choir le couvercle métallique de la machine à écrire.

— Ma pauvre mademoiselle Sauveterre, lui dit M. Morand-Fargueil, j'y renonce. Nous reprendrons demain. Venez de bonne heure.

— Vous travaillerez ce soir : cria Eric, précisément comme il eût crié : « Dieu le veut ! » Parce que moi, j'irai me coucher si vous voulez, vous savez.

Et il dit bonsoir trois fois, à l'adresse de M^{me} Morand-Fargueil, de Monsieur, et de M^{lle} Sauveterre, puis se retira si vite que l'on ne songea pas à le retenir. M. Morand-Fargueil se remit sur-le-champ à dicter, comme malgré lui et pour obéir à l'injonction d'Eric. M^{me} Morand-Fargueil revint à elle peu après et fut transportée de colère.

— Ah! dit-elle à son mari, ce que tu peux être embêtant, toi, avec ton Conseil d'État!

— Qu'est-ce qui te prend? dit M. Morand-Fargueil choqué.

Mais un étrange bruit vint à propos de la pièce voisine, qui était la chambre de René — et d'Eric. L'Anglais, trompé par un détour du couloir, n'avait pas remarqué ce voisinage et ne pensait point que l'on dût l'entendre. Il était si heureux qu'il sifflait en se déshabillant. Il sifflait dans la perfection : c'était comme un chant d'oiseau. M. et M^{me} Morand-Fargueil, M^{lle} Sauveterre elle-même, l'écoutèrent d'abord avec plaisir. Mais M^{me} Morand-Fargueil (elle avait de ces revirements) prit en pitié son pauvre cher mari qui ne pouvait suivre une pensée. Elle se leva, dit :

— Je vais le prier de se taire.

Elle y alla, le siffleur se tut, et M. Morand-Fargueil se remit à dicter. Il n'était pas au bout de la première phrase, qu'il entendit un autre bruit, de cordes pincées et râclées, et d'une

voix de gorge, mais jeune, bien timbrée, qui lançait à toute volée des mots extraordinaires, entrecoupés d'onomatopées et de gazouillements.

— C'est le comble ! dit M. Morand-Fargueil, qui se leva et, à son tour, fut voir dans la chambre d'Eric se qui se passait.

Ce qui se passait était bien simple. Quand M^{me} Morand-Fargueil était entrée, Eric, qui était encore dans un sentiment d'orgueil, avait cru qu'elle venait encore lui faire des compliments. Dressant alors la tête, il avait dit :

— Mais je chante aussi très bien, vous savez, et je joue le banjo.

Sans attendre l'agrément de M^{me} Morand-Fargueil, il avait tiré de l'armoire cet instrument, qui était soigneusement serré dans l'enveloppe du tub de caoutchouc ; il s'était accroupi sur un coussin, et avait attaqué une chanson de minstrel. Cela faisait tableau ; d'autant qu'avant l'arrivée de M^{me} Morand-Fargueil, Eric avait déjà ébauché sa toilette de nuit : il avait passé ses dix doigts dans son abondante chevelure, quitté le veston de cérémonie, la cravate noire, le col de porcelaine, et laissé bâiller sa chemise pour respirer mieux. M^{me} Morand-Fargueil ne s'était seulement pas aperçue de ce désordre, et n'y prit garde, chose curieuse, qu'au moment que M. Morand-Far-

gueil, ouvrant la porte, dit d'un ton courroucé :

— Ah çà ! est-ce que vous n'êtes pas fous tous les deux ?

V

Dès qu'elle prit garde au désordre d'Eric Warden, M^{me} Morand-Fargueil fut en proie à une agitation extrême. Elle s'en inquiéta, et se fût inquiétée bien davantage si elle avait pu soupçonner la qualité de son émotion, en mesurer l'intensité menaçante. Mais la vertu lui était si naturelle, et elle avait été d'autre part si bien élevée, qu'elle ne pouvait avoir conscience d'un trouble légèrement voluptueux qu'au premier degré (qui est bien faible), et n'était point capable, sur une telle matière, ni de réflexion, ni même de clairvoyance. Elle ne se rendait point compte exactement de ce qu'elle éprouvait : elle croyait en revanche se ressouvenir qu'elle l'avait éprouvé déjà ; c'était un phénomène analogue à ces hallucinations de la mémoire qu'on appelle de fausses réminiscences ;

elle datait ce faux souvenir d'une existence antérieure, à peu près contemporaine de la Révolution. Elle ne s'arrêta pas à une hypothèse qui impliquerait la réalité de la métempsychose ; mais cette imagination bizarre l'avait enfin mise sur la voie, elle comprit que le souvenir était littéraire et non point personnel, qu'Eric Warden, grattant son banjo et chantant sa chanson de nègre, venait de lui rappeler Chérubin à genoux devant sa marraine imposante, et la romance sur l'air de Marlborough : « Que mon cœur, mon cœur a de peine ! »

Elle ne supporta point l'idée que le cœur d'Eric eût de la peine, ni surtout qu'elle en fût cause. Elle réconforta le jeune homme d'un regard de marraine, sinon de mère, et elle ne put se défendre d'observer que son visage n'exprimait point la mélancolie. Elle observa aussi « qu'il avait le bras blanc », et se demanda ensuite où elle prenait cela ; car elle voyait un peu trop le cou et la gorge d'Eric, mais nullement son bras : il laissait bâiller sa chemise, il n'en avait point retroussé les manches. Elle songea, en soupirant : « Qu'il est joli en fille ! » et cette remarque lui parut, à juste titre, absurde, puisque Eric n'avait pas, comme le Chérubin de la pièce, troqué avec elle de vêtements. Elle sentit une confusion agréable et une grande fierté : c'est qu'elle n'avait jamais espéré, ni désiré peut-être, de

se trouver dans une situation si romanesque. Cela lui semblait merveilleux, flatteur, équivoque, et sans danger. Pour la première fois depuis son mariage, elle lança un regard hypocrite et moqueur, mais langoureux, à M. Morand-Fargueil, un regard enfin de Rosine au comte Almaviva. Comme toutes ces nuances de sentiment n'étaient qu'un chatolement rapide qui avait duré à peine trois secondes, on peut dire que M. Morand-Fargueil reçut le regard instantanément, lorsqu'il ouvrit la porte et cria d'un ton courroucé : « Ah çà ! est-ce que vous n'êtes pas fous tous les deux ? »

Quant à Eric, il s'était brusquement dressé ; mais il ne songeait pas le moins du monde à sauter par la fenêtre. Il se contenta de présenter ses excuses à M. Morand-Fargueil dans les meilleurs termes, en rougissant plus fort qu'il n'avait encore rougi de la soirée ; mais ses rougeurs ne trahissaient aucune alarme de pudeur ni de conscience : il rougissait par politesse, ou simplement parce qu'il avait la peau blanche et fine, un beau sang et une circulation très active. Seule des trois personnages, M^{me} Morand-Fargueil avait le sentiment d'un peu d'embarras ; elle en voulut sortir par une de ces trouvailles où la malice des femmes ne reste jamais court, et dit à son mari d'une voix douce :

— Tu ne sais pas à quoi je pense ? Eric pourrait emporter demain son banjo chez maman. Ça te distrairait un peu.

— C'est une idée, dit M. Morand-Fargueil avec bonhomie.

Il serra la main à Eric, cordialement ; M^{me} Morand-Fargueil fit de même ; et comme onze heures venaient de sonner et que M^{lle} Sauveterre était partie, ils se rendirent aussitôt dans leur chambre à coucher.

Eric enveloppa soigneusement son banjo dans la poche du tub de caoutchouc, et mit le tout dans l'armoire, dont un battant était plaqué d'acajou et l'autre pourvu d'une glace. Quand il eut refermé l'armoire, il se regarda dans cette glace avec la plus grande attention, mais sans penser à rien. Puis il ouvrit la fenêtre, acheva de se déshabiller, revint devant la glace, leva les deux bras en l'air, les mains jointes, les écarta et, en les rapprochant de nouveau, se pencha, jusqu'à toucher le tapis du bout des doigts. Il répéta ce mouvement douze fois, en réglant son souffle sur le rythme de ses gestes ; mais il évitait d'aspirer et d'expirer, comme hier, bruyamment. Il se fourra ensuite dans son lit, éteignit la lumière électrique, et passa, sans aucun intervalle, de l'état de veille à l'état de sommeil.

M^{me} Morand-Fargueil ne s'endormait point si facilement, du moins ce soir, et, selon la

règle, elle faisait tout le remue-ménage nécessaire pour maintenir M. Morand-Fargueil bien éveillé. Il lui demanda, à la fin, ce qu'elle avait. Elle répondit sans hésitation, avec l'accent du désespoir, qu'elle calculait que René demeurerait deux mois en Angleterre, qu'il était parti depuis quarante-huit heures, et que cela faisait encore cinquante-neuf jours. Elle fut un peu étonnée d'avoir répondu cela sans hésitation : car justement elle n'y pensait pas ; mais elle calcula qu'Eric Warden n'avait plus en effet que cinquante-neuf jours à rester ici ; elle soupira.

— Tu es ridicule avec ton fils, lui dit M. Morand-Fargueil (qui n'est pas moins qu'elle sensible à l'absence).

Aussi répliqua-t-elle :

— Eh bien, et toi ?

Ils s'entendaient parfaitement ; mais ces deux répliques leur permirent de croire qu'ils se méconnaissaient. Les hommes n'aiment pas moins que les femmes d'être incompris. C'est une grande satisfaction d'amour-propre. M. et M^{me} Morand-Fargueil furent également bien aises de la goûter, et s'endormirent soudain, dans la paix de leur cœur, au moment qu'ils redoutaient tous les deux une insomnie.

Le lendemain, M^{me} Morand-Fargueil se réveilla dans la béatitude : c'était la seconde fois.

Cette joie lui parut peu convenable, d'autant qu'elle ne se l'expliquait point. Elle avait aussi une idée fixe : « J'ai fait une bêtise. » Et elle se demandait : « Quelle bêtise? » Quand elle recouvra sa lucidité, elle comprit que la bêtise, c'était d'avoir invité son page à chanter ce soir après le dîner de famille : le concert était charmant sans témoins, avec la mise en scène d'hier soir, qui reproduisait « la belle estampe d'après Vanloo appelée *Conversation espagnole* » ; mais elle s'avisa que, dans le salon second Empire de sa mère, il serait pénible et ridicule. « J'avais bien besoin, se dit M^{me} Morand-Fargueil, d'en parler d'avance à mon mari!... Bah! il n'y pensera plus. »

Ces quatre derniers mots lui rappelèrent que, de toute la journée précédente et jusqu'au dîner, elle n'avait point songé à Eric. « Pourvu, se dit-elle, qu'il en soit aujourd'hui de même qu'hier! » Et elle se demanda en même temps pourquoi elle formait ce vœu inhumain. « Je voudrais bien savoir, poursuivit-elle à voix haute, s'il est encore sorti ce matin. » Elle interrogea sa femme de chambre : M. Eric Warden était en effet sorti dès neuf heures. « Où peut-il être? » se demanda M^{me} Morand-Fargueil avec angoisse. Elle eut un mouvement de révolte : « Je ne vais pas, gronda-t-elle, me demander cela toute la journée! » Hélas! elle se trompait, et elle ne cessa justement point

toute l'après-midi de se poser cette question, à quoi elle faisait toujours la même réponse ; car les jeunes gens ont mille choses en tête, mais les mères n'en ont bien qu'une seule.

Le pis, c'est qu'à présent elle n'accusait plus Eric de toutes les horreurs sans les imaginer, et pour ainsi dire théoriquement : elle les imaginait, — grâce à Dieu, sans trop de réalisme, et même d'une façon symbolique. Elle se représentait son pupille en négligé, accroupi à la turque sur des coussins, jouant du banjo et chantant à pleine voix ; mais elle se voyait exclue de cette « conversation espagnole », tandis que d'autres personnes y étaient admises, et quelles personnes ! Si l'on était venu lui dire tout d'un coup que M. Morand-Fargueil, son mari, au lieu d'assister à la séance du Conseil d'État, s'amusaient chez des cocottes, elle n'eût pas éprouvé un sentiment fort différent, et ce sentiment ressemblait fort à la jalousie. Elle ne tenait pas en place. Au lieu de rester sept ou huit minutes chez les amies à qui elle rendit visite, elle n'y demeura pas en moyenne cinq minutes, et à la longue cela lui donna une telle avance qu'elle rentra chez elle une grande heure plus tôt qu'elle n'avait coutume. Elle s'informa d'Eric : il n'y était point. Elle courut faire une perquisition dans sa chambre : s'il avait emporté le banjo, quelle preuve de son inconduite !

Elle fut rassurée à cet égard dès qu'elle ouvrit la porte, car elle vit d'abord l'instrument sur le lit. Eric ne l'avait pas emporté dans ses courses (« Je ne l'ai jamais cru, » se dit M^{me} Morand-Fargueil, de mauvaise foi); mais pour ne pas l'oublier ce soir, il l'avait tiré de l'armoire et mis en évidence. « Allons bon ! se dit M^{me} Morand-Fargueil, nous ne couperons pas à la scène ridicule que j'ai eu la bêtise d'annoncer : il emportera son crin-crin chez maman ! » Elle ne doutait pas que sa mère n'eût en horreur la musique anglaise, les chansons de nègres, les visages nouveaux, et celui d'Eric en particulier. « Il valait beaucoup mieux, murmura-t-elle, le laisser dîner seul à la maison. »

Elle ajouta machinalement :

« On lui aurait fait un potage maigre, un poisson ou des rissoles de volaille, une viande grillée, des légumes bouillis à l'anglaise et un petit entremets. »

Elle était de méchante humeur. La bonne humeur de M. Morand-Fargueil lui donna sur les nerfs. Lui qui, ordinairement, ne cessait point de grogner dès sept heures, quand il dînait chez sa belle-mère ! Mais les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. Et ce petit Warden ! Sa gaieté était indécente. Il n'avait plus ombre de timidité, et témoignait une impatience incompréhensible de faire connaissance

avec la vieille mère de M^{me} Morand-Fargueil. « Tu vas voir comment elle te recevra, » grondait à la muette M^{me} Morand-Fargueil, qui, en voiture, ne desserra pas les dents.

C'était encore un jugement téméraire. La grâce d'Eric fut la plus forte. L'excellente dame eut le coup de foudre ; elle déclara catégoriquement, avec la liberté que son grand âge lui permettait, qu'elle n'avait jamais vu un si beau garçon ; et contre tout espoir, elle prit un tel goût pour le banjo, qu'au lieu de renvoyer ses enfants comme d'habitude à dix heures et demie, elle réclamait encore de nouveaux *songs* à onze heures un quart. M. Morand-Fargueil ne donnait pas le signal du départ, et ce fut M^{me} Morand-Fargueil qui dit d'un ton furieux :

— Est-ce que nous n'allons pas bientôt rentrer nous coucher ?

Elle planta ses épingles dans son chapeau, d'un geste assassin ; cette opération ne prit pas deux minutes. Elle descendit l'escalier la première, à toute vitesse et, dans l'auto, elle recommença de ne pas desserrer les dents. Ses sentiments étaient obscurs et tumultueux. Elle pensait : « Il me paiera cela ! » (Elle n'aurait su dire si ces mots énigmatiques s'adressaient à son mari ou au petit Warden.) Quand Eric lui souhaita le bonsoir, elle répondit :

— Il est une heure impossible !

Et elle se hâta vers sa chambre, comme on se hâte vers une gare quand on sent qu'on va manquer le train.

VI

La colère a les mêmes lendemains que l'ivresse : c'est une fatigue générale, mais une détente, qui nous procure une satisfaction mêlée de honte, et nous n'osons plus regarder en face ceux qui furent témoins de nos excès. Aussi, M^{me} Morand-Fargueil n'était-elle point trop pressée de reparaître devant Eric ; et elle était avec cela d'autant plus impatiente de le revoir qu'elle se sentait réconciliée avec lui, pour l'unique motif qu'ils avaient été brouillés hier soir : il y a une certaine logique absurde dans nos sentiments. Quant aux motifs mêmes de cette brouillerie et de cette réconciliation, M^{me} Morand-Fargueil aurait eu bien de la peine à les saisir. A l'heure du déjeuner, elle prit, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains et affronta le jeune Anglais. Elle fut ras-

surée : il semblait n'avoir pas gardé le plus petit souvenir des scènes de la veille. Elle trouva même cet oubli total un peu impertinent. Elle ne s'avisait point que les prétendues scènes s'étaient passées au dedans d'elle-même, qu'Eric n'était pas doué de seconde vue et qu'il ne pouvait pas se ressouvenir après coup d'un petit drame d'âme qui lui avait échappé sur le moment. Mais, comme elle était portée à l'indulgence, elle lui pardonna des griefs, d'ailleurs imaginaires ; elle sentit qu'elle lui pardonnerait toujours tout : elle ne comptait plus ses défaites, et elle en était bien heureuse.

Elle recommença pourtant d'être au supplice quand, vingt minutes à peine après le café, il prit congé, pour aller où sans doute il avait affaire. Elle eut le sentiment bien net qu'elle ne pouvait plus supporter sans mourir, un jour, ni même une heure, ces absences inexplicables, suspectes, ce mystère... Aussi fut-elle étonnée, deux semaines précisément plus tard, de s'apercevoir que les mêmes faits s'étaient répétés chaque jour, c'est-à-dire quatorze fois, ne lui avaient pas semblé moins pénibles, et que cependant elle était toujours de ce monde et jouissait d'une parfaite santé. Elle fit une remarque assez paradoxale : c'est que rien n'entre aussi aisément dans le trantran de nos habitudes que ce qui nous paraît d'abord impossible à supporter. Toutefois, comme elle ne se piquait

point de conséquence, elle ne décida point qu'elle se résignerait à cette gêne quotidienne, mais bien qu'elle s'en affranchirait, et sur-le-champ. Elle ouvrit alors dans son raisonnement une parenthèse, et se demanda comment elle avait pu s'accoutumer au martyre avec une facilité si scandaleuse. Elle se chercha des excuses. Un cahier de *minstrels songs*, qui traînait sur le piano, lui rappela le banjo; le banjo lui rappela Chérubin; et elle pensa tout d'un coup — « J'aurais bien pu, se dit-elle, y penser plus tôt » — elle pensa que Chérubin « a la poitrine agitée », que « son cœur palpite au seul aspect d'une femme », que « les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent », qu'il a un impérieux besoin de dire à n'importe qui *Je vous aime*, mais qu'il se contente de le dire tout seul en courant dans le parc, aux arbres, aux nuages ou au vent; que Suzanne elle-même lui donne trois ou quatre ans pour devenir « le plus grand petit vaurien », et que cela peut bien faire cinq ou six ans pour un Eric Warden, vu le retard des Anglais sur les Français et, à plus forte raison, sur les Espagnols. M^{me} Morand-Fargueil poussa un grand soupir de soulagement, et fit une halte au milieu de sa méditation.

Quand elle repartit, elle imagina d'abord ce petit Warden disant *Je vous aime*, non point aux arbres ou au vent, ni aux nuages, mais à

toutes les jeunes ouvrières qu'il rencontrait sur son chemin, et même à des dames d'un âge avancé. Au fait, ne le disait-il point aussi aux Anglaises, vieilles ou jeunes, avec lesquelles il se promenait par les rues de Paris, dans ces grands chars automobiles? En songeant à ces équipages ridicules, M^{me} Morand-Fargueil haussa les épaules. Puis elle éprouva un bien-être, et la même sorte de joie physique que l'on goûte quand on atteint le haut d'une colline et qu'on découvre un paysage merveilleux, un grand espace d'air libre et de lumière. Et elle songea que depuis plus de deux semaines, à elle aussi, Eric avait dû dire *Je vous aime*. Il ne l'avait point dit des lèvres, mais en pensée. A la vérité, aucune parole, ni aucun geste, ni même aucun regard du jeune Warden ne justifiait cette hypothèse; mais M^{me} Morand-Fargueil ne se fondait pas sur des réalités ni sur des observations; elle ne faisait pas un raisonnement: elle faisait une comparaison, elle comparait Eric à Chérubin, et l'analogie ne lui permettait point de douter que le Chérubin anglais ne l'aimât, comme l'autre aimait sa marraine, d'un amour timide, mais passionné. Elle s'abandonna quelques instants à un délicieux vertige, et ensuite elle sentit quelque chose de plus sévère, elle sentit qu'elle avait un grand devoir: elle ne devait pas décourager cet amour ingénu, qui ne tirait pas à conséquence, et qui cependant

pouvait distraire le jeune homme d'autres amours, — qui, théoriquement, ne tiraient pas à conséquence non plus : mais un accident est si vite arrivé !

Elle se trouva alors bien empêchée ; car il faut avouer que cela ne mène pas à grand'chose de ne pas décourager l'amour ; cela est purement négatif (comme la foi qui n'agit point) ; et, l'encourager, elle l'eût fait volontiers, si elle avait su le faire : mais elle n'avait aucune pratique de la coquetterie. L'image des ridicules chars automobiles lui revint fort à propos. Elle soupçonna qu'ils lui allaient servir à se tirer de la difficulté qui la souciait. Elle n'aperçut point d'abord comment, mais elle compta que son idée se définirait ce soir, et qu'à la vue d'Eric elle aurait une inspiration.

Le soir donc, elle commença, dès que l'on fut assis à table, par raconter ses faits et gestes de l'après-midi, comme elle faisait chaque jour, afin de donner le change à son mari ; mais elle résuma si bien ses histoires, qu'elle les eut achevées en moins de cinq minutes ; et, au moment qu'on lui présentait le poisson, oubliant de se servir, se détournant du plat et se tournant vers Eric, elle lui demanda s'il avait bien visité Paris, d'un ton si agressif qu'il la considéra stupidement.

Il répondit, après un temps, avec force :

— Oui.

Car il avait comme tous ses compatriotes, une prédilection pour les monosyllabes, même dans les langues étrangères.

M^{me} Morand-Fargueil comprit qu'elle n'avait guère de chances d'engager avec ce laconique jeune homme une vraie conversation, qui la pût insensiblement conduire au point où elle voulait arriver (que d'ailleurs elle ne savait pas du tout). Elle prit le parti, plus simple, de parler toute seule, sans le laisser placer un mot. Elle se mit à le harceler de plaisanteries méchantes sur ses promenades à travers la capitale, et sur les bandes hétéroclites auxquelles il avait eu l'idée cocasse de s'affilier. Il est assez curieux que les Anglais, dont l'ironie ressemble si fort à la nôtre, soient justement les étrangers que la plaisanterie française inquiète ou offense le plus. Cette brusque attaque de M^{me} Morand-Fargueil, ordinairement si aimable, étonna le jeune Warden. Il fut décontenancé, puis irrité; et comme il ne sait aucunement dissimuler ce qu'il éprouve, il parut soudain si près de lancer un verre, une assiette, ou même une carafe à la tête de M^{me} Morand-Fargueil, qu'elle se tut, aussi soudain, par prudence. Elle l'envisagea avec une véritable épouvante, mais aussi avec admiration; puis elle pensa qu'elle venait de prendre un sérieux avantage en le mettant hors de lui, qu'elle ne devait pas toutefois pousser trop loin et qu'elle ferait peut-être mieux de re-

brousser. Mais sa dignité, son âge lui interdisaient l'excuse et la palinodie. Elle n'adoucit donc point sa voix, et usant du droit que s'arrogent toutes les femmes de ne lier ni leurs idées ni leurs répliques, elle intercala ici une observation inattendue sur le sans-gêne des garçons, qui prennent pour des auberges les maisons où ils sont accueillis.

M. Morand-Fargueil fit une diversion.

— Ah ! non, je t'en prie, s'écria-t-il, pas cette phrase-là !

— Pourquoi ? dit M^{me} Morand-Fargueil surprise, et ne sachant trop s'il valait mieux ou non que son effet eût été coupé.

— Elle me tape sur les nerfs ! repartit M. Morand-Fargueil. Peut-être parce que mes pauvres parents me l'ont trop souvent servie.

Usant toujours d'inconséquence, M^{me} Morand-Fargueil jeta au Chérubin un regard engageant et tendre, que ces discours n'avaient point préparé. Eric lui opposa un regard fuyant : il avait tous les bons sentiments de l'enfance, entre autres une horreur naïve de l'injustice, et quand il s'en croyait victime, il n'était point capable de maîtriser son indignation. La colère lui rendit la parole, mais lui fit perdre son français, et il se mit à invectiver contre M^{me} Morand-Fargueil, dans un idiome qui s'apparentait aux deux langues et n'était proprement ni l'une ni l'autre.

— Il est inouï, dit-il (ou à peu près), d'appeler sans-gêne ma bonne éducation. C'est mal, si mal! Car je sors seul, c'est pour ne pas vous embêter, vous savez. Mais je serais plus content (et il attesta *Jove*) de sortir avec vous toute la journée, réellement.

— Il fallait le dire! s'écria M^{me} Morand-Fargueil pénétrée de joie.

Eric fit un grognement féroce.

— Si vous m'aviez demandé, reprit-elle, de vous servir de guide, de vous montrer moi-même Paris...

— Ah! oui! Tu as bien le temps! fit M. Morand-Fargueil.

— Je n'ai rien à faire, répondit-elle, du même ton que les femmes disent : « Je n'ai rien à me mettre. »

Elle poursuivit, s'adressant à Eric Warden

— Je suis à votre disposition.

Sa voix devenait musicale. Elle hasarda un nouveau regard, si chargé de tendresse et de langoureuse autorité qu'il n'y résista point. Il s'apprivoisa, il sourit.

— Ce serait pour moi-même, dit M^{me} Morand-Fargueil, une excellente occasion de visiter Paris que je ne connais guère, comme tous les Parisiens.

Elle soupira, songeant à cette ignorance désolante des Parisiens. « J'irai, se dit-elle, au sous-secrétariat des Beaux-Arts, prendre de

cartes d'entrée pour tous les monuments. » Elle se rappela aussi qu'elle avait un ami âgé, qui connaissait plus spécialement le vieux Paris et faisait volontiers le cicerone. Elle murmura : « Ce sera charmant », regarda en dessous le jeune Eric, et lui dit avec une timidité hypocrite :

— Si vous voulez, nous commencerons dès demain. Par où commencerons-nous ?

Il fronça les sourcils, prit un air de farouche résolution, baissa le nez vers son assiette, et bougonna :

— Je veux aller au Zoo.

— Le dzou ? Qu'est-ce que c'est que ça, le dzou ? dit M. Morand-Fargueil.

— Tu n'es jamais allé à Londres ? dit M^{me} Morand-Fargueil avec dédain. Le Zoo, c'est le jardin zoologique.

— Ah ! oui, fit M. Morand-Fargueil.

— Eh bien, dit-elle, nous irons demain au jardin d'acclimatation.

Mais Eric parut de nouveau transporté de colère.

— Non, gronda-t-il. Je ne dis pas le jardin d'acclimatation, mais le vrai Zoo. C'est ici, je crois, le jardin des plantes.

— Oui, fit M^{me} Morand-Fargueil, troublée.

Elle se rappelait que, dans les romans et nouvelles d'il y a trente ans, les femmes du monde ne donnaient point de rendez-vous comme à

présent chez leurs amies, mais au Jardin du Roi. Elle se sentit bien faible. Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Nous irons au jardin des plantes... dit-elle.

VII

Le mécanicien de M^{me} Morand-Fargueil pensa l'entendre mal, lorsque, d'un air de défi, elle dit :

— Au Jardin des plantes !

Il n'eut garde de dissimuler sa respectueuse désapprobation ; pour l'accuser au contraire, il affecta de ne pas savoir par quelles voies l'on se peut rendre à un endroit si démodé. Après avoir mis son moteur en branle et s'être installé sur son siège, il compulsa, sans se presser, son indicateur des rues de Paris ; puis il prit la peine de redescendre et de venir à la portière, qu'il entr'ouvrit ; et avec la pédanterie des autodidactes qui se parent de leurs connaissances toutes fraîches à mesure qu'ils les acquièrent, il demanda à Madame si Madame préférerait d'entrer dans ce jardin par le derrière, rue Geoffroy-

Saint-Hilaire, ou par le devant, quai Saint-Bernard, ou place Valhubert par la grande porte. M^{me} Morand-Fargueil ignorait également la rue, la place et le quai ; mais elle ne concevait point qu'elle pût entrer par une autre porte que la plus grande. Elle ajouta mentalement : « C'est du toupet ! » Et elle s'avisa qu'en effet, les femmes qui donnent leurs rendez-vous au Jardin des plantes y vont ordinairement de leur côté, en fiacre ; que, si elles ne trouvent pas utile de revêtir à cette occasion une toilette de cour d'assises, elles se voilent du moins le visage d'une gaze épaisse ; et qu'à l'arrivée, elles rencontrent leur « correspondant » comme par hasard, aux environs de la fosse des ours ou de la cour des éléphants. Mais faire le trajet dans sa propre voiture, avec son complice, voilà du cynisme ! Ainsi que toutes les femmes honnêtes, M^{me} Morand-Fargueil trouvait un prodigieux ragoût au cynisme, dont elle n'abusait point.

Eric cependant se démenait si fort sur les coussins que l'auto, en troisième vitesse, faisait encore plus de cahots que tout à l'heure, quand le moteur tournait sans être embrayé. Le jeune Warden était déjà, au départ, ravi de sa promenade, et sa joie était la cause de ses mouvements nerveux. Il pratiquait, sans le savoir ni sans le faire exprès, la philosophie stoïcienne ; mais il n'était point pour cela blasé, comme les stoïciens le sont presque nécessairement : de

sorte qu'il ne s'étonnait de rien, et qu'il était content de la moindre chose. D'ailleurs, cette expédition lui faisait plutôt l'effet d'une corvée : il aimait beaucoup mieux d'aller tout seul, à pied, en plein air, que d'être enfermé dans une voiture avec une femme. Mais il était flatté que M^{me} Morand-Fargueil lui consacra^t toute une après-midi, et il passait volontiers sur les autres petits désagréments. Il craignait continuellement de n'avoir pas assez remercié son aimable hôtesse, et il répétait toutes les deux minutes ; « Je vous remercie beaucoup, vous savez », comme si une voix lui eût soufflé : « Dis merci à la dame. » Il le disait avec cette énergie forcée qu'il mettait toujours à ses affirmations. Puis il se retournait vers la portière, dont il avait baissé la vitre, et considérait le spectacle de la rue. Comme il ne connaissait guère plus le quartier du Louvre que celui de la Halle aux vins, il ne faisait aucune différence entre les deux. Au contraire, M^{me} Morand-Fargueil, qui n'était jamais allée dans la direction de la Bastille que pour aller jusqu'en Italie, se sentait dépaysée ; et elle imaginait tout naturellement qu'elle enlevait ce beau jeune homme, qu'elle faisait une fugue, en sa compagnie, dans quelque ville étrangère. Jamais elle n'avait rêvé qu'il lui pût rien arriver de si romanesque : elle était aux anges ; d'autant qu'elle avait la conscience tranquille.

Cette tranquillité fut rompue soudain par une embardée de la voiture. Les deux voyageurs regardaient à ce moment-là du même côté : ils furent bousculés l'un sur l'autre ; leurs visages furent mis en contact assez brutalement, comme les visages de deux personnes qui se pencheraient ensemble avec trop de vivacité vers le même livre. Eric Warden rit de ce petit accident sans y entendre malice ; M^{me} Morand-Fargueil fut aussi scandalisée de ce rire que l'eût pu être Françoise de Rimini, si Paolo Malatesta avait eu le mauvais goût de pouffer en pareille conjoncture. Ah ! c'est que la joue d'Eric était douce au toucher, elle était tiède et fraîche, veloutée, c'était un beau fruit. M^{me} Morand-Fargueil éprouva comme un sentiment de gourmandise. Non... la gourmandise est un désir plus calme... Heureusement, elle ne sut pas analyser ce qu'elle éprouvait. Mais elle vit bien que c'était quelque chose de sérieux, dont il ne faut pas rire.

Elle se déroba, elle rétablit la distance, pour mieux assener à Eric un regard sévère ; et, dès qu'elle l'envisagea, elle s'écria en elle-même : « Ah ! mon Dieu ! qu'il est beau ! » Elle semblait consternée. Ce n'était pourtant pas une découverte tragique, ni même une découverte : maintes fois déjà elle avait remarqué la beauté d'Eric. Mais elle ne le voyait plus des mêmes yeux. Les femmes, quand elles se jugent soi-

mêmes ou entre elles, n'ont aucune impression de la véritable beauté : elles n'aperçoivent que la beauté couturière. Elles jugent de même celle des hommes, bien que les hardiesses de l'éducation physique les aient pu, en ces derniers temps, éclairer un peu. M^{me} Morand-Fargueil se rappela la photographie d'Eric battant le record du saut à la perche. Mais, quand elle avait vu cette photographie pour la première fois, elle était profane : maintenant, elle était initiée ; elle aurait pu lire, et comprendre, un dialogue de Platon, les premières pages du *Lysis* ou du *Charmide*. Ce jeune homme qu'elle avait enlevé, qu'elle promenait dans son automobile, parmi les rues d'une ville étrangère, lointaine, où, Dieu merci, elle ne risquait pas de rencontrer des gens de connaissance, ce jeune homme, il lui semblait que c'était l'Hermès de Praxitèle, et elle était un peu effarée.

Elle fut divertie de ce sentiment par un autre, qui ne s'explique guère. Soudain, elle se vit seule, et une mélancolie affreuse l'envahit : ce n'était point la solitude banale, si l'on peut dire, mais une sorte de solitude supérieure, mystérieuse, transcendante ; point une solitude à pleurer, mais plutôt à désespérer. Elle regarda encore ce garçon, qui était si près d'elle, qu'elle touchait presque, et que tout à l'heure, sans le vouloir, elle avait frôlé trop familièrement. Ah ! qu'il lui parut loin ! Non pas loin, mais séparé

d'elle, par un espace imperceptible autant qu'infranchissable, comme celui qui sépare les atomes, et qui met entre eux la discontinuité, c'est-à-dire l'infini. Ainsi que la plupart des femmes, M^{me} Morand-Fargueil ne faisait que des excursions très rares, et surtout très brèves, dans le domaine de l'idéologie : elle revenait vite, par le plus court chemin, au positif, et traduisait ses pensées les plus ésotériques en langue vulgaire. Elle se dit tout bonnement qu'elle était seule et triste, qu'elle avait peur, et que son recours contre la solitude et la peur était Eric Warden, bien que justement Eric Warden fût cause de ce qu'elle éprouvait ; mais elle ne se souciait point de ces contradictions. Par une coïncidence heureuse, on arrivait. Elle songea qu'enfin elle allait descendre de voiture, se perdre dans la foule avec Eric, et être débarrassée de la surveillance du mécanicien. Cet homme, quoiqu'il tournât le dos, la gênait ; il devait voir des images vagues reflétées dans la glace d'avant ; il ne devait pas au moins se priver de faire des réflexions, tout en maniant le volant ; il se demandait sans doute ce que diable Madame allait faire avec son petit Anglais en ce lieu perdu.

Elle pénétra dans le Jardin des plantes par la grille principale, et elle eut à la fois deux sensations si exactement opposées que cette symétrie lui procura une sorte de contentement

de l'intelligence. Premièrement, elle admira la noblesse de la perspective, du grand parterre flanqué de deux allées droites, qui montaient vers un édifice majestueux, suffisamment ancien, de style ou d'apparence ; et elle éprouva un sentiment d'orgueil, assez rare chez les Parisiens qui montrent leur ville à des étrangers. « Si les rôles étaient retournés, pensa-t-elle, et qu'Eric me fît visiter Londres, il n'aurait rien à me servir de mieux. » Mais la figuration ne lui parut pas en harmonie avec la noblesse des parterres et du monument. Ce vilain peuple gâtait le tableau qu'il animait. M^{me} Morand-Fargueil, qui n'a besoin que d'un seul coup d'œil pour estimer les individus, jugea d'abord que c'étaient des espèces, du petit bourgeois, un public de quartier. Les femmes avaient cru devoir s'endimancher, bien que l'on fût en semaine, et le luxe de leurs chapeaux était à ser- rer le cœur. Les domestiques, qui promenaient les enfants, étaient de ces filles que, dans ce milieu-là, on n'appelle point femmes de chambre ou *nurses*, mais bonnes ; et les enfants étaient de ces gosses qui ne doutent de rien, qui demandent parfois à de jeunes seigneurs somp- tueusement harnachés : « Voulez-vous jouer avec nous ? » et qui se font répondre : « Maman nous a défendu de jouer avec les petits pauvres. » M^{me} Morand-Fargueil trembla qu'une si mau- vaise société ne déplût à Eric Warden, à qui,

sans ombre de motif, elle attribua une morgue aristocratique et un furieux snobisme. Elle tourna vers lui un œil inquiet, mais fut rassurée : il marchait le nez en l'air, ne prêtait aucune attention à tous ces gens-là, et sans doute, comme beaucoup de garçons de cet âge, il avait des yeux pour ne point voir ; ou plutôt, il ne voyait, à la lettre, que ce qu'il était venu voir expressément, et ce n'était pas l'humanité. Il avait l'air attentif et studieux d'un bon élève qui a son devoir à faire et n'est pas là pour s'amuser.

M^{me} Morand-Fargueil, se trouvant un peu de loisir, acheva ses observations. Elle remarqua de nombreux militaires, deux ou trois apaches : elle avait beaucoup entendu parler de ces phénomènes, mais ne les avait jamais vus de si près. Elle se sentit encore dépaysée, et de nouveau elle eut peur, mais non sans plaisir. Puis elle prit garde qu'il n'y avait presque pas d'enfants nouveaux-nés et de nourrices, et elle songea, par association d'idées, à la dépopulation ! Elle prit garde aussi qu'elle n'apercevait pas de couples amoureux ; et elle se demanda sérieusement si on a le temps d'aimer, dans la petite bourgeoisie et dans le peuple, si l'amour n'est pas un privilège des riches, et si d'ailleurs ils n'ont pas le plus grand tort de tout subordonner à cette passion. Mais, comme elle appartenait à la caste privilégiée, elle pensa qu'elle se-

ait contente de s'égarer bientôt avec Eric par les sentiers. Il est vrai que, pour le moment, elle ne voyait de sentiers nulle part, mais seulement des parterres en plein soleil et de grandes venues. Elle fit au hasard quelques pas, Eric la suivit docilement. Alors elle avisa une de ces humbles boutiques où une très vieille femme vend des pains de seigle, des cartes postales, des jouets, des gâteaux secs, les uns roses, les autres blancs, semés de grains de sucre, et du coco dans une carafe gigantesque, bouchée d'un demi-citron. Rien encore, ici, ne lui avait paru plus peuplé que cette boutique. Elle jugea indispensable de détourner l'attention d'Eric. Elle lui dit, avec une certaine hâte, d'une voix mal posée :

— Venez donc. Je crois me rappeler que le labyrinthe est à l'autre bout... Je vous montrerais le cèdre, qu'un grand savant... dont j'ai le nom sur les lèvres... a rapporté dans son château.

Eric lui repartit, résolu, farouche :

— Je suis venu pour voir les bêtes, vous savez.

Elle dut avouer qu'elle ne savait pas où était la ménagerie. Eric la considéra d'abord avec respect, puis avec un mépris souverain, et dit haussant les épaules :

— Il est facile de lire les écriteaux.

Il partit à la découverte, mais ne trouva point

d'écriteaux et interrogea un garde, qui lui indiqua le chemin d'un geste las. Quand il revint vers M^{me} Morand-Fargueil, il se reprocha de n'avoir pas été fort poli pour cette dame si obligeante. Il voulut se rattraper, sourit, comme souriaient jadis les dieux immortels, et déclara catégoriquement que le temps était beau et chaud. Puis il tira M^{me} Morand-Fargueil vers les bêtes. En passant près de la pauvre boutique, elle doubla le pas, mais Eric s'arrêta net.

— Ah! fit-elle d'une voix languissante, en regardant avec tristesse l'énorme carafe de coco, est-ce que vous avez soif?

— Non! cria-t-il, comme si elle lui eût fait injure.

Il ajouta, avec une emphase magnifique :

— Mais je veux acheter du pain pour les tigres et pour les lions.

VIII

Eric attribuait aux fauves un formidable appétit, et il acheta une telle quantité de boules de seigle qu'il aurait eu besoin d'un sac pour les transporter. La vieille marchande lui dit qu'elle regrettait de ne point tenir cet article. Alors, il la toisa, comme font les Anglais quand ils voient que nous n'avons pas en France un objet de première nécessité qu'ils ont en Angleterre. Puis il tendit à la vieille un petit pale-
tot court, ou plutôt une vareuse, qu'en dépit de la chaleur il n'avait pas laissée dans la voiture : car il gardait toujours sur son bras ce vêtement supplémentaire, pour se le jeter sur les épaules en cas qu'il transpirât. La vareuse tint lieu de sac ; il l'emplit de pains, la saisit par les quatre coins à la fois, et ce paquet, au lieu de nuire à la majesté de son allure, devint

entre ses mains un accessoire si noble, qu'il eut dès lors l'air d'un Achille brandissant par les chemins le cadavre d'un Hector. M^{me} Morand-Fargueil le suivait avec un peu de lassitude et ne le quittait pas des yeux. Elle le trouvait beau, un peu féroce, elle s'effrayait de le voir libre; mais elle sentait bien qu'il n'y avait rien à faire et que l'univers lui appartenait.

Il fut d'abord, tout droit, vers un enclos, où il avait aperçu de loin un quadrupède, qui avait la forme et la taille de l'âne, les oreilles du cheval et la robe du zèbre, mais qui n'était aucun des trois. Cet animal lui inspirait une sympathie qu'il ne s'expliquait point, et qui ne fit que s'accroître quand il observa que trois des sabots de la bête avaient une forme régulière et banale, mais que le quatrième était fendu par le milieu. Il demeura quelques minutes en contemplation devant ce pied fourchu, puis en soupirant s'arracha, et fut, tout droit encore, et sans s'arrêter à des enclos intermédiaires, rendre visite à un lama. Il avait ouï dire — il savait, par une expérience personnelle, acquise au Zoo de Londres — que les lamas ont coutume de cracher au nez de leurs visiteurs : c'est une sorte d'étiquette, analogue à ces politesses bizarres que se font les sauvages entre soi. Or le lama de Paris, malgré les sollicitations les plus pressantes, refusa obstinément cette marque de déférence à Eric Warden, et se borna à

tendre le cou vers les pains. Pour le punir, Eric le priva de dessert et s'éloigna d'un air digne, portant si haut la tête qu'il ne pouvait voir où il posait le pied. En conséquence, il heurta une chaise, où était assis un petit bonhomme assez malingre en uniforme de collégien, qui apprenait sa leçon. Ce phénomène lui parut scandaleux. Il se ressouvint à propos que M^{me} Morand-Fargueil était là, se tourna de son côté, lui montra du doigt le potache, et dit avec une ironie superbe :

— Le garçon étudie ! Oh !

Puis il se remit en marche, mais ralentit complaisamment le pas, de façon que M^{me} Morand-Fargueil pût se tenir à sa hauteur et non plus à une demi-longueur derrière, comme le cheval du lieutenant-colonel.

Mais c'est toujours lui qui dirigeait le mouvement ; il commandait les haltes, les repos et les départs, ou mieux il en donnait le signal, à la muette. Il ne daignait pas non plus communiquer à M^{me} Morand-Fargueil ses réflexions, qui semblaient profondes, mais qui n'étaient pas moins secrètes. Ce mystère ajoutait encore à l'admiration de M^{me} Morand-Fargueil. Elle avait eu soin de garder elle-même un silence religieux ; et par prudence elle pinçait les lèvres (car elle se méfiait d'un certain goût qu'elle avait pour la conversation). Elle était comme une femme qui a épousé un

homme de génie et qui est admise à broder dans son cabinet pendant qu'il travaille, pourvu qu'elle ne fasse pas de bruit. Cela n'était pas sans agrément. Cela même était d'une douceur pénétrante. Elle eût préféré cependant que, de temps à autre, Eric se laissât un peu aller à la gaieté de son âge, qu'il fit des réflexions prime-sautières, fussent-elles un peu bêtes. Elle mourait d'envie de savoir ce qu'il pensait de ces lions, de ces tigres, dont il avait prononcé le nom tout à l'heure avec une sorte d'arrogance, et des aigles, des vautours, des divers oiseaux de proie.

Il fit une station interminable devant les reptiles, sans les découvrir ; ils affectaient de se tenir à distance des vitres qui ferment leur prison. Mais Eric a le flair des *boys-scouts*, il sait reconnaître un terrain. Il s'avisa, en tournant à l'entour du bâtiment, que l'on s'y pouvait introduire, et il pensa que les serpents, puisqu'ils s'éloignaient de la vitre extérieure, se collaient donc à la vitre intérieure. Mais l'on n'entrait point sans carte : cela du moins était écrit en grosses lettres sur un des vantaux de la porte. M^{me} Morand-Fargueil, souriante, lui assura qu'on les laisserait bien entrer et que le gardien fermerait les yeux. Le gardien, souriant aussi, semblait en effet promettre qu'il les fermerait ; mais Eric Warden est trop respectueux des règlements pour se rendre com-

plice d'une telle infraction. Il ne se laissa point séduire, ni par le sourire de M^{me} Morand-Fargueil ni par celui du gardien. Il fronça le sourcil, et dit sérieusement :

— Où trouve-t-on ces cartes ?

Le gardien lui indiqua les bureaux, à l'autre bout du jardin. Il partit au pas accéléré. M^{me} Morand-Fargueil, n'osant discuter, le suivit de même. Le trajet cependant fut assez long, car il ne fit point faute de s'arrêter, chaque fois qu'un spectacle qu'il rencontrait lui parut digne de retenir son attention.

Il ne se lassait point notamment de considérer les pingouins ; il leur trouvait des façons humaines. Cette ressemblance est insaisissable, et l'on peut défier le plus minutieux observateur ou le plus prévenu de relever un seul trait de physionomie commun à ces lourds oiseaux et à nos pareils ; mais l'on ne saurait nier qu'il n'y ait quelque chose dans l'ensemble. M^{me} Morand-Fargueil elle-même en fut frappée. Elle en fut frappée moins longtemps qu'Eric, et, quand elle regarda d'un autre côté, elle vit un autre spectacle, à deux pas, qui la faillit faire crier d'indignation. Un tout jeune homme, une toute jeune fille... Dieu ! n'avait-elle pas pensé se plaindre, en arrivant dans ce jardin, de n'y apercevoir nulle part des couples amoureux ? Elle n'avait rien perdu pour attendre. Ceux-ci ne se gênaient guère. Encore moins sensibles

que M^{me} Morand-Fargueil aux grâces des pingouins, ils avaient adossé leurs chaises au grillage, et sans le moindre souci du lieu, de l'heure, de la foule qui les environnait, ils s'enlaçaient, ils s'étreignaient, ils unissaient leurs lèvres. Ils n'interrompaient cette caresse que pour prendre haleine et pour se remercier, pour se congratuler des sensations agréables qu'ils se procuraient réciproquement, en termes assez vulgaires, cependant d'une ingénuité touchante; après quoi ils recommençaient. « Eric va les voir ! » se disait M^{me} Morand-Fargueil, et il lui semblait que le temple était profané. Elle oubliait que, dans les parcs de Londres, Eric en avait dû voir bien d'autres, et dès sa première enfance. Mais elle fut quitte pour la peur. Eric ne vit rien, et quand les pingouins ne l'intéressèrent plus, il partit sans tourner la tête.

Il marquait maintenant de l'impatience, le rythme de ses mouvements était saccadé. Il n'autorisa point M^{me} Morand-Fargueil à pénétrer avec lui dans « l'office », car il ne se fiait qu'à soi seul de se débrouiller. Il lui enjoignit de l'attendre devant la porte. Quand il la reprit au passage, elle semblait toute joyeuse.

— Voilà enfin, dit-elle, que je me reconnais. Le labyrinthe est par ici...

Elle cherchait à l'entraîner. Il lui montra les cartes, et dit d'une voix implacable :

— Allons voir les singes.

— Les serpents, dit-elle.

— Non, dit-il, sans donner les raisons de sa fantaisie. Je ne me soucie plus de voir les serpents, mais j'ai hâte de voir les singes.

Elle soupira, et céda, comme d'habitude.

Cette visite aux singes lui réservait de nouvelles tranches où elle était loin de s'attendre. Il y avait chez ces animaux une compagnie mêlée, des enfants avec leurs mères ou leurs bonnes, et aussi des étudiantes, ou des grisettes, sous la conduite d'un jeune homme qui ne semblait pas le plus âgé de la bande, mais qui n'était pas le moins effronté. Il avait amené là ces demoiselles expressément pour leur démontrer jusqu'où va l'impudence des singes quand on la provoque. Il s'était muni pour cet effet de tout un attirail, mais surtout d'un petit miroir, et il faisait voir à ses camarades, avec de grands éclats de rire, que la coquetterie n'est pas un privilège de l'espèce humaine, non plus que les mines et les gestes qu'elle suggère. M^{me} Morand-Fargueil, révoltée, affolée, aurait voulu cacher contre son sein le visage d'Eric, pour qu'on ne lui salât la vue et l'imagination. Il se fût dérobé d'ailleurs à cette étreinte maternelle et prudente, car le jeu de ces filles et de ce garçon l'amusait prodigieusement, il n'en voulait rien perdre. Il riait aussi aux éclats; mais si rien n'était moins innocent que le rire des

autres, rien en revanche ne l'était davantage que celui d'Eric, et par une inconséquence assez peu explicable, M^{me} Morand-Fargueil, au lieu de s'en réjouir, en eut les nerfs agacés.

Eric n'était pas moins inconséquent, étant toujours naturel ; il ne se privait point d'avoir des caprices ni de changer de sentiment sans ménager les transitions. Il déclara soudain qu'il avait assez vu les singes et, en général, les êtres animés, et qu'il voulait bien à présent aller s'asseoir dans le labyrinthe. M^{me} Morand-Fargueil sentit dans l'instant même qu'elle était reconciliée avec lui. Ce fut elle qui, cette fois, partit devant, vive et légère. Elle eut la sagesse de ne point s'orienter : aussi ne se perdit-elle point, et ils arrivèrent bientôt au bas de cette allée qui monte en spirale, qu'on a décorée du nom de labyrinthe, quoiqu'il ne soit besoin d'aucun fil pour en développer l'embaras incertain. M^{me} Morand-Fargueil éprouva le même plaisir que Moïse au seuil de Chanaan, quand il pouvait compter encore qu'il y entrerait ; mais elle fut effarouchée d'apercevoir, tout le long de la montée, de si nombreux amateurs.

C'étaient encore des enfants avec leurs bonnes ou leurs mères, des écoliers studieux penchés sur leurs cahiers ou sur leurs livres, mais surtout un rassemblement de toutes les sortes de vieilles femmes qu'il est possible

d'imaginer ; et les unes étaient habillées passablement, les autres misérablement, nu-tête, et comme honteuses d'exposer aux regards leurs pauvres cheveux gris. La plupart faisaient du crochet ou du tricot, ou lisaient leur journal ; d'autres exécutaient de ces petits travaux bizarres à quoi s'occupaient jadis les forçats, du temps que le bagne était à Toulon ; d'autres étaient entièrement oisives et regardaient devant elles d'un air stupide. Il y en avait même une ou deux qui semblaient tout à fait folles ; et cela était pénible à voir. Enfin des couples d'amoureux étaient posés çà et là, et si leurs façons n'étaient pas assez libres pour choquer M^{me} Morand-Fargueil comme celle du premier couple aperçu près de l'enclos des pingouins, elles ne pouvaient cependant laisser aucun doute sur la familiarité coutumière de leurs relations. Heureusement, Eric ne voulut pas s'arrêter avant d'être arrivé tout en haut du labyrinthe, et M^{me} Morand-Fargueil s'en réjouit ; car elle croyait voir de loin que la plateforme supérieure était déserte, et qu'ils s'y allaient trouver seuls pour contempler ensemble un tableau merveilleux.

Mais, en y atteignant, elle avisa encore un jeune homme et une jeune fille côte à côte, que le taillis lui avait d'abord dissimulés. Elle prit assez vite son parti de cette contrariété, parce que ces deux-là semblaient moins dévergondés

que les autres : ils étaient même silencieux et mornes. M^{me} Morand-Fargueil s'assit sur une chaise, Eric s'assit devant elle sur un petit tabouret, et il s'adossait à ses genoux. Soudain, mais non brusquement, et comme avec une douceur triste, le jeune homme inconnu dit à sa compagne :

— Veux-tu que je te dise ce que tu es ?

Elle répliqua :

— Dis un peu voir.

Et il le lui dit d'un mot, qui est presque le seul terme d'argot que les gens du monde n'admettent pas dans leur vocabulaire, bien qu'ils n'en ignorent pas ordinairement le sens.

M^{me} Morand-Fargueil était devenue si rouge qu'elle pensa tout naturellement à Eric, qui rougissait si facilement. Elle se baissa un peu pour observer son visage, dont l'impassibilité la tranquillisa : Eric n'entendait pas ce français de barrière...

La femme inconnue ne s'était pas redressée sous l'outrage, et elle avait répondu simplement :

— Bien.

Mais l'homme, selon la règle, s'attendrit aussitôt après avoir outragé.

— Tu ne peux pourtant pas avoir oublié... dit-il.

Et il se mit à lui rappeler mille choses qui n'étaient point faites pour des oreilles étran-

gères, et qui pouvaient monter l'imagination d'un adolescent. M^{me} Morand-Fargueil se pencha de nouveau vers Eric : il n'avait point rougi, il n'était point troublé; évidemment il ne comprenait pas plus ce qu'il entendait là que tout à l'heure, chez les singes, il n'avait compris ce qu'il avait vu; c'est le miracle de l'innocence, de la pureté absolue. M^{me} Morand-Fargueil sentit, en présence de ce nouveau mystère, une sorte d'effroi religieux, mais surtout, comme chez les singes tout à l'heure, une irritation. Et elle se moqua d'elle-même amèrement. Non, jamais ce faux Chérubin n'avait eu la poitrine agitée; jamais son cœur n'avait palpité à l'aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* ne le faisaient point tressaillir, ils n'avaient pour lui aucune signification; il ne ressentait aucun besoin de dire à n'importe qui *je vous aime*, et encore moins de le dire tout seul, en courant dans le parc, aux arbres, aux nuages, ou au vent. C'est elle qui s'était forgé ces chimères. C'est elle qui avait besoin de dire : *Je vous aime*, et qui l'avait dit sans écho à cet enfant incapable de la comprendre. Elle connut dans le même temps son amour et le néant de son objet : il n'est pas de pire détresse humaine. Elle ne pouvait plus demeurer, il lui fallait fuir, elle se leva, — si belle, si triste, si courroucée, qu'Eric n'osa plus avoir de volonté contre elle.

Il se leva lui-même avant d'en avoir reçu l'ordre, et l'interrogea seulement d'un regard craintif.

— Rentrons, dit-elle.

Et ils retraversèrent tout le jardin, et, sans plus s'adresser la parole, ils retournèrent à la maison.

IX

Les jeunes gens et les femmes coupables imaginent que ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils pensent est écrit sur leur front : ils n'ont point tort ; mais ils ne devraient pas trembler pour si peu, vu que les autres hommes ne savent pas lire ce qui est écrit. Le même soir, dès le début du dîner, M. Morand-Fargueil dit à sa femme :

— Qu'est-ce donc qui t'est arrivé cet après-midi ? Tu as l'air de mauvaise humeur.

Cette expression insuffisante la mortifia. Elle n'était pas de mauvaise humeur ! Elle était transportée de colère : cela est différent. La colère est une force mystérieuse et le principal ressort de nos actions. Certains philosophes l'ont rangée au nombre des facultés de l'âme, et les théologiens, en y ajoutant l'épithète de sainte, l'attribuent à la divinité. Voilà le mot

juste : M^{me} Morand-Fargueil était transportée d'une sainte colère, dont Eric Warden était l'objet. Il n'en pouvait mais et n'y entendait rien du tout, car sa conscience ne lui reprochait aucun crime ; mais il voyait bien cette sainte colère, et que c'est lui qui l'avait provoquée. Il se disait : « Ah ! c'est trop fort ! » parce qu'il avait, comme tous les enfants, l'instinct de la justice. Il avait aussi, comme eux, cette modestie outrée et naïve qui leur fait dire : « Ce doit être ma faute », et il allait jusqu'à éprouver des remords, dont l'injure le révoltait.

Heureusement pour lui, M^{me} Morand-Fargueil avait aussi un instinct de justice, qui n'était guère moins puéril ni moins rigoureux, mais dont l'effet ne se fit sentir qu'après un temps assez long. Ce soir encore, elle lui dit deux ou trois choses atroces. Elle le tourmentait avec un véritable sadisme. « Ah ! pensait-elle, si je pouvais le faire pleurer ! » (Eric n'avait pas versé une larme depuis six ou sept ans.) Le lendemain, elle fut, par devoir, visiter Notre-Dame avec lui, et en voiture ne daigna pas rompre le silence. Mais la première vue de la Cathédrale, où elle n'entrait pas tous les dimanches, la saisit. Elle reçut proprement comme un bon coup de massue. Elle ne se rappelait point que cela fût si grand et si beau. Aussitôt la porte franchie, Eric courut au bénitier où il trempa toute sa main, et revint tendre

à M^{me} Morand-Fargueil cette main dégouttante : elle fut touchée d'autant plus qu'elle savait le mépris d'Eric pour les superstitions romaines. Alors elle s'agenouilla, mais, il faut l'avouer, machinalement, sur un prie-Dieu, et commença un *Notre Père*, qu'elle interrompit dès les mots *Que votre règne arrive*, pour ajouter ceux-ci, qui ne sont pas dans le texte : « Je me conduis d'une façon inqualifiable avec cet enfant. »

Elle tourna les yeux vers lui, et le vit debout, respectueux, gêné ; il maniait, pour se donner une contenance, une toute petite casquette qu'il avait prise aujourd'hui, on ne saurait dire pourquoi, en guise de chapeau. Cette coiffure, pour des motifs également impossibles à déduire, parut à M^{me} Morand-Fargueil la plus jolie chose du monde. Pour la centième fois peut-être depuis trois semaines, elle fut si soudain frappée de la beauté du jeune Warden qu'il lui parut encore que c'était la première fois. Elle eut pour lui un attrait si violent qu'il faut dire à la lettre qu'elle en raffola. Puis elle éprouva un sentiment plus calme, plus serein. La sainteté du lieu l'inclinait à l'optimisme, à une grande indulgence, mais à une franchise entière. Elle examina sa conscience et se dit à soi-même d'un ton familier : « Vrai ! je ne méritais pas ma chance. Car j'ai eu positivement une minute d'aberration. Qu'est-ce qui me serait arrivé, si je n'étais pas tombée sur un jeune

homme d'une inconcevable innocence? » Et elle eut, de cette innocence d'Eric, un sentiment si vif, si enivrant, qu'elle eût trouvé tout simple, et bien agréable, d'échanger avec lui devant les autels le baiser de paix. Mais les usages du christianisme primitif se sont modifiés profondément depuis les catacombes. M^{me} Morand-Fargueil renonça au baiser, et ne retint, de l'ancienne terminologie chrétienne, que le nom de sœur, qui est si doux quand on le détourne seulement un peu de son sens usuel. « Oui, se dit-elle avec exaltation, je suis sa sœur ! Je suis sa sœur spirituelle ! » Eric ne soupçonnait rien de toute cette métaphysique ; mais il en apercevait les conclusions, savoir que M^{me} Morand-Fargueil n'avait plus de lubies inexplicables et ne lui faisait plus la tête. Comme il aimait mieux d'être bien avec les gens que d'être mal, et que M^{me} Morand-Fargueil lui inspirait une amitié sincère, il était extrêmement joyeux de cette réconciliation, sans rien y comprendre, non plus qu'à la brouille qui avait précédé, et n'eût point manqué de la célébrer en poussant des cris d'Apache, si la scène se fût passée ailleurs que dans la cathédrale de Paris.

Mais il ne put, ni M^{me} Morand-Fargueil, achever la visite de l'église métropolitaine avec tout le sérieux qui eût été à la rigueur convenable. Ils se retrouvaient l'un et l'autre à peu

près dans le même état d'âme où ils étaient hier tandis qu'ils visitaient le Jardin des Plantes. M^{me} Morand-Fargueil, qui sait mieux d'ordinaire s'accommoder aux circonstances, en était scandalisée; mais elle en riait; elle ne pouvait pas avoir beaucoup de remords, le péché lui paraissait véniel; et le soir, quand ils rentrèrent, elle avait le visage si rayonnant que M. Morand-Fargueil lui dit :

— A la bonne heure! Aujourd'hui tu es gaie. Qu'avez-vous donc fait cet après-midi?

— Nous avons visité Notre-Dame, répondit-elle d'un ton pénétré, comme pour lui donner une leçon.

Elle sentit dans le même temps un besoin (qu'elle réprima) de hausser les épaules, et jugea fort mal de la claivoyance de son mari (qu'elle respectait d'ailleurs et qu'elle admirait aveuglément). Elle fit pourtant cette réflexion, affreusement vulgaire : « Tous les mêmes! » Puis elle regarda en dessous Eric, et lui vit un petit air de malice, pour quoi elle aurait voulu l'embrasser, ou mieux lui donner encore le baiser de paix : elle se retint, comme à Notre-Dame. Il demanda, en sortant de table, la permission de s'aller coucher. Elle fit ce nouveau sacrifice de se priver de sa vue; mais sitôt qu'il eut disparu, elle pensa à lui davantage, et elle fut en proie à une grande agitation.

Elle pensait à lui si précisément qu'elle était

bien honteuse. Les images qui, en dépit d'elle-même, se formaient devant ses yeux, n'étaient point chastes, et cependant n'effaçaient point de son esprit l'idée de cette pureté merveilleuse, qui l'étonnait. Elle faisait effort pour ne la point trouver ridicule ; elle la trouvait au moins extraordinaire ; mais elle voulait dire « surnaturelle » ou « divine », « angélique ». — Il ne lui paraissait point si naturel de comparer le bel Eric aux anges, que de le comparer aux dieux de l'ancienne Grèce comme elle avait accoutumé jusqu'ici. — Ah ! cette pureté hors nature lui semblait bien incommode ! Elle en était aussi humiliée, par comparaison ; et à son tour elle se hâta de se retirer dans sa chambre pour ne plus le sentir si près, pour ne plus entendre son souffle. C'était pourtant ce souffle égal qui pouvait le mieux la calmer. Son recours le plus sûr contre Eric, c'était Eric lui-même. Tout ce qui s'agitait en elle de trouble et de voluptueux venait d'elle seule et non pas de lui. S'il causait le mal à son insu, il en était aussi le remède : sa santé était contagieuse, on la respirait dans l'air qu'il avait respiré. M^{me} Morand-Fargueil subit sans la connaître cette bienfaisante influence, et grâce à celui qu'elle pensait devoir fuir, elle put s'endormir apaisée, émerveillée de cet apaisement.

Ils goûtèrent l'un comme l'autre, au réveil, le lendemain, cette joie et cette sécurité que

l'on goûte après les incertitudes du printemps, les orages, les sautes brusques de la température, quand un matin serein et chaud atteste que la belle saison est enfin venue, établie, et durant de longues semaines ne se laissera plus déloger. Ils ne comprenaient toujours point, ni ce qui les avait divisés, ni ce qui les avait ensuite réunis; ils gardaient toutefois un très cher souvenir de cette brouille utile, qui leur avait permis de se réconcilier. Et cette réconciliation était pour eux une source perpétuelle des plaisirs les plus exquis. Chacun d'eux sachant désormais combien l'autre était ombrageux, ils prenaient des précautions, ils avaient des délicatesses puériles, un peu gauches, ils se ménageaient, ils évitaient de s'offenser. Ils continuaient de visiter ensemble Paris, et les jardins de préférence aux curiosités ou aux monuments, auxquels il faut prêter trop d'attention : ils ne regardaient guère les objets, ils se regardaient l'un l'autre, tantôt bien franchement, tantôt à la dérobée. Ils ne se parlaient presque pas, ils souriaient. Ils avaient des tentations d'aller en se tenant par la main comme deux enfants; mais ils n'osaient point se toucher, et ils rougissaient quand ils s'effleuraient par hasard. Ils auraient voulu se dire : « On est bien ensemble maintenant, on s'entend bien... » Ils ne se le disaient pas, mais qu'importe puisqu'ils étaient unanimes, puisqu'ils savouraient

à la fois les joies contradictoires de l'innocence et de la complicité?

Cependant, Eric Warden se transfigurait. Il n'était pas le Chérubin français que M^{me} Morand-Fargueil avait rêvé, qui s'élançait à la puberté, qui n'est tout que désir : cela n'empêchait point qu'il risquait de s'étioler, ainsi que tous les jeunes hommes, à cette heure critique, s'il était sevré plus longtemps, non pas de la sensualité, mais d'une atmosphère féminine, et qu'il ne fût prêt de donner toutes ses fleurs déjà tardives si cette influence bienfaisante se répandait enfin sur lui. Elle lui avait manqué jusques alors. Il avait peu connu sa mère, ses sœurs. Il avait trop tôt quitté la maison pour l'école, puis pour l'université. Il avait toujours vécu parmi de jeunes sauvages pareils à lui. C'était le rôle d'une femme, d'ajouter à ce jeune dieu trop mâle toutes les grâces qui lui faisaient encore défaut ; ce fut le rôle de M^{me} Morand-Fargueil, et comme Eric rattrapa prodigieusement le temps perdu, elle accomplit cette grande tâche en quelques jours, en quelques heures. Il n'avait qu'à demi conscience de son changement et n'était averti que par une joie obscure de ce progrès vers la perfection. M^{me} Morand-Fargueil était plus clairvoyante ; elle était même éblouie ; elle était fière de son œuvre ; et cependant elle se méprit au caractère, à la portée du miracle qu'elle achevait

d'opérer. Elle crut simplement qu'Eric devenait ce qu'elle avait regretté naguère qu'il ne fût point. Elle crut qu'après l'avoir cherché si longtemps, enfin elle le trouvait, et qu'il n'était plus inaccessible. Il lui témoignait enfin de la tendresse : elle ne voulut point s'avouer que même leur amitié rude des premiers jours n'avait jamais été plus ingénue. Non, elle se persuadait qu'elle n'avait qu'à étendre la main, à profiter de l'occasion. Mais comment faire ? Elle ne savait pas. Ah ! une autre, qui aurait eu de l'expérience... Elle n'avait point d'expérience. Elle fut consternée. Et puis une pensée lui vint, tout d'un coup, une pensée abominable et qu'elle rejeta avec indignation, mais qui revint, qui l'obséda et contre quoi chaque jour, à toute heure, elle dut se débattre. Une autre...

Un soir, après dîner, à brûle-pourpoint, elle dit :

— J'ai une foule de politesses à rendre, il faut que je donne un bridge ici la semaine prochaine.

Elle prit aussitôt ses listes, crut y jeter les yeux au hasard, et n'y aperçut d'abord que le seul nom qu'à son insu elle cherchait, celui d'une M^{me} Valvin. M^{me} Morand-Fargueil ne voulait pour amies que des femmes irréprochables comme elle-même ; mais elle avait trop de relations pour n'en avoir pas de douteuses. Cette M^{me} Valvin était si célèbre dans le monde

par sa facilité qu'on prenait le parti d'en rire. Elle était fort jolie, elle avait vingt-cinq ans depuis vingt ans, faisait le bonheur de tous les hommes, et passait pour ne point haïr de dégoûter les jeunes gens. L'idée qu'elle oserait peut-être toucher à Eric fit manquer le cœur à M^{me} Morand-Fargueil.

— Je vais écrire les invitations et les adresses, dit Eric, qui ne laissait échapper aucune occasion de se rendre utile.

M^{me} Morand-Fargueil se jura bien d'omettre le nom de M^{me} Valvin : ce fut celui qu'elle dicta le premier.

— Tiens ? dit M. Morand-Fargueil. Tu invites cette femme-là ? Tu ne lui dois rien !

Mais il regarda Eric en le disant ; il fit l'association d'idées qui était inévitable, et il sourit. M^{me} Morand-Fargueil l'aurait tué.

X

« Elle ne viendra pas ! » se disait M^{me} Morand-Fargueil, hésitant entre la crainte et l'espoir ; et il est vrai que M^{me} Valvin, à qui l'amour faisait de l'occupation comme leur métier aux hommes, ne s'adonnait pas au jeu comme les femmes qui n'ont rien à faire : mais elle ne refusait jamais une invitation, par principe ; elle fréquentait de préférence les thés-bridges, et si ce n'était ni pour le bridge, ni pour le thé, c'était du moins pour une troisième chose qui ne lui laissait pas le temps de s'ennuyer tandis que les autres cartonnaient.

Elle vint donc, et même arriva la première, alors que M^{me} Morand-Fargueil errait, flanquée d'Eric Warden, dans son grand salon, parmi dix-neuf de ces affreuses petites tables dont les draps verts et les lignes géométriques suffisent à ruiner le style du décor le plus rigoureuse-

ment Louis XVI. Mais, ce qui rassura M^{me} Morand-Fargueil fut que M^{me} Valvin n'arrivait point seule. Elle avait pris sur soi de réparer un oubli de M^{me} Morand-Fargueil ; elle amenait un assez jeune homme d'allures insinuanes, qui souriait comme un prêtre, mais dont le sourire ecclésiastique semblait dire à toutes les personnes connues ou inconnues : « Vous savez, c'est moi qui suis l'amant de M^{me} Valvin. » En effet, il l'était : et même, dans une certaine mesure, c'est lui qui l'était, singulièrement. Enfin, il avait le titre, mais cela n'empêchait pas les autres hors série.

M^{me} Morand-Fargueil eut d'abord une preuve nouvelle de cette compatibilité qu'elle n'ignorait point ; car M^{me} Valvin n'attendit même pas que le jeune Warden lui fût présenté pour lui donner langoureusement le bonjour ; elle le donnait d'une voix si nombreuse et si chaude que les hommes qu'elle accueillait ainsi, c'est-à-dire tous, se demandaient ce qu'ils avaient bien pu lui faire par mégarde pour la mettre dans cet état-là du premier coup. M^{me} Morand-Fargueil, ombrageuse, lui expliqua, d'une phrase assez mal tournée, qu'Eric était ce jeune Anglais de qui elle avait dû entendre parler.

— Beaucoup, répondit simplement M^{me} Valvin, mais à peu près comme elle eût chanté, sur la musique de Massenet, que les coccinelles sont couchées.

Elle posa ensuite la vue sur le bel Eric, et

l'y maintint tout le temps qui fut nécessaire pour l'explorer sans rien en perdre. Cette façon de regarder s'appelle « déshabiller » quand c'est un homme qui regarde ainsi une femme, et elle paraît alors bienséante ; elle paraît scandaleuse quand c'est une femme qui regarde un homme. M^{me} Morand-Fargueil en fut choquée d'autant plus qu'Eric était précisément très habillé cet après-midi. Il avait les cheveux collés, lisses et luisants, il portait une jaquette et non pas un de ces complets sans cérémonie qui semblent moins éloignés de l'état de nature ; il avait plutôt l'air d'une gravure de mode que d'une photographie de sport. Cette correction n'empêchait pas l'habile M^{me} Valvin de reconstituer, si l'on peut dire, le véritable Eric, et M^{me} Morand-Fargueil ne laissa pas de s'en apercevoir : c'était empiéter sur ses droits, elle reçut la première atteinte de la jalousie. Pour comble, Eric, qui ne voyait jamais rien, parut sentir, par une illumination subite, ce qu'un pareil hommage a de flatteur, d'une femme qui a tant de points de comparaison : il prit un air de suffisance, il se mit à poser devant M^{me} Valvin, et — quelle horreur ! — à hancher. Alors, l'amant titulaire lui donna une poignée de mains qui n'était pas moins significative que son sourire habituel, mais qui, cette fois, signifiait « mon cher confrère », ou quelque chose d'approchant.

Cette scène, en apparence banale, mais qui aurait bien pu tourner au drame, fut interrompue heureusement par la venue des autres invités. Ils firent d'abord beaucoup de train, sans doute pour prendre une revanche anticipée du silence et de la sagesse où ils devaient tout à l'heure être réduits. Ils parlaient trop haut avec affectation, ils riaient trop fort, et ils se disputaient déjà comme des chiffonniers pour le choix des places. M^{me} Morand-Fargueil, qui faisait passer le devoir avant tout, eut l'héroïsme de quitter de l'œil assez longtemps le titulaire et M^{me} Valvin pour veiller au reste de sa ménagerie. Quand tout son monde fut distribué, elle domina l'assistance, étant restée debout ; car, chez elle, elle ne jouait pas ; mais elle s'avisa d'abord que trois autres personnes n'étaient point assises, savoir : M^{me} Valvin, Eric et le titulaire. Bien qu'ils fussent, pour le moment, aux trois sommets d'un triangle inscrit dans le carré du salon, elle sentit qu'ils allaient nécessairement se rapprocher, et elle eut une angoisse, suivie d'un grand espoir, car elle aperçut dans le même temps qu'il manquait, en dépit de ses calculs, un partenaire à l'une des tables.

— Madame Valvin ! fit-elle très haut, d'une voix triomphante et à la fois sarcastique.

Elle en fut pour ses frais. M^{me} Valvin alléguait son ignorance du bridge. Le titulaire, qui ne l'ignorait guère moins, se dévoua, par discrétion,

tion ou par complaisance. Eric et M^{me} Valvin demeurèrent seuls en camp volant, prêts pour le tête-à-tête, et en effet ils marchèrent l'un vers l'autre, ainsi que M^{me} Morand-Fargueil l'avait redouté.

— Nous qui ne jouons pas, dit M^{me} Valvin familièrement, nous allons goûter en attendant la fin de la partie.

M^{me} Morand-Fargueil frémit : la partie durait ordinairement chez elle passé huit heures, et il était cinq heures à peine. Elle ne pouvait cependant point défendre à M^{me} Valvin d'aller dans la salle à manger, ni à Eric de la suivre, ni les suivre elle-même. Elle devait faire les honneurs de table en table, flatter celui-ci, taquiner celui-là, feindre de s'intéresser tour à tour à chacune des parties, encourager les mazzettes et mettre le holà quand ses hôtes s'injuriaient plus grossièrement qu'il n'est permis même au bridge. Elle fit tout cela, mais de travers : elle avait la mort dans l'âme ; elle donna des conseils qu'on ne lui demandait pas, qui lui valurent des rebuffades, et troubla les joueurs les plus attentifs en leur contant des anecdotes. Chaque fois qu'elle passait devant la porte, ouverte à deux battants, elle lançait dans la salle une œillade furtive ; elle voyait M^{me} Valvin sur une chaise, Eric vis-à-vis d'elle assis sur le bord de la table, qui causaient avec abandon, et surtout qui dévoraient à belles dents toute la pro-

vision de ses petits fours. « Ils n'en laisseront pas ! » se disait M^{me} Morand-Fargueil ; mais elle ne se disait cela qu'afin de se tromper soi-même sur l'objet de son effroi : elle se moquait bien de toute cette pâtisserie ! Elle pensait, au vrai « Où en sont-ils ? » Et elle n'aurait su dire de façon précise où elle imaginait qu'ils en fussent ; mais il lui semblait que ce dût être fort loin d'après leurs attitudes, leurs mines, leurs gestes, qu'elle interprétait arbitrairement avec malveillance.

De temps à autre, n'y tenant plus, elle faisait irruption dans leur cabinet particulier sous couleur de donner un ordre ou de veiller à n'importe quoi, pour attraper au vol une phrase ou un mot : elle n'attrapait rien du tout. Eric rougissait, mais il rougit comme on respire. M^{me} Valvin ne perdait pas son sang-froid ; mais il est sans exemple qu'elle l'ait jamais perdu fût-elle pincée en flagrant délit. M^{me} Morand-Fargueil lui jetait en passant deux mots : « Ça va ? » ou trois : « Ça va toujours ? »

— Mais oui, ça va, ça va très bien, répliquait M^{me} Valvin, avec une douceur angélique.

« Et elle se fiche de moi par-dessus le marché ! » se disait M^{me} Morand-Fargueil.

Au bout d'une heure de ce manège, la pauvre femme fut harassée. Elle se sentit défaillir, et crut que c'était de faim ou de soif. « J'ai bien le droit, se dit-elle, moi aussi, de piller mon butin.

fet. » C'était encore une expression déguisée, qui signifiait qu'elle avait bien le droit, tout comme M^{me} Valvin, d'être dans les petits coins avec Eric. Elle pensa qu'elle était trop bonne de s'occuper de ses invités, qui ne s'occupaient d'elle pas le moins du monde. Elle les lâcha décidément, et entra dans la salle à manger, non plus en coup de vent, mais avec lenteur et autorité. Elle fit halte, aussitôt après avoir franchi le seuil ; non qu'elle hésitât : elle voulait observer, de loin, Eric et l'autre, qui étaient tournés en ce moment de façon à ne pas la voir. Comme ils ne faisaient rien de mal, et ne disaient rien que la terre entière ne pût entendre, ils avaient l'attitude la plus naturelle ; mais M^{me} Morand-Fargueil, prévenue, trouva cette attitude équivoque : telle est la puissance de l'imagination : « C'est du propre ! » murmura-t-elle. (Ces mots ne répondaient à rien.) « Comme c'est malin ! murmura-t-elle encore. Quand on emploie ces moyens-là ! » Elle aurait été bien empêchée de dire quels moyens. Mais elle éprouvait plus de dédain que de colère, et il semblait même que, peu à peu, sa colère tombât. C'est qu'elle songeait : « Si je voulais me donner la peine de le lui souffler... » Cela lui parut fort drôle et, de plus, peu difficile, vu que, tenant Eric sous sa coupe et dans sa maison, elle avait un grand avantage sur M^{me} Valvin. L'idée de jouer un si bon tour à

cette chère amie égaya M^{me} Morand-Fargueil, et l'émut délicieusement, par une sorte de presentiment assez vague de tout ce que supposait la réussite de ce bon tour. Elle acheva son entrée d'une démarche aisée, souple, sûre; mais ni Eric, ni M^{me} Valvin n'y prirent garde, et elle dut se manifester.

— Je viens, fit-elle, d'une voix impérieuse.

Comme on ne lui répondait point, elle ajouta :

— Je viens me restaurer, je n'en peux plus.

— Vous vous donnez un mal ! dit M^{me} Valvin, avec une pitié, avec une lassitude infinie, et du même ton que Marie, accroupie aux pieds du Sauveur, devait dire ces mêmes choses à Marthe, qui faisait le ménage.

M^{me} Morand-Fargueil fit charger une assiette de gâteaux, prit un verre d'orangeade, et vint poser le tout sur la table même où Eric était assis : il se poussa brusquement, pour lui laisser la place de son couvert.

— Il est charmant ! dit M^{me} Valvin en baisant la voix juste assez pour faire remarquer que, le disant devant lui, elle le disait encore trop haut.

M^{me} Morand-Fargueil ne daigna point répondre. M^{me} Valvin prit un bon temps, comme pour viser mieux, et dit :

— Je regrette que depuis si longtemps que vous l'avez ici, vous ne me l'avez pas encore amené à la maison.

M^{me} Morand-Fargueil fit un sourire indéfinissable.

— Je suis sûre, poursuivit M^{me} Valvin, qu'il s'entendrait très bien avec Marcel...

M^{me} Morand-Fargueil eut un éblouissement : Marcel était le fils de M^{me} Valvin, du même âge qu'Eric. Cette coquine se servait de son fils pour l'attirer, quand elle-même n'avait plus René pour le retenir ! Elle se sentit vaincue.

— Nous allons rattraper le temps perdu, continua M^{me} Valvin, toujours douce et impitoyable.

Et elle annonça qu'elle avait pris rendez-vous avec Eric pour le lendemain.

— Que vous êtes aimable ! dit M^{me} Morand-Fargueil d'une voix étouffée, en lui jetant un regard assassin.

— Je suis réellement content, dit Eric, de connaître ce garçon. Madame Morand-Fargueil...

(Elle tressaillit. Elle détestait cette manie anglaise d'appeler les gens à tout bout de champ par leur nom.)

— ... Madame Morand-Fargueil, vous me permettez, j'espère, d'aller chez M^{me} Valvin demain, après-demain et tous les jours.

— Assurément, dit-elle, blessée au cœur.

Elle était à bout de force. Par bonheur, le salon redevint tumultueux. On faisait les comptes, et un collègue de M. Morand-Far-

gueil au Conseil d'État, qui perdait cent quarante-sept francs, invectivait contre sa partenaire, qui était une dame respectable et âgée.

— Quand on joue comme une savate, criait-il, on ne joue pas !

M^{me} Morand-Fargueil alla le faire taire ; elle obtint même qu'il retirât le mot « savate » et le remplaçât par « pantoufle ».

XI

Le supplice de M^{me} Morand-Fargueil commença le lendemain dès la première heure, et passa en raffinement toutes ses espérances. Elle savait les habitudes de M^{me} Valvin, femme d'action, qui ne perd point le temps aux marches ni aux contremarches, enfin qui omet, si l'on peut dire, les cérémonies du salut avant l'assaut; et elle pensait que la catastrophe dût avoir lieu ce jour même, qu'au départ d'Eric le sort en serait jeté, qu'à son retour elle connaîtrait le fait accompli par intuition, et qu'entre les deux elle n'aurait qu'à fermer les yeux et attendre, comme on fait quand on sent venir un coup inévitable. Elle ne prévoyait pas les longs délais, le soupçon, le doute, les alter-

natives, l'anxiété, plus cruelle cent fois que la plus cruelle certitude.

Elle se réveilla, grâce à la fatigue d'hier, une grande heure plus tard que de coutume ; c'était toujours cela de gagné, mais elle ne le prit point ainsi. Quand nous sommes de méchante humeur, nous en usons avec nous-mêmes comme les gens pointilleux qui croient qu'on ne fait rien qu'à dessein de leur être désagréable. Elle se reprocha d'avoir dormi trop tard comme si elle l'eût fait exprès. Elle fut vexée comme un condamné à mort, qui a pris soin par coquetterie d'être réveillé tous les jours avant l'aube, et qui, justement le jour de son exécution, dort à poings fermés quand on entre chez lui pour l'aviser de la fâcheuse nouvelle. De même encore de ce gredin qui, sur la guillotine, criait à la foule : « Allez dire au père Grévy qu'il est un assassin », elle cria, mentalement, à l'adresse de M^{me} Valvin, quelque chose d'analogue, mais elle remplaça le mot « assassin » par un autre, moins dramatique.

Puis elle prêta l'oreille : elle était dans un état d'hyperesthésie, elle aurait entendu l'herbe pousser ; et elle perçut distinctement un bruit dans la chambre d'Eric. On remuait ! Or, depuis même qu'il sortait l'après-midi avec M^{me} Morand-Fargueil, il avait gardé l'habitude hygiénique de faire un tour seul le matin.

— C'est Victor qui balaie? demanda-t-elle à la femme de chambre d'une voix altérée.

Elle attendit la réponse comme un arrêt. Eugénie, sans se douter que chacune de ses paroles était un coup de poignard pour son infortunée maîtresse, repartit :

— Non, madame, mais monsieur Eric n'est pas allé au Bois ce matin.

« Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? » se demanda M^{me} Morand-Fargueil. Cette irrégularité n'avait rien de mystérieux. Eric, qui avait négligé sa correspondance ces jours derniers, écrivait à sa famille. Il avait surtout hâte d'écrire à René Morand-Fargueil pour lui annoncer, en français, qu'il ferait tout à l'heure connaissance de « master » Marcel Valvin. Mais M^{me} Morand-Fargueil ne pouvait se payer une explication si élémentaire, ni, au surplus, la deviner; et elle imagina qu'Eric avait annoncé à sa promenade matinale pour se choisir quatre heures durant, à l'intention de M^{me} Valvin. Elle en fut scandalisée autant qu'un disciple de saint Labre qui taxe de péché le soin du corps, et par représailles elle se moqua de lui âprement. « Quel ridicule, gronda-t-elle, si, pour aller jouer avec ce gamin, il est habillé comme hier pour mon bridge! Il ne sait pas comme il est mal en jaquette! » Elle ajoutait en soupirant : « ... et comme il est vieux en veston! » Elle se rappela une certaine

photographie, et songea qu'Eric Warden était encore bien mieux autrement.

Son cœur battit quand l'infidèle parut dans la salle à manger, où déjà elle était assise vis-à-vis de M. Morand-Fargueil. Elle le considéra et n'en fut pas mieux instruite de ce qu'il avait pu faire entre huit heures et midi trois quarts. Il n'avait point commis la faute de s'habiller trop et sans égard aux circonstances, il était en veston comme tous les matins ; mais il est vrai qu'une fois ses lettres expédiées, il avait soigné tout particulièrement sa toilette et sa coiffure et il était si bien peigné, si frais, si blanc, si rose qu'il n'avait plus rien du sauvage. Il ressemblait, sauf la taille et l'accoutrement, à ce enfant peint par Sir John Millais qui souffle des bulles de savon, qui sert de réclame à la maison Pears, et dont l'original a été payé à l'illustrateur artiste, ainsi que chacun sait, quinze mille livres sterling. Il fut, durant tout le déjeuner exactement comme à son ordinaire ; mais M^{me} Morand-Fargueil, qui avait l'esprit mal tourné, trouva cet ordinaire extraordinaire. Comme on se levait de table, il prit congé naturellement, et cela était en effet naturel. Il crut devoir dire :

— Vous savez, je vais chez M^{me} Valvin, et j'y passerai la journée avec son fils.

M^{me} Morand-Fargueil vit dans cette phrase toutes sortes d'intentions ironiques, féroces et

de plus, maladroitement hypocrites. Eric ne pensait pas être si méchant, ni encore moins dissimulé. Quand il fut dehors, elle eut un sentiment affreux de vide, et un si pénible vertige qu'elle faillit s'accrocher à son mari, le supplier de n'aller pas aujourd'hui au Conseil d'État : elle s'abstint, M. Morand-Fargueil lui eût demandé si elle n'était pas folle. M. Morand-Fargueil partit à son tour, elle demeura seule et se mit à souffrir, mais d'une façon si différente de ce qu'elle avait pressenti qu'elle n'y comprenait plus rien.

Elle ne se croyait point capable de supporter l'absence d'Eric, qui depuis tant de jours ne la quittait plus du matin au soir, et elle supporta cette privation avec une facilité choquante, ou, pour mieux dire, elle ne s'en aperçut même point. Elle ne croyait pas supporter davantage l'idée des intimités horribles qu'elle présageait. « Au moment (se disait-elle) où cette femme osera porter les mains sur lui, je le saurai, quelque chose m'avertira. » Et elle se flattait de souhaiter à ce moment même la mort de M^{me} Valvin d'un tel effort de volonté que la coupable, bien qu'à distance, n'y échapperait point, ni peut-être les deux coupables. Mais, d'abord, elle avait l'imagination si honnête qu'elle ne put se représenter, sinon fort vaguement, les manigances et les pratiques de M^{me} Valvin, et au lieu de tuer le mandarin

quand elle pensa l'heure venue, elle s'écria qu'on a bien raison de s'amuser, qu'il faut être bien bête et bien lâche pour laisser échapper l'occasion. Ces épithètes s'appliquaient à elle-même. Elle s'accusait de pusillanimité, non pas de vertu; et elle ne cessa plus d'invectiver contre soi jusques environ sept heures, où cette fureur céda le pas à une appréhension sans cesse grandissante de se retrouver face à face avec Eric Warden. Il lui semblait qu'elle n'oserait point soutenir son regard, alors que, selon la raison et la justice, c'est Eric qui n'aurait point dû soutenir le regard irrité de M^{me} Morand-Fargueil.

Cinq minutes avant l'annonce du dîner, elle se rendit dans le salon; Eric y entra presque aussitôt, et elle fut soudain dans l'ivresse : comme une mère qui retrouve son fils qu'elle croyait vraiment perdu; comme l'amie délaissée, résignée, qui voit revenir l'ami après une de ces absences si longues que le cœur, sinon l'esprit, se refuse à en calculer le terme, et découragé préfère l'accepter infinie. Ce transport fut si violent que, de surprise, elle faillit jeter un cri. Elle sentit un besoin irrésistible, elle sentit que c'était son devoir, son pieux devoir, de remercier avec effusion, avec zèle, Eric, de cette immense joie qu'il lui procurait (il ne s'en doutait guère). Sans timidité cette fois, mais avec une franchise ingénue, elle leva les yeux

sur lui et le regarda dans les yeux ; et ce fut un nouveau transport, une nouvelle surprise de joie, — non, la même joie, mais exaltée et multipliée ; car elle ne retrouvait pas seulement Eric après l'avoir cru perdu : elle retrouvait le même Eric après l'avoir cru changé. Après l'avoir cru gâté, elle le revoyait intact. Elle n'avait plus besoin maintenant que de le regarder en face pour en être sûre ; elle ne suspectait plus d'hypocrisie ses façons naïves et naturelles, et dans ses yeux sans fond elle lisait une âme sans arrière-pensée.

Elle s'étonna d'avoir résisté à deux secousses pareilles de joie coup sur coup. Elle eut honte de ne pouvoir même pas avouer à Eric ses craintes injurieuses, à présent dissipées, ni lui demander pardon du jugement téméraire qu'elle avait porté sur lui : car il ne l'aurait pas comprise ; mais elle était trop heureuse pour être inexorable, et au nom d'Eric, sans le consulter, elle se donna l'absolution.

Elle chercha toute la soirée comment remercier l'innocent du mal qu'il n'avait pas fait : elle ne pouvait rien lui dire, puisqu'il n'avait pas compris. Elle sourit, elle se moquait un peu de lui, doucement ; et elle se contentait de triompher en silence, parce qu'elle savait bien que les témoignages muets de sa reconnaissance et de sa tendresse n'étaient cependant point perdus, et que les cœurs ont pour s'en-

tendre des moyens plus mystérieux, mais moins précaires que le son des voix. Et le cœur d'Eric, en effet, l'entendait, l'écoutait avec étonnement. Ce jeune barbare était doué d'une sensibilité exquise, qu'il ne trahissait guère et que lui-même il ignorait. Il observa confusément qu'il était joliment heureux ce soir, avec un peu de bonne fatigue, comme après une grande partie de hockey, ou après avoir longtemps ramé sur le paresseux Cherwell. Il y avait tant de bonheur dans l'air que M. Morand-Fargueil en prit sa part, qu'on ne songeait pas à lui refuser, mais qu'on ne songeait pas non plus à lui offrir. Il feuilletait un dossier; il faisait réflexion, sans savoir pourquoi, que la vie est bonne; et il déterminait de faire admettre par le Conseil un pourvoi qui avait toutes les raisons d'être rejeté.

Mais, cédant hélas! au démon de la perversité, M^{me} Morand-Fargueil rompit le charme du silence.

— Et Marcel Valvin? dit-elle à Eric. Vous ne me parlez pas de lui.

Un petit Français eût deviné la jalousie maternelle et parlé de son camarade avec indifférence; mais Eric Warden ne cherchait pas midi à quatorze heures, et il parla de Marcel Valvin avec l'enthousiasme des amitiés neuves. La facilité de son élocution, l'abondance de son récit frappèrent M^{me} Morand-Fargueil. « C'est

ce hâbleur de Marcel qui déteint sur lui, se dit-elle. Je n'ai pas eu tant d'influence! » Elle fut curieuse de savoir si les deux garçons étaient sortis seuls, ou si la mère — la mère! — les avait accompagnés. A vrai dire, elle était certaine que M^{me} Valvin ne l'avait point fait; mais elle posa la question à tout hasard.

— Ah! non, par exemple! répondit Eric avec un gros rire, qui signifiait, en langage équivalent de collégien : « Si vous croyez que c'est drôle de sortir avec une femme! »

Il avait le cœur brouillon, mais délicat : il s'avisa que c'était une fameuse gaffe de parler ainsi, même par sous-entendu, à une femme avec qui on sort tous les jours depuis un mois; et il rougit plus fort que jamais M^{me} Morand-Fargueil ne l'avait vu rougir. Mais elle sentit fort bien pourquoi il rougissait et ne douta point de sa véracité. Elle sourit encore. Elle pensait, tout en faisant un point de Hongrie : « Il est clair que cette femme les a laissés tranquilles aujourd'hui. Elle prend son temps, elle voit venir. Quel peut être son plan? » Elle dit alors, non sans malice :

— Avez-vous toujours le projet de sortir demain avec Marcel?

— Oh! oui! répondit Eric.

Il ajouta d'un ton câlin :

— Si vous permettez...

Cette câlinerie, qui ne lui était pas habi-

tuelle, donna sur les nerfs à M^m^e Morand-Fargueil.

— Naturellement, je permets, dit-elle un peu sèchement, en pliant son ouvrage.

XII

Il est des mots de mauvais augure que nous devons garder de prononcer jamais, soit tout haut, en compagnie, ou même tout bas et seuls avec nous-mêmes : ils portent malheur vraiment, ainsi que l'imaginaient les Anciens. Ce n'est peut-être pas, selon leur croyance, pour des raisons de l'ordre surnaturel : il nous est permis de chercher une explication plus positive. M^{me} Morand-Fargueil ne se doutait guère qu'elle se ménageait un supplice nouveau, en murmurant cette petite phrase, d'apparence inoffensive : « Quel peut être le plan de M^{me} Valvin ? » Mais d'abord cela lui mit dans la tête que M^{me} Valvin avait un plan, et elle se tortura pour le deviner.

L'on peut considérer sous deux aspects les événements les plus vulgaires de la vie, tout de

même qu'à un degré plus haut de la connaissance, les philosophes ont deux manières d'envisager les choses éternelles. L'une des deux écoles est terre à terre : on observe naïvement, on voit ce qu'on voit, rien de plus, et cela ne peut pas nous mener fort loin, mais ne nous fait pas courir de hasard. L'autre école est métaphysique : alors, on ne sait plus où l'on va. Quand il ne s'agit que de l'Univers ou de Dieu, nous ne risquons rien de rêver ; mais il est dangereux de faire de la métaphysique à propos de nos semblables et du trantran de l'existence. M^{me} Morand-Fargueil eût promptement recouvré le bon sens et le calme, si le lendemain et les jours suivants elle se fût contentée de poser des questions à Eric, qui ne faisait aucune difficulté de lui répondre, et si elle se fût tenue à la lettre de ces réponses, quand il disait : « Marcel et moi, nous sommes sortis et rentrés à telle heure, nous avons goûté ici ou là, ou dans les deux endroits successivement ; nous avons visité la Madeleine, le tombeau de Napoléon ou la tour Saint-Jacques ; nous avons assisté à un match de football ou aux épreuves de l'Athlète complet. » Mais, tout en acceptant les réponses d'Eric pour vraies à la lettre, elle voulait encore expliquer par d'autres causes profondes et secrètes, dont M^{me} Valvin était la cause première, des faits très simples, qui s'expliquaient d'eux-mêmes très suffisamment. Elle recherchait par-

tout l'influence occulte de M^{me} Valvin, avec la même subtilité, le même sombre fanatisme que Joseph de Maistre poursuit à travers l'histoire le gouvernement temporel de la Providence. On démontre tout ce qu'on veut, quand on le veut bien, surtout s'il ne s'agit que de se persuader soi-même. M^{me} Morand-Fargueil arrivait donc sans peine à se convaincre que les moindres actions des deux jeunes gens étaient, à leur insu, le fruit de machinations ténébreuses de cette Valvin. Elle ne déterminait point ces machinations ; mais la certitude va fort bien sans une conception rigoureuse, et les sentiments sont parfois d'autant plus douloureux qu'ils sont plus obscurs ou plus vagues.

La malheureuse M^{me} Morand-Fargueil était continuellement dans le même état que ces poltrons que le récit d'un crime a bouleversés, qui ne peuvent plus s'isoler dans leur chambre ni éteindre les lumières sans croire un homme caché là, sous le lit ou derrière les rideaux. Ils vérifient qu'il n'y a personne, d'ailleurs ils le savaient bien ; mais ils ne peuvent fermer l'œil avant les premières lueurs de l'aube, et ils claquent des dents jusqu'au matin. Le sentiment qu'éprouvait M^{me} Morand-Fargueil avait, de commun avec la peur, une extrême, une incroyable lâcheté, qui la paralysait. Elle n'était même plus capable de jalousie : elle renonçait, avec désespoir. Elle ne lançait plus à Eric, lors-

qu'il rentrait, de ces mots âpres, agressifs, par où se trahissaient naguère son autorité ombreuse et sa tendresse toujours fâchée. Elle n'aurait pas eu la force de lui faire une scène. Tout au plus aurait-elle pu fondre en larmes et lui dire : « Mon enfant, je vous en supplie, ne me faites pas tant souffrir, je n'y tiens plus. » Mais ses habitudes de bienséance étaient si fortes qu'elle ne pensait ni à lui dire ces étranges paroles ni à pleurer, elle ignorait même qu'elle en eût envie. Elle était en proie à une idée fixe, et elle ne s'en avisait point. Sa faiblesse lui donnait un air d'indifférence, qui lui faisait illusion à elle-même, et à Eric. Il en était froissé, parce qu'il n'en soupçonnait pas le mensonge. Il voyait seulement qu'elle n'avait plus le même entrain, ni le même zèle pour lui plaire, et que la maison « devenait embêtante ». Comme la maison Valvin lui paraissait plus gaie et qu'il ne s'embêtait pas avec Marcel, il était le plus possible chez les Valvin, ou dehors avec son camarade, le moins possible chez les Morand-Fargueil. Il rentrait à la dernière minute, et se couchait à neuf heures. Quant à M. Morand-Fargueil, il ne se rendait pas très bien compte de ce qui se passait autour de lui ; mais il faisait réflexion que la vie n'est pas drôle tous les jours, pour les mêmes raisons indéfinies qu'il l'avait trouvée l'autre soir si bonne. Il travaillait de plus en plus après dîner, ce qui ne vaut

rien à son âge, et ses rapports concluaient invariablement au rejet de tous les pourvois qui avaient les meilleures chances d'être admis.

Les fantaisies de l'imagination ne sont jamais trop nuisibles quand elles gardent quelque rapport avec la réalité, qui en ce cas les dirige encore, dans une certaine mesure, et de temps à autre les rectifie; mais les chimères entièrement vaines, comme celles que M^{me} Morand-Fargueil inventait pour son déplaisir, ne dépendent que d'une espèce de logique toute personnelle, qui vaut la solidité des rêves et la conséquence des cauchemars. Comme elle créait de toutes pièces le roman d'Eric et de M^{me} Valvin, elle était bien libre d'en composer la fable à son gré; et c'est ainsi qu'elle décida un beau jour, sans l'ombre d'une indication, que M^{me} Valvin, après n'avoir si longtemps exercé qu'une action occulte, commençait d'agir manifestement. Obéissant à une poétique instinctive, dont la règle, empruntée d'Horace, est que l'auteur doit se hâter vers le dénouement, elle ordonnait un scénario par journées, et elle supposait pour chaque jour une péripétie nouvelle, en progrès sur la péripétie du jour précédent. « Aujourd'hui, se disait-elle par exemple, M^{me} Valvin lui a parlé sans détour pour la première fois. » Et elle attendait avec impatience la rentrée d'Eric, pressée de juger d'un regard quel effet cela lui avait pu faire que M^{me} Valvin lui eût parlé sans dé-

tour. S'il avait la même physionomie que d'habitude, elle ne démordait cependant point de son hypothèse, et tenait seulement que M^{me} Valvin lui avait parlé, mais qu'il n'avait pas compris. S'il avait une physionomie un peu différente (car l'innocence elle-même n'a pas toujours même visage, et des nuées légères n'altèrent point la pureté d'un ciel dont elles rompent la monotonie), elle jugeait que les philtres affreux de M^{me} Valvin commençaient de le charmer. Après les mots, elle supposa les gestes, bien que sa propre innocence l'empêchât fort de les imaginer; mais aussi les supposait-elle, d'une façon pour ainsi dire abstraite, et elle ne les figurait point. Elle devait, de fil en aiguille, aboutir à l'hypothèse de la catastrophe, et toujours de même, sans être avertie par aucun indice. Elle se dit en effet subitement, un beau jour, ou plutôt une voix cria en elle : « Ce sera pour demain. »

Rien n'avait préparé cette certitude; mais il faut avouer que, dès le même soir, certaines coïncidences parurent l'autoriser. Ce fut sans doute par une malice du sort. Eric Warden, qui depuis quelques jours manquait d'animation, rentra tout joyeux, presque fiévreux, les yeux brillants, et M^{me} Morand-Fargueil sentit d'abord qu'il ne retiendrait pas longtemps ce qu'il avait sur le cœur. Il le dit, en effet, sans préambule, comme sans développement, usant

au moins de mots possible, mais donnant à chacun toute sa valeur et même plus, par une façon énergique et emphatique de les articuler.

— Vous savez, fit-il, demain je retournerai au Zoo.

Aurait-il annoncé cette promenade, avec un tel accent de triomphe et de joie encore que brièvement, s'il n'eût gardé un souvenir très cher de sa première expédition au Zoo, en compagnie de M^{me} Morand-Fargueil? Mais elle ne sentit point cela : elle comprit seulement qu'il irait au Jardin des Plantes, qu'après y être allé avec elle il y retournerait avec une autre ; car elle ne se donnait même plus la peine d'examiner si M^{me} Valvin serait de la partie, si Marcel n'en était point : elle savait bien qu'il irait seul avec cette femme, et ce qui s'ensuivrait fatalement. Mais ce n'est pas la pensée de cette suite inévitable, c'est la promenade même qui l'offensait. Ah ! de toutes les offenses, de toutes les trahisons qu'elle avait pu prévoir, celle-ci était la plus cruelle, et elle ne l'avait même pas prévue ! Comme Eric, elle avait gardé la mémoire de cette belle journée inutile, mais pour elle ce n'était pas un doux ni un mélancolique souvenir, c'était un souvenir sacré. Oui, qu'une autre femme après elle emmenât son Eric là-bas, c'était un véritable sacrilège. C'était l'infidélité essentielle, la seule que véritablement elle ne pût supporter. Le coup qu'elle reçut fut si rude

qu'elle eut un éblouissement, puis un arrêt total de la sensibilité, de la pensée. Elle ne revint à elle qu'après quelques instants. Alors elle regarda, avec méfiance, avec inquiétude, si Eric et M. Morand-Fargueil s'étaient aperçus qu'elle venait pour ainsi dire de se trouver mal debout. Naturellement, ils ne s'étaient aperçus de rien. Elle fut un peu tranquillisée. Mais elle sentit de nouveau la blessure. Puis l'impossibilité que cette chose arrivât lui apparut, avec une si brutale évidence qu'elle fut révoltée de la bêtise d'Eric, qui n'avait pas l'air de comprendre que c'était impossible. Elle sentit qu'elle n'allait pas pouvoir s'empêcher de lui crier : « Mais non, vous n'irez pas ! Voyons ! Vous ne pouvez pas y aller... » Elle ne cria pas : M. Morand-Fargueil était là. Elle dit la même chose, des yeux, plus doucement : « Vous n'irez pas. Je ne devrais pas avoir besoin de vous le dire. Il y a des choses que l'on sent ou que l'on ne sent pas... » Et justement, tout en lui disant cela des yeux, elle se disait à elle-même : « S'il ne le sent pas, il n'y a rien à faire. »

Eric n'était pas encore assez fin pour pénétrer tout ce qu'un pareil regard signifiait ; mais, au lieu de n'y rien comprendre, il le comprit à faux, ou à peu près ; et ce fut pour M^{me} Morand-Fargueil l'épreuve suprême, car il lui répondit par un regard d'intelligence, — un regard d'intelligence au moment où il y avait entre elle et

lui un tel malentendu ! Il sourit même, avec une fatuité qu'à son tour elle interpréta faussement. « Oh ! se dit-elle, il veut me faire entendre ce qu'il compte qui arrivera demain ! Si je le poussais seulement un peu, il me l'annoncerait dès ce soir, et demain, en rentrant, il me le raconterait ! »

Mais tout d'un coup elle se sentit consolée, et forte comme si elle avait pris une grande résolution. Elle venait en effet de résoudre qu'elle ferait ce qu'il fallait faire pour empêcher que cette chose n'arrivât. Et comme elle n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire, comme ce n'était qu'une formule, elle était d'autant plus fermement résolue. Elle put répondre au sourire d'Eric par un sourire de défi. Elle semblait lui dire : « Nous verrons bien. »

XIII

S'il n'est pas nécessaire, à la rigueur, de savoir ce qu'on veut pour le résoudre, en revanche cela devient indispensable dès qu'il s'agit d'exécuter. Aussi, M^{me} Morand-Fargueil, qui avait délibéré la veille de faire ce qu'il fallait faire, parce qu'elle ne le savait point, ne le fit point, justement pour la même raison. Elle ne s'avisa seulement point de dire à Eric : « Si vous avez souci de ne me point déplaire, vous n'irez pas au Zoo. » Mais, quand il fut sur le point de partir, elle pensa lui jeter les bras autour du cou brusquement, et lui dire : « Maintenant, voulez-vous encore y aller ? N'aimeriez-vous pas mieux de rester à la maison avec moi ? » Cette opération lui sembla impraticable et ce discours malséant ; elle conduisit Eric

usque sur le palier, sans avoir tenté le plus petit effort pour le retenir; elle fut même bien contente de le voir hors de l'appartement, car, se disait-elle, « je ne sais pas de quoi je serais capable (hélas ! de rien), je crois que je deviens folle ». Elle témoigna l'être, en effet, par les conseils bizarres qu'elle se mit tout d'un coup à lui prodiguer. Elle lui fit plus de recommandations que s'il fût parti pour l'Afrique centrale ou pour l'un des pôles. Elle lui ordonna de jurer qu'il n'agacerait pas les lions et ne taquinerait pas la girafe. (— Mais je ferai cracher le lama, dit Eric.) Elle le supplia de prendre les précautions les plus minutieuses en montant dans l'autobus, ainsi qu'en redescendant. Elle le mit en garde contre les caprices d'une température variable, qui l'exposait également à attraper chaud ou froid; elle lui défendit de marcher trop lentement ni trop vite, et de faire devant les cages des stations prolongées. Eric Warden, à qui rien ne semblait d'ordinaire si intéressant que les entretiens météorologiques, finit par la trouver « rasoir » (il devait cette locution à Marcel Valvin). Il prit un air hautain pour lui marquer qu'il n'était plus un enfant. « Il part fâché, » se dit M^{me} Morand-Fargueil au désespoir. Quand il eut refermé la porte, elle se fit une petite scène qui la divertit pendant quelques minutes. Puis, le supplice commença.

Il fut cruel, un peu moins cependant qu'elle ne craignait : parce qu'elle subit, dans le même ordre, les mêmes épreuves que le premier jour qu'Eric était allé chez la Valvin, et qui lui parurent moins rudes, comme un chemin paraît moins long quand on le fait pour la seconde fois. Elle reconnaissait à mesure la question qui lui était appliquée, et cette reconnaissance ne laissait pas d'atténuer son tourment. Elle tirait aussi quelque réconfort et quelque fierté de ces souffrances mêmes, déjà anciennes, dont elle se ressouvenait. Cela est humain, nous tenons à honneur d'avoir souffert, rien ne nous flatte davantage, — où notre orgueil va-t-il se nicher ? Elle était avertie enfin, par la première expérience, du temps où sa peine se terminerait, et que ce n'était qu'un petit moment à passer.

Mais, vers le soir, la similitude cessa tout d'un coup d'être exacte entre les tortures de naguère et celles d'à présent, et la passion de la pauvre M^{me} Morand-Fargueil, en se renouvelant, devint presque intolérable. Il est rare que les douleurs morales aient la même acuité que les douleurs physiques : cette disgrâce d'exception était réservée à M^{me} Morand-Fargueil. Vers cinq heures trois quarts, elle se mit à souffrir dans son cœur comme on souffre d'une névralgie. Elle prit le parti de renoncer à toutes ses visites et courses urgentes, et de rentrer chez

lle en hâte. Elle s'était avisée subitement qu'on lui allait rapporter tout à l'heure Eric blessé, mourant peut-être, ainsi qu'on rapporte à leur domicile, sur une civière ou dans une voiture des ambulances urbaines, les victimes des accidents de la rue. Elle fit bien réflexion que les accidents comme celui qu'elle appréhendait n'ont pas souvent de conséquences mortelles ou sanglantes ; mais, quand elle se disait cela, elle s'indignait de plaisanter sur un sujet qui n'est pas drôle ; et d'ailleurs le raisonnement ne pouvait rien contre sa certitude volontaire. Toutefois, elle substitua bientôt à cette hypothèse de l'accident et de la blessure un autre pressentiment assez voisin, un peu moins absurde, ou dont l'absurdité n'était pas, si l'on peut dire, intrinsèque : elle n'imagina plus qu'on lui rapporterait Eric, mais qu'il ne rentrerait point du tout. Elle ne soupçonnait pas M^{me} Valvin de l'avoir enlevé : jamais M^{me} Valvin ne s'était donné le tracas d'un enlèvement, même dans les circonstances les plus romanesques de sa vie. De vrai, elle ne supposait rien : elle se bornait à être sûre, sans alléguer de motifs, qu'Eric ne rentrerait pas ce soir, et qu'elle passerait à l'attendre en vain une soirée, une nuit d'angoisse, plusieurs nuits et plusieurs journées, comme la fiancée ou la veuve incertaine qui, du sommet de la falaise, guette à l'horizon la voile du pêcheur d'Islande. Persua-

dée qu'il ne rentrerait point, elle demanda, aussitôt rentrée, s'il était là, comme elle eût crié au feu. Elle savait bien qu'à cette heure, la réponse ne pouvait être que négative, et lui donnerait cependant un coup : elle reçut ce coup pressenti, avec une sorte de contentement farouche. Puis elle se retira dans son cabinet, méditant de faire durer sa toilette du soir, pour tuer le temps. Mais l'agitation étrange où elle était précipitait le rythme de tous ses mouvements : si bien qu'elle mettait trois minutes à faire ce qui lui prenait d'ordinaire un quart d'heure, et à six heures et demie sonnant, elle n'avait littéralement plus rien à faire qu'attendre.

Elle n'essaya même pas de prendre un livre : elle s'assit au bord de sa chaise longue et ne bougea plus. Elle eut, vers sept heures, un nouvel accès d'impatience, bien que le retard d'Eric ne fût pas encore alarmant. A sept heures et demie, l'impatience devint fébrile, et eut dès lors quelque raison d'être. Il est curieux qu'à cet instant même, où l'événement semblait justifier ses craintes, elle comprit qu'elle était folle de croire qu'Eric ne rentrerait pas. Cette pensée lui rendit un peu d'espoir, qu'elle perdit à huit heures moins vingt, et elle ne souhaita plus qu'être délivrée de ces alternatives. Enfin, huit heures sonnèrent. On vint lui annoncer le dîner.

— Et monsieur Eric ? fit-elle.

— Il n'est pas rentré, dit le maître d'hôtel avec indifférence.

Elle se leva, elle se dressa. Elle se demandait comment elle oserait paraître devant M. Morand-Fargueil et, s'il l'interrogeait, lui répondre. Elle fut jusqu'à la salle à manger d'un pas solennel et lourd. Justement, M. Morand-Fargueil était de bonne humeur. Il ne remarqua point l'air sinistre de sa femme, et dit seulement, parlant d'Eric :

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il fiche, ce gamin-là ?

— C'est la première fois qu'il est en retard, dit-elle, d'une voix caverneuse.

Elle ne le disait qu'afin de s'effrayer soi-même davantage, en louant la ponctualité habituelle d'Eric, qui rendait ce manquement plus inexplicable. Mais M. Morand-Fargueil crut qu'elle plaidait les circonstances atténuantes, et comme il était de bonne humeur, il déclara rondement qu'il n'en voulait point au jeune homme. Il conclut par un aphorisme d'une moralité douteuse sur les libertés nécessaires et l'hygiène de cet âge. Il n'y entendait point malice, mais M^{me} Morand-Fargueil prit cette parole pour une allusion aux choses abominables qui la préoccupaient. M. Morand-Fargueil, qui avait aussi grand'faim, dit ensuite que le potage était excellent. A ces mots, M^{me} Morand-Fargueil s'aperçut qu'elle n'était

point capable d'avalier. Elle fit un grand effort, non pour avaler, mais pour dire :

— Je n'y toucherai pas. J'engraisse...

(L'angoisse lui donnait une mine affreuse, et ses joues, qui étaient pleines, semblaient à cette heure décharnées.) Elle protesta, avec violence, qu'elle entendait perdre trois kilos d'ici à la fin de la semaine. M. Morand-Fargueil gâta le style de ce dialogue (qui était, si l'on y prend garde, tragique) en se moquant de sa femme un peu pesamment. Il lui demanda si elle avait quelque match en perspective. Elle haussa les épaules. Mais une péripétie admirable, l'apparition soudaine d'Eric, remit la scène au point et (comme on parle dans les coulisses) recréa l'atmosphère.

Cette entrée arracha trois cris successifs à M^{me} Morand-Fargueil, qui ne put retenir aucun des trois, et n'y songea même point. Le premier cri fut purement réflexe, et causé par la surprise de voir ce garçon correct se précipiter dans la salle comme un assassin qui a la police à ses trousses, ou, plus noblement, comme le Crime, de Prud'hon, que poursuivent la Vengeance et la Justice divine. La porte tremblait encore : il avait dû l'ouvrir simultanément d'un coup de poing et d'un coup de pied. Le deuxième cri de M^{me} Morand-Fargueil fut un cri de joie, à peine humain ; mais le troisième fut de terreur, car le visage d'Eric était épou-

vantable. Au lieu de cette aimable rougeur qui, à tout propos, colorait sa peau transparente et fine, il avait le teint d'un homme d'âge au plus fort d'une attaque d'apoplexie. Il transpirait comme les athlètes seuls transpirent. Ses cheveux pâles, mouillés, étaient collés à son front et à ses tempes comme s'il fût sorti du bain, et l'on pouvait douter à première vue si c'était de sueur ou de larmes que ses belles joues ruisseauient. Ses yeux étincelaient de fièvre, de fureur; il avait vraiment un peu d'écume à la commissure des lèvres; enfin, il haletait, et il semblait expirer du feu comme Pégase, — comme un jeune poulain qui a pris le mors aux dents et qui vient de fournir une course longue et désordonnée. C'était à peu près son histoire, et il la conta d'abord avec une volubilité extraordinaire, en mêlant les mots anglais aux mots français. Marcel et lui n'avaient pas trouvé de places dans l'autobus ni rencontré un seul taxi. Alors, il était parti devant, et comme il était champion (entre autres) de course à pied, il était revenu au pas gymnastique depuis la halle aux vins, en finissant dans un *rush*. Il n'était pas fier de cet exploit, mais désespéré d'un retard si inconvenant. M^{me} Morand-Fargueil vit son remords et l'attribua, naturellement, à de tout autres causes que l'autobus manqué. Elle ne dit rien, mais elle lui lança un regard qui l'aurait fait rentrer sous terre s'il avait eu assez

de présence d'esprit pour le remarquer. M. Morand-Fargueil, qui ne perdait jamais le nord, dit à Eric :

— Vous n'êtes pas fou de vous mettre dans des états pareils? Vous ne comptez pas dîner sans vous changer des pieds à la tête. Allez, mon garçon, et prenez tout votre temps : vous voyez que nous ne vous attendons pas.

Eric s'en fut, tout penaud : il ne croyait point qu'on le renvoyât dehors se changer par sollicitude, mais pour le punir. Après sa sortie, le silence devint si morne que M. Morand-Fargueil lui-même sentit sa verve tomber. Il flaira un mystère, et considéra sa femme d'un air d'étonnement ; mais elle ne le voyait point. Elle songeait qu'elle ne pouvait pas supporter un instant de plus cette nouvelle privation d'Eric ; elle entreprit de se lever pour l'aller rejoindre ; heureusement, le rythme de ses gestes se trouvait alors ralenti autant que tout à l'heure précipité ; elle mit cinq bonnes minutes à exécuter le mouvement, et avant qu'elle ne fût debout, Eric reparut, en smoking. Il était encore plus effrayant à voir, la correction du costume faisant contraste avec l'égarement de sa physiologie. Le maître d'hôtel lui servit le potage, qu'il ne goûta point, mais qu'il regarda d'un air de découragement. M^{me} Morand-Fargueil crut qu'il allait fondre en larmes, et fut avertie, par un de ces signes imperceptibles mais qui ne

trompent pas le cœur des mères, que son petit, son cher petit, était malade, très malade.

— Je n'ai pas faim, murmura-t-il.

Elle dit, aussi bas que lui, tout doucement :

— Vous n'êtes pas bien ?

— Pas très bien, dit Eric.

— Couchez-vous donc sans dîner, dit le conseiller d'État. Nous vous excuserons.

— Oui, monsieur Morand-Fargueil, dit Eric.

M^{me} Morand-Fargueil rougit, hésita, dit enfin :

— Après le café, j'irai voir dans votre chambre si vous êtes mieux.

Et elle le regarda en souriant. Il ne la voyait pas, puisqu'il avait toujours le nez baissé sur son assiette ; mais il reçut, il sentit l'influence de cette bonté, de cette tendresse qui s'élançait vers lui éperdument. Il releva lentement la tête. Ses yeux, ses pauvres yeux suppliants dirent merci. Il répondit encore, mais on l'entendait à peine :

— Oui, madame Morand-Fargueil...

XIV

Une sincérité instinctive, fort honorable, nous oblige de révéler par nos attitudes et par nos gestes les plus secrètes affections de notre âme, même quand nous ne jugeons pas à propos de les déclarer plus explicitement ; à vrai dire, nous avons peu de mérite, car nous garderions de le faire si ce n'était sans y penser. M^{me} Morand-Fargueil eut une manière de servir le café à son mari qui signifiait derechef sa résolution d'aller dans la chambre d'Eric aussitôt après cette cérémonie. D'habitude, elle en accomplissait les rites assez nonchalamment, abîmée dans un immense fauteuil de cuir, et le maître d'hôtel mettait à la portée de sa main la table aux deux plateaux superposés. Ce soir, elle versa le café de M. Morand-Fargueil, et but elle-même le sien, debout, vite,

avec un air de dignité naturelle, qui ne permettait point de douter qu'elle ne prît fort mal les observations ou les plaisanteries. M. Morand-Fargueil ne songeait point à la contrarier, mais il sentit vaguement que, s'il y eût songé, elle ne se fût point laissé faire. Cela suffit à le mettre dans une disposition d'esprit philosophique : il s'abîma dans le fauteuil dont M^{me} Morand-Fargueil n'usait point, et se mit à lire le *Temps*. Elle sortit.

Elle fut droit à la chambre d'Eric, d'un pas délibéré ; jusqu'au seuil, elle garda ce grand air de dignité, et en conséquence les sentiments qui s'y accommodent ; mais, dès qu'elle posa la main sur le bouton de la porte, le cœur soudain lui manqua, et l'émotion fut d'autant plus violente qu'il n'y avait pas eu de ménagement ni de passage, mais une saute brusque. Elle n'avait aucune intention ni aucune idée de mal faire, ce n'est donc pas un scrupule qui l'arrêtait, ou un remords anticipé ; elle n'osait point entrer chez ce jeune homme, de même que certains jeunes hommes bien élevés n'entreraient point chez une jeune fille, fût-ce pour lui remettre son courrier, et comme eux, au moment de franchir la clôture du sanctuaire, elle éprouvait une terreur sacrée. Ce qui la détermina d'entrer fut un raisonnement qui n'avait pas le sens commun : elle trouva peu convenable à une femme de son âge de faire

antichambre chez un garçon qui aurait pu être son fils, et que, dix minutes plus tôt, son mari traitait justement de gamin.

Elle entra donc, et d'abord elle vit Eric et elle ne vit point autre chose. Le lit était si vivement éclairé que tout le reste était plus sombre; et ce n'est même point tout le lit qui resplendissait, mais, au milieu, une grande blancheur sans contour, peu à peu dégradée jusqu'au clair-obscur et jusqu'à la nuit. Eric semblait couché dans un grand berceau de lumière, parmi les ténèbres. Et son visage seul avait une couleur. Ses yeux étincelants et las étaient fixés sur la porte, il attendait, il attendait passionnément que cette porte s'ouvrît. Il attendait M^{me} Morand-Fargueil! C'est pour la recevoir dignement, pour lui plaire, pour lui paraître à son avantage, pour ne pas manquer son effet qu'il s'était bien arrangé dans son lit, le buste exhaussé au moyen de deux oreillers, et qu'il avait allumé toutes ces lampes, quand une veuleuse même lui aurait dû fatiguer la vue. Il avait fait plus : pour elle, surmontant cette terrible fatigue, lui qui d'ordinaire jetait en se déshabillant ses vêtements à droite et à gauche, il les avait rangés, cachés, il avait mis la chambre en ordre, rien ne traînait. M^{me} Morand-Fargueil, qui commençait de s'accoutumer à l'obscurité, le remarqua. Elle fut émue. Elle s'approcha du lit clair, elle était fascinée par ce beau visage en

feu qui rayonnait, et elle ne songeait plus qu'il ne devait son éclat qu'à la fièvre. Quand elle s'en avisa tout d'un coup, d'abord elle s'étonna qu'un jeune Anglais pût être malade; puis elle se dit : « S'il est malade, c'est que l'histoire de ce retard, de cette course, n'était pas inventée. Il n'a pas menti. Il n'avait donc pas à mentir. Il n'est peut-être pas coupable... » Et peut-être les choses abominables qu'elle-même avait supposées n'étaient pas vraies! Elle conçut un faible espoir, et elle fut bouleversée. Il lui sembla que son cœur, dans sa poitrine, ne battait plus, mais se balançait. Elle eut un vertige. Elle ferma les paupières.

Quand elle les rouvrit, et qu'elle revit Eric étendu, immobile, les yeux toujours fixes, brûlés de fièvre, elle revint au sentiment des choses positives, elle ne pensa plus qu'à cette maladie trop réelle; elle se dit, comme toutes les mères : « S'il allait mourir! » Elles se disent cela, mais elles savent bien qu'il n'est pas possible que leur petit meure, du moment qu'elles sont là pour le soigner et pour le sauver. Les gestes de M^{me} Morand-Fargueil redevinrent maternels comme ses pensées; elle prit la main d'Eric uniquement pour lui tâter le pouls. Comme elle soulevait cette main qui se laissait manier, la manche large et sans bouton se retroussa jusqu'au coude, découvrit le bras fort et même un peu grossier, mais dont la blancheur parut à

M^{me} Morand-Fargueil miraculeuse; et elle s'étonna de penser à Chérubin, comme le jour qu'Eric lui avait joué du banjo. Et alors elle remarqua autre chose qui lui avait d'abord échappé, un autre indice de la naïveté d'Eric, de son innocence probable. Pour faire honneur à celle qui l'allait visiter, il avait bien rangé sa chambre; il s'était même peut-être soucié de ménager un éclairage favorable; mais il avait négligé les précautions de modestie élémentaire que n'eût pas oubliées sans doute un garçon moins ingénu, averti qu'une femme le verra dans son lit. Impatient de toute contrainte, il avait laissé comme d'habitude son col largement ouvert, il n'avait pas croisé sa chemise, et M^{me} Morand-Fargueil fut émue étrangement de voir, entre les blancheurs mates et rudes du linge entre-bâillé, une blancheur plus délicate, vivante, luire « comme un brin de paille dans l'étable ». Si naïve qu'elle fût elle-même, ignorante du bien et du mal, elle ne put cette fois méconnaître la force éternelle, divine, dont elle devenait, après tant d'autres, le jouet. Elle apprit la tentation et le désir dans le même temps qu'elle les subissait, et les faiblesses de la chair en s'apercevant avec confusion, avec remords, avec une joie éperdue, qu'elle n'était peut-être pas incapable d'y céder. Elle se disait : « Il ne se méfie pas de moi ! » Et elle était un peu fâchée, honteuse; mais elle riait de pen-

ser qu'elle avait été aveugle et injuste, quand elle avait douté de l'innocence d'Eric. Elle n'essayait plus d'accorder ses sentiments, elle s'abandonnait avec ivresse à l'esprit de contradiction, comme à une mer démontée dont les grandes vagues s'affrontent et se heurtent.

Cependant, la main d'Eric brûlait sa main. Le pouls, déjà fréquent, battait beaucoup plus vite depuis que M^{me} Morand-Fargueil le tâtait. Les jeunes Anglais peuvent être malades comme les jeunes Français ou les jeunes hommes de tous les pays ; mais, chez lui, Eric n'aurait pas attaché la moindre importance à cette indisposition, parce que, autour de lui, personne n'y aurait seulement pris garde : ici, il se trouvait intéressant parce que M^{me} Morand-Fargueil s'intéressait à lui avec excès. L'anxiété folle de M^{me} Morand-Fargueil commençait de le gagner. Il sentait très bien qu'elle pensait : « Va-t-il mourir ? » Et il la regardait en détresse, comme pour lui demander : « Est-ce que je vais réellement mourir, madame Morand-Fargueil ? » Alors, toujours comme toutes les mères, elle comprit qu'il était de son devoir de le rassurer, de dissimuler ce qu'elle pouvait craindre. Elle lui dit, avec une douceur vraiment angélique :
— Voilà, vous n'avez pas été sage, alors vous êtes un peu souffrant.

Il fit un signe d'aveu, très puéril et presque malin. Il témoignait du repentir, mais avec la

condescendance, le cynisme d'un enfant gâté qui sait bien qu'on lui pardonne tout. Ce n'étaient point ses façons. « Il n'est ainsi que depuis qu'il vit près de nous, » se dit M^{me} Morand-Fargueil, et elle ne fut pas médiocrement fière de ce changement qu'elle s'imputait, comme si elle eût fait là de bel ouvrage. Puis elle se reprocha, contre l'évidence, de l'avoir grondé trop fort. Pour se faire à son tour pardonner, elle glissa en tremblant son bras entre les deux oreillers. Eric continua de faire le câlin et se laissa aller contre elle; il cacha contre elle son visage maintenant hypocrite; et enfin, il se trouva que, sans savoir comment cela s'était pu faire, elle le tenait dans ses bras.

Alors, elle fut en proie à l'épouvante, mais elle y goûta de si neuves et de si alarmantes voluptés qu'elle méprisait toutes les autres joies trop paresseuses de ce monde, et même, d'avance, la sérénité du Paradis. Comme elle ne voulait à aucun prix relâcher l'étreinte, elle se disait qu'elle n'osait plus : parce qu'ainsi, du moins, Eric était tourné de façon qu'il ne la voyait pas; au lieu que, si elle bougeait, elle se retrouverait avec lui face à face. Elle avait un peu d'embarras, mais point de honte, ni de remords; car elle ne se sentait point perdue, mais sauvée. Hier, n'avait-elle pas résolu de faire, pour qu'on ne lui prît pas son Eric, ce qu'il fallait faire, et qu'elle ne savait pas? Eh

bien, ce qu'il fallait faire, et que maintenant elle soupçonnait, elle ne l'avait point fait et pourtant on ne lui avait pas pris Eric, on ne pouvait plus le lui prendre puisqu'elle le tenait entre ses bras, elle le serrait si fort que jamais plus on ne pourrait le lui retirer. Mon Dieu, elle le sentait respirer, vivre ! Elle sentait qu'il avait confiance, que rien ne l'étonnait, ne le troublait, ne lui suggérait de mauvaises pensées... et en effet, elle s'aperçut, après un temps très long, qu'il s'était endormi entre ses bras.

Elle ne fut point choquée ni déçue ; elle fut émue davantage, plus gravement, par le mystère, la sainteté, la majesté du sommeil. Elle se dégagea cette fois, et elle osa comme Psyché regarder celui qui dormait. La fièvre d'Eric semblait tombée, mais il ne dormait pas très paisiblement. On eût dit qu'il y mettait de l'effort, du zèle, qu'il faisait de son mieux pour réparer, par un sommeil appliqué, les excès de fatigue de cette après-midi. Son souffle n'était pas lent et léger : il respirait profondément, comme le soir et le matin quand il faisait ses exercices de culture physique. Et il était très beau à voir, très comique en même temps, ce grand enfant qui avait une façon athlétique de dormir. M^{me} Morand-Fargueil se pencha ; elle n'essaya pas de résister à la tentation : l'aurait-elle pu ? Et puis sa conscience n'était pas in-

quiète ; ce qu'elle souhaitait, elle savait que ce n'était pas mal ; elle savait que ce baiser serait chaste, oui, même si elle osait le poser sur les lèvres entr'ouvertes qui laissaient voir la candeur des dents. Elle n'osa point. D'une main légère, elle écarta les cheveux pour découvrir le front ; mais elle n'osa pas encore baiser le front nu. Elle effleura seulement des lèvres le bout des doigts, après avoir, pieusement, ramené jusqu'au poignet la manche qui s'était retroussée. Puis une dernière fois elle contempla Eric Warden endormi afin de ne l'oublier jamais, et d'un coup elle éteignit toutes les lumières, si bien qu'elle dut regagner la porte à tâtons.

Elle rentra dans le cabinet de M. Morand-Fargueil à la même allure qu'elle en était sortie. Son absence avait duré si peu que le conseiller d'État venait à peine d'achever les dernières nouvelles du *Temps* et de le déployer dans toute son ampleur pour voir ce qu'il y avait au milieu ; car il le lisait en commençant par la fin, comme tous les gens qui savent vivre. Il abaissa son journal, par politesse, et interrogea sa femme des yeux. Elle dit :

— Il vient de s'endormir. Ce ne sera rien.

— Tant mieux, répondit M. Morand-Fargueil. Ça aurait fait du joli, ajouta-t-il, si ce garçon était tombé malade chez nous !

Cette réflexion un peu égoïste, mais hu-

maine, parut monstrueuse à M^{me} Morand-Fargueil. M. Morand-Fargueil ne s'en avisa pas, et poursuivit :

— Surtout huit jours avant de partir.

— Huit jours? fit-elle.

— Dame!... Ah çà, dis donc... est-ce que tu ne les comptes plus? Tu ne les effaces plus sur ton calendrier? Tu ne sais plus que René nous a quittés il y a près de deux mois, qu'il revient dans une semaine, et que le jeune Warden s'envole?

Elle le savait bien, mais c'était comme si elle ne l'avait pas su, puisqu'elle n'y pensait jamais.

Et comme si elle venait de l'apprendre, elle se répétait : « Il va partir. » Elle se disait aussi, sagement : « C'est mieux. D'ailleurs, il peut partir, puisque c'est fini... Ça aurait pu finir plus mal... » Mais elle était complètement insensible à ces discours que sa sagesse lui tenait. Elle était comme stupide. Elle était consternée. Elle se répétait : « Il va partir », et il lui semblait que c'était la fin du monde.

XV

Ce ne furent plus, durant cette dernière semaine, les scènes charmantes du *Mariage de Figaro* que M^{me} Morand-Fargueil se répéta, mais celles plutôt de la *Mère coupable*. Il n'y avait là, pour dire vrai, qu'une simple coïncidence : naturellement, elle n'avait point vu représenter le drame de Beaumarchais, qui a disparu des répertoires, et elle ne l'avait point lu. Elle entendait « mère coupable » au sens le plus élémentaire. Elle retenait comme un reproche bien mérité ce que le conseiller d'État lui avait dit : « Tu ne sais plus que René a quitté la maison voilà près de deux mois et qu'il revient dans une semaine ? Tu ne comptes plus les jours ? Tu ne les effaces plus sur ton calendrier ? » En effet, elle ne les comptait plus, elle ne les effaçait plus, l'espérance de revoir son fils ne la trans-

portait point de joie, et cette froideur lui paraissait abominable. Elle crut devoir faire tous ses efforts pour être contente, et impatiente de ce retour trop prochain. Elle usa consciencieusement de tous les petits subterfuges qu'ont inventés les éducateurs jésuites pour rappeler notre âme plusieurs fois par jour, d'une façon machinale et régulière, à la pensée des choses divines ; mais le succès fut médiocre : elle pensait à René plusieurs fois par jour, elle n'y pensait pas avec enthousiasme ni avec dévotion. Elle s'appliquait en même temps et par les mêmes procédés à être désespérée du départ d'Eric, et elle n'y parvenait pas davantage. Sa tristesse n'était pas moins glaciale que sa joie. Elle n'éprouvait simultanément ces deux sentiments opposés que par une sorte de convenance. Elle était surtout lasse. Elle souhaitait le jour suprême, mais uniquement pour en avoir fini, pour n'en plus parler, pour n'y plus songer, pour se réfugier dans l'oubli, qui est le seul dénouement de tous nos malheurs, de tous nos bonheurs, le remède de toutes nos déceptions. Et selon l'ordinaire, alors que ces deux mois avaient passé si vite, il lui semblait que la dernière semaine ne passerait point.

Elle passa comme les autres, et un matin en se réveillant, M^{me} Morand-Fargueil put se dire : « C'est aujourd'hui. » Les jeunes gens faisaient le même chassé-croisé qu'il y a deux mois.

Eric Warden partait après le déjeuner, René Morand-Fargueil revenait à l'heure du dîner. « Heureusement, se dit-elle, qu'ils ne se rencontreront pas ! » Elle croyait que, si elle avait dû les voir ensemble, elle eût été en leur présence couverte de confusion. A la vérité, cela lui eût été indifférent comme le reste. Cet arrangement ne lui plaisait que pour la commodité : elle pourrait ainsi être toute à Eric le matin, toute à René le soir, et sans peine, sans scrupule, sans se déchirer, faire tour à tour son devoir, envers l'un, puis envers l'autre. Quel devoir ? Elle ne savait pas. Elle ne se représentait pas positivement des actions ni des gestes qu'elle dût exécuter ; mais elle était dans un état de renoncement et d'ascétisme, brisée, austère, prête à des sacrifices qu'elle n'imaginait point, soumise d'avance à des ordres qu'elle n'avait point reçus.

Une notion du devoir purement idéale et abstraite est hors nature : la morale est avant tout pratique, et nous ne saurions avoir le ferme propos de faire ce que nous devons, sans faire en effet quelque chose. Si haut qu'elle fût au-dessus de la terre, M^{me} Morand-Fargueil ne pouvait tarder d'y redescendre pour témoigner à celui qui allait la quitter pour jamais quelque bonne volonté plus effective. Elle s'avisa qu'elle avait l'obligation stricte de veiller sur lui, à titre de mère substituée, jusqu'à l'heure de la

séparation, en d'autres termes, de l'aider à faire sa malle.

Elle différa autant que possible le moment de se trouver tête à tête avec lui. Elle s'occupa d'abord de tout ce qu'elle pouvait faire pour lui hors de sa présence et de sa vue. Elle chercha dans tous les coins de l'appartement s'il n'y avait rien laissé traîner, s'il n'oubliait rien qui laisserait ici après son départ un souvenir de lui, une trace, et qu'il faudrait lui renvoyer là-bas, avec une lettre : car cette lettre, elle sentait bien qu'il lui serait affreusement pénible de l'écrire. Elle s'informa de lui auprès des domestiques, demanda s'il était levé, s'il ne s'était pas mis en retard, s'il se préparait ; elle ne négligea pas les plus humbles détails, elle demanda par exemple si le blanchisseur lui avait rapporté son linge et s'il ne manquait rien. Puis elle se résolut enfin d'entrer dans la chambre : elle n'y était pas revenue depuis ce soir où elle avait cru qu'Eric allait être malade, que peut-être il allait mourir, et où elle avait baisé le bout de ses doigts. Et elle y entra sans plus d'émotion que dans n'importe quelle autre pièce de l'appartement. Elle oublia même de frapper.

Eric fit une légère exclamation : non que M^{me} Morand-Fargueil l'eût surpris dans une tenue trop abandonnée ; mais lui qui s'était toujours fait un devoir de discrétion de tenir en ordre la chambre de René, il avait été bien

obligé, pour faire ses préparatifs, de tout mettre sens dessus dessous. Il s'inquiétait peu du lit défait et ouvert; mais il avait d'abord tiré de l'armoire, de la commode, avant de les fourrer dans la malle, tous ses effets, et pour le moment il se démenait au milieu de ce chaos, attrapant, tantôt un objet, tantôt un autre au hasard, à peu près comme un cowboy, parmi un troupeau de chevaux sauvages, lance le lasso sans choisir. Cette comparaison fut peut-être suggérée à M^{me} Morand-Fargueil par l'étrange costume d'Éric, qui se composait d'une chemise à grand col mais privée de tous ses boutons, d'une culotte au-dessus du genou, de bas au-dessous du genou; à quoi il avait joint un chapeau de feutre khaki fort cabossé, — Dieu sait pourquoi, car, même dehors, il restait la plupart du temps nu-tête. Dès que M^{me} Morand-Fargueil parut, il retira ce couvre-chef, qu'il jeta au loin et qui fut se blottir contre l'oreiller. Puis, cédant à une pudeur éperdue, il se mit à précipiter pêle-mêle toutes ses affaires au fond de la caisse, comme s'il eût espéré d'y pouvoir tout empiler et la refermer vite, devant que M^{me} Morand-Fargueil n'eût le temps de se reconnaître. Il modéra cependant le mouvement, ayant pris par chance l'*evening dress* auquel il marquait un si grand respect, et qui occupait naguère une place d'honneur dans l'armoire en pagaille. Il le déposa sur le monceau des autres habits et du

linge qui garnissaient déjà le fond, sans le plier ; il plaça les bottines vernies à l'extrémité du pantalon ; il considéra, avec gravité, avec sympathie, cette espèce de mannequin qu'il avait l'air d'ensevelir, puis il posa dessus le casier supérieur de la malle, et ensuite, tournant les yeux vers M^{me} Morand-Fargueil, il la regarda avec anxiété.

Elle-même le regardait en souriant. Elle avait recouvré soudain l'allégresse, et son visage s'était éclairci. C'est qu'elle venait d'éprouver une surprise bien douce. Depuis tant de jours elle croyait qu'elle verrait sans émotion Eric partir, qu'elle lui dirait adieu d'un cœur revêché, d'un air boudeur ! Et voici qu'elle était comme désarmée, détendue ; elle avait un peu envie de pleurer, un peu envie de rire : parce qu'il faisait sa malle avec ces façons de sauvage, et qu'elle se rappelait le jour ancien où elle avait osé fouiller dans l'armoire, et souri de même à l'aspect du mannequin en habit debout parmi le tumulte des hardes. Ce souvenir presque ridicule, mais qui prenait de la grâce et de la mélancolie, devenait le prétexte d'une réconciliation. Oui, Eric allait partir, mais elle sentait bien qu'à présent elle était réconciliée avec lui. Elle avait enfin du chagrin, après avoir tant souffert de se croire insensible, et elle était si heureuse d'avoir envie de pleurer qu'elle souriait. Elle

avait aussi beaucoup de courage, aucune vérité ne l'effrayait plus, elle ne voulait plus que son propre cœur eût pour elle aucun secret, elle osait y lire hardiment. Elle osa comprendre et s'avouer que son aventure, qui lui avait paru trouble, était la plus simple du monde et la plus naturelle, et qu'Eric Warden lui avait plu parce qu'il était sain, vigoureux et beau. Elle osa permettre à ses yeux, puisque eux seuls en avaient le droit, d'admirer une fois encore cette beauté qui ne se livrait qu'aux regards, mais qui les accueillait si naïvement. Elle fut fière de cette beauté d'Eric comme si c'eût été une chose à elle-même, comme si elle l'eût possédée ; elle fut fière du moins de l'avoir désirée. « C'est mon péché, se dit-elle. Maintenant, j'ai vécu. » Elle avait péché, et elle était cependant sans reproche. « Moi aussi, j'aurai connu l'amour ! » Elle se félicitait de ne l'avoir connu que par une tentation à peine consciente et par une victoire involontaire. Ce qui surtout lui paraissait merveilleux, c'était que ce roman à deux personnages n'eût vraiment existé que pour elle seule, que pendant tout le duel son puéril et superbe ennemi n'eût jamais été sali d'une arrière-pensée ni effleuré d'un soupçon, qu'il n'eût jamais rien aperçu ni deviné.

Elle n'en doutait point, et pourtant elle voulut l'éprouver encore, et afin de l'éprouver elle lui dit :

— Eh bien, Eric, vous allez donc partir ?

Il répondit : « Oui », avec la raideur d'un enfant qui n'aime pas qu'on lui pose des questions niaises. Puis il répéta : « Oui, je vais », d'un ton déterminé. Elle comprit qu'il n'aimait pas non plus d'épiloguer sur les événements prévus et inévitables, et qu'il avait, comme tous ceux de sa race, cette grande force d'accepter sans commentaires les réalités de la vie. Mais elle insista.

— Cela ne vous fait pas, dit-elle, un peu de peine de nous quitter, maintenant que vous étiez bien habitué à nous ?

Eric s'arrêta brusquement, comme si ces paroles de M^{me} Morand-Fargueil lui eussent révélé une chose de quoi jamais il ne se fût avisé tout seul. Il tenait d'une main un paquet de mouchoirs blancs, et de l'autre main un foulard indien rouge et vert à grandes palmes. Il murmura :

— Réellement, j'étais habitué...

Puis il sembla faire un extraordinaire effort d'intelligence, ou du moins de traduction, et il dit :

— Cela dépend. Je suis fâché de partir, mais je suis content de revoir maman, papa et ma sœur.

Il ajouta, — sans le savoir, bien cruellement :

— Vous devez aussi être contente, vous, de revoir René.

— Oui, dit M^{me} Morand-Fargueil.

Elle reprit :

— Est-ce que vous ne nous écrirez pas quelquefois ?

Cette question, cette prière, parut l'étonner encore. Il réfléchit une minute, puis il répondit carrément :

— Non, pas à vous, mais à René.

Après coup, il jugea lui-même sa réponse peu gracieuse, et, pour tout arranger, il dit :

— Vous, je vous enverrai des cartes postales.

Il posa les mouchoirs blancs sur la cheminée, saisit ensemble les photographies de sir Oscar Warden, de lady Warden, de miss Ethel Warden et les siennes propres, et se mit en devoir de les envelopper dans le foulard indien. M^{me} Morand-Fargueil ne put retenir un faible cri. Eric la regarda ainsi que pour l'interroger. Elle fut bien forcée de lui répondre, mais elle dut vaincre une timidité extrême.

— Mon petit Eric, dit-elle, plus bas, vous ne voulez pas me laisser une photographie de vous ?

Cette fois, il ne parut pas étonné, mais flatté prodigieusement. Il rougit de plaisir. Il présenta ses trois portraits à M^{me} Morand-Fargueil avec une fatuité touchante et comique : le sauteur à la perche, en maillot, le fellow d'Oxford avec le collet et la schapska, le gentleman en jaquette avec son chapeau haut de forme à la

main. Elle savait bien celui des trois qu'elle préférait, mais elle n'osait pas le prendre.

— Choisissez, dit Eric.

Il lui permettait de choisir, mais il aurait crevé de dépit si elle n'avait pas choisi la photographie habillée. Pour ne pas lui faire de peine, elle choisit celle-là. Eric la lui reprit aussitôt, et dit :

— Je veux vous écrire une dédicace.

— Oh!... fit-elle, ravie.

Il arma son stylo avec le soin le plus minutieux, et il hésita ensuite si longtemps qu'il crut devoir s'excuser.

— Je cherche, dit-il, parce que je veux écrire en bon français.

Il chercha encore plusieurs minutes, puis il écrivit avec application :

Vôtre sincèrement, Eric Warden.

Il rendit la carte à M^{me} Morand-Fargueil. Il était très embarrassé : il sentait que ce présent devait être accompagné d'une manifestation d'amitié plus vive, et il ne savait pas ce qu'il pouvait bien se permettre. Enfin, il saisit la main de M^{me} Morand-Fargueil et la secoua fortement, en balbutiant :

— Je vous remercie beaucoup.

Alors, il devint encore plus embarrassé. Pour se donner une contenance, il consulta sa grosse montre d'argent qu'il portait au poignet gauche, et dit brusquement :

— Oh! je vous demande pardon, mais je dois me hâter, vous savez, parce que je ne veux pas rater le train.

Oxford, juillet 1913.

LE RAT

LE RAT

I

Debout au milieu de sa baignoire, Florent Rupert se frottait vigoureusement le dos, d'une serviette-éponge roulée en corde. Comme il exécutait tous les matins, depuis son réveil jusqu'à l'achèvement de sa toilette, la même série de gestes, et qu'il en savait précisément la durée, il avait coutume de toucher à ce moment-là le bouton de la sonnette; quelques secondes plus tard, le maître d'hôtel frappait, et lui demandait à travers la porte pourquoi il avait sonné : il répondait : « Apportez-moi un thé complet » ; et le maître d'hôtel apportait un thé complet, à la minute même où Florent Rupert nouait la cordelière de son pyjama. Ce matin, par une dérogation inouïe au rite, Florent Rupert ne toucha pas le bouton de la sonnette ; il

pensa le geste sans le faire : il n'était pas en train.

La chambre, assez petite, avait deux fenêtres, mais fort serrées, et un balcon étroit, de plain-pied avec le tablier d'un de ces ponts de marbre qui coupent le quai des Esclavons. Lorsque les fenêtres étaient ouvertes, les passants voyaient jusqu'au fond de l'appartement, jusqu'au fond de la salle de bain, sorte de cabinet noir, qui ne prenait un peu de jour et d'air que par un vasistas, sur la galerie de l'escalier. Toutefois, deux lits jumeaux, parallèles au mur de façade, et qui occupaient presque toute la largeur de la pièce, interposaient les quatre rideaux droits de leurs moustiquaires entre le baigneur et les indiscrets ; et Florent, à qui les scrupules de la pudeur étaient tout à fait étrangers, pensait être voilé suffisamment par ce quadruple tulle. Il laissait donc ordinairement ses fenêtres grandes ouvertes ; mais non point pour admirer le campanile de Saint-Georges Majeur qui lui faisait vis-à-vis : car il n'était pas curieux de belles vues. Il n'était point venu en septembre à Venise pour jouir des spectacles de la nature ni de l'art ; au fait, il n'aurait su dire lui-même pourquoi il y était venu. La seule explication de ce déplacement était sans doute que, la semaine dernière, faisant ses comptes, il avait observé que sa fortune entière égalait le prix d'un voyage de Paris à Venise et retour, plus, à peine, quelques louis. Il s'était

résolu aussitôt d'y aller, assuré en tout état de cause d'en pouvoir revenir quand il voudrait puisqu'il aurait son billet en poche, et il ne s'était pas autrement soucié de savoir comment il se tirerait d'affaire entre les deux trajets.

Florent, qui avait trouvé toute naturelle cette idée saugrenue, en aperçut pour la première fois ce matin, et subitement, l'inconcevable absurdité. Il venait de repasser dans sa chambre, en poussant la porte du cabinet de toilette, sur laquelle était appliquée une glace où il se pouvait voir de haut en bas. Il se ressouvint à cette vue qu'une femme lui avait dit un jour : « Faut-il être bête pour travailler, quand on est bâti comme toi ! » Jamais il n'avait reçu de compliment qui l'eût touché davantage. Il avait conscience de le mériter, sauf sur le premier point : car il n'était pas assez bête pour travailler. La culture physique, et notamment la boxe, n'étaient point ses occupations préférées, mais les seules. Il en retirait tout ce que l'on en peut espérer de profit ; et il ne trouvait rien à reprendre à sa construction, bien qu'il s'analysât sans faiblesse, comme un maquignon qui s'y entend. Il était le maquignon et la bête : c'est l'unique sorte de dédoublement et de psychologie où il fût compétent. Il se targuait surtout d'avoir l'air, par un miracle de l'athlétisme, ensemble adolescent et adulte, et de ne marquer pas plus de vingt ans quand il en avait

trente révolus. Mais, ce matin, il eut la surprise humiliante de se dégoûter soi-même (ce fut à la lettre le terme dont, mentalement, il se servit). Non que son œil sévère découvrit, sur toute l'étendue de sa personne, la moindre tare jusques alors insoupçonnée ; mais il s'avisa qu'il était ridicule, en saisit le motif sur-le-champ, et s'étonna même de ne l'avoir pas discerné plus tôt : car c'est le mois dernier que, pour obéir à une mode probablement éphémère, il avait laissé repousser sa moustache et ses favoris, donné à son visage, antérieurement glabre, une physionomie compatible avec le costume, mais non avec la tenue académique. Il observa qu'il ressemblait à l'empereur d'Autriche, ou du moins à un membre de la famille des Habsbourg. Il en fut désespéré. Puis il établit un rapprochement entre cette idée stupide qu'il avait eue, de laisser pousser ses favoris et sa moustache, et cette autre idée stupide, de s'offrir un petit voyage à Venise justement parce qu'il n'avait plus le sou ; et il murmura : « Vraiment, je déraille. Depuis quelque temps je suis idiot, complètement idiot. »

Il vêtit une première moitié de son pyjama, et fit réflexion dans le même temps que l'une de ses deux erreurs, la plus grave (celle des favoris), n'était point irréparable. Il masqua de ses deux mains les deux fâcheuses touffes de poils, retrouva, ou à peu près, son visage

ancien, avec un petit effort d'imagination, et fut transporté d'enthousiasme, mais un instant : l'instant d'après, il observa une fois de plus qu'il n'était pas en train. « Pourquoi ? » murmura-t-il. L'oracle intérieur lui répondit : « C'est dimanche. » Il se représenta aussitôt la cohue joyeuse des ruelles et des quais, les innombrables petites tables de Quadri, de Florian et de Lavena, les drapeaux immenses hissés aux mâts de bois rouge et de bronze devant la basilique : toutes images qui ne sont point pour attrister. Mais il se rappela aussi que, dans les grands hôtels, le dimanche est le jour où les voyageurs reçoivent leur note de la semaine, payable dès le lendemain. C'est apparemment pour ce motif qu'il ne se hâtait point ce matin de sonner le sommelier.

La note qu'il s'attendait à recevoir avec son thé complet était la première depuis son arrivée à Venise, et il n'avait pas, faute de précédents, la moindre idée du chiffre de sa dépense. S'il eût, au départ, possédé une petite somme, plus ou moins ronde, peut-être qu'il eût pris garde de la ménager, quoique ce ne fût guère sa coutume de prévoir et de faire des économies ; mais, comme il n'avait rien du tout et n'espérait point de pouvoir payer aucune note, modeste ou exorbitante, il avait choisi l'un des hôtels les plus haut cotés de Venise, et télégraphié de Paris pour retenir un appartement, chambre

à coucher et salle de bain, sans spécifier, quant au prix, une limite. Le soir qu'il était arrivé, le manager de l'hôtel ne se trouvait point là pour le conduire à sa chambre. Il avait supposé témérairement que le garçon qui l'accompagnait ne connaissait point les tarifs; et il avait préféré ne pas approfondir. Mais il ne pouvait plus empêcher ce matin que le mystère lui fût révélé, et il n'était pas en train. Il eut cependant un accès brusque de courage, à la manière des gens qui se font très longtemps prier pour aller sur le terrain, et tout d'un coup se décident. Il dit à voix haute, avec un accent martial :

— Est-ce une raison pour que je me laisse mourir de faim?

Et il appuya sur le bouton de la sonnette, avec tant d'autorité que, juste comme il fixait la dernière olive aux brandebourgs de sa veste, le sommelier parut, non pour demander ce qu'on lui voulait, mais pour servir. Sur le plateau, entre la théière et la tasse, une enveloppe d'un bleu faux se tenait droite. Florent Rupert, qui a la pratique des voyages et des grands hôtels, reconnut cette enveloppe.

Il ne trahit point son émotion et se garda de décacheter le pli tant qu'il fut sous l'œil du garçon. Sa patience fut mise à une épreuve fort rude, car le garçon, qui a la pratique des voyageurs, l'observait du coin de l'œil avec malice et trouvait mille prétextes pour ne point s'en

aller. Enfin, il se retira. Florent ouvrit l'enveloppe, vit d'abord que son appartement lui était compté trente francs par jour, et reçut un coup au cœur. Le chiffre total, qui était énorme, lui fut moins sensible, parce qu'il était déjà foudroyé. Il demeura dans un état de consternation. Quand les idées commencèrent de lui revenir ainsi qu'après un évanouissement, il aperçut, comme une vérité évidente, que le vol était l'unique moyen de se procurer une somme si importante; et il n'eut aucun mouvement de répulsion; mais il se dit : « C'est effrayant ! Quand on pense à l'éducation que j'ai reçue ! » Il ferma les yeux et revit, intérieurement, quelques images de son enfance bourgeoise, de sa famille respectable et aisée. Il se répéta aussi le compliment de cette créature : « Faut-il être bête pour travailler quand on est bâti comme toi ! » Et il ne fut pas médiocrement fier de pouvoir se rendre ce témoignage, que jamais il n'avait recouru à de tels expédients. Il fit ensuite réflexion que l'on ne devient pas voleur simplement parce qu'on n'y répugnerait point : encore faut-il qu'une occasion se présente ou qu'on la suscite; et heureusement, il n'avait point de chance ni point d'initiative. Il versa le thé, mais, au lieu de boire, se remit à contempler sa note, et fut surpris dans cette contemplation par le sommelier, qui venait rechercher le plateau.

Florent le congédia sans colère, avec une politesse morne, mais, dès qu'il fut parti, vida la tasse, par respect humain, puis sonna. Cette fois le sommelier tarda de venir. Florent, impatienté, se promenait en long et en large. Il s'arrêta devant la glace, et, de nouveau, le ridicule de ses favoris l'offensa. Il fit une nouvelle expérience, appliqua ses deux mains sur son visage, fut charmé de sa transfiguration et n'hésita plus. Il saisit un rasoir... Le maître d'hôtel rentra au même instant, et jeta un cri. Florent, étonné, le regarda.

— Monsieur ne va pas couper ses favoris ! dit cet homme avec l'accent d'un véritable désespoir.

— Je me demande, dit Florent, ce que cela peut bien vous faire ?

— Monsieur m'excusera de prendre intérêt à des choses qui ne me concernent pas personnellement ; mais je crois que Monsieur a tort. Monsieur ressemble à un archiduc : c'est flatteur. (Il cligna de l'œil.) Nous avons un archiduc la semaine dernière : Monsieur lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Il cligna encore de l'œil. Florent allait le prier de s'expliquer plus intelligiblement. Mais déjà il avait enlevé le plateau, il se glissait dehors.

II

Ainsi que la plupart des hommes, qui apprirent à parler d'une façon empirique, Florent Rupert n'avait qu'une notion assez vague du sens originel et légitime des mots ; il saisissait, en revanche, avec une sorte d'infailibilité, les altérations arbitraires que ses interlocuteurs faisaient subir au sens de ces mêmes termes, afin d'insinuer ou de sous-entendre : il ignorait la science des étymologies, mais il était de première force sur les arrière-pensées. Lorsque le sommelier lui dit (en clignant de l'œil) : « Monsieur ressemble à un archiduc, c'est flatteur », il aperçut bien que l'essentiel de ce discours n'était point l'axiome de snobisme qui semble d'abord y être contenu. L'on se peut croire flatté de ressembler à un prince de maison impériale, mais cela est si évident qu'il ne vaut

point la peine de le dire ; M. de la Palice lui-même ne l'eût point dit, et à plus forte raison ce sommelier, qui clignait de l'œil ; Florent Rupert entendit « flatteur » au sens d'utile. « Monsieur ressemble à un archiduc. A l'occasion, cela peut servir. »

« Servir?... A quoi? » se demanda Florent Rupert. Il avait la fantaisie trop paresseuse pour imaginer impromptu des circonstances romanesques où l'on se peut trouver bien de ressembler à un archiduc ; mais il ne laissa pas de raisonner ; et d'abord, il décida que ce sommelier était malin, flairait son embarras et voyait un moyen de l'en tirer. Le seul moyen de tirer d'affaire un homme qui doit payer trois cent cinquante francs dans les vingt-quatre heures et n'en a pas le premier sou, c'est de lui procurer trois cent cinquante francs. Rupert conclut de là que le maître d'hôtel les lui procurerait tout à l'heure, et comme rien ne l'intéressait hormis le résultat, il ne se cassa pas la tête davantage. Il savait bien que les garçons d'hôtel, de même que les garçons de cercle, ont souvent des économies ; et sachant, d'autre part, que les garçons de cercle prêtent volontiers aux joueurs dans la peine, il tenait pour démontré que les garçons d'hôtel ne prêtent pas moins volontiers aux voyageurs en détresse, moyennant de gros intérêts, mais sans la moindre garantie.

« Je ne vais pas, se dit-il, faire la bêtise

d'emprunter trois cent cinquante francs à ce garçon : je lui emprunterai vingt-cinq louis, c'est un chiffre, et j'aurai le temps de me retourner. » Il ne pensa point qu'il dût tarder et toucha la sonnette. Rien ne lui paraissait plus naturel ni plus facile que de dire à un serviteur respectueux : « Prêtez-moi donc vingt-cinq louis, s'il vous plaît. » Il ne doutait pas que le serviteur n'eût toujours sur soi un billet neuf de cinq cents lires, et ne remerciât même, d'une discrète inclination, le client qui lui faisait l'honneur de le taper. « Je lui demanderai son nom, » se dit-il.

On frappa. Florent ne reconnut point la façon de frapper du maître d'hôtel. Ce n'était pas lui, en effet, mais un chasseur, qui n'avait pas les politesses automatiques de l'esclave, mais le geste d'un petit jeune homme du meilleur monde et parfaitement bien élevé. Florent fut mortifié de ne point voir paraître la figure qu'il attendait, mais ne l'osa témoigner à un si aimable enfant.

— J'ai sonné un coup, pour le sommelier, dit-il avec la plus grande douceur.

L'enfant rougit, et assura, avec la plus empressée complaisance, qu'il allait donc appeler le sommelier. Il parut même si pénétré de joie, à l'idée de rendre un tel service à un monsieur qu'il ne connaissait pas, que Florent se sentit tout réconforté. Mais apparemment ce

jeune chasseur avait l'étourderie de son âge, et oublia, aussitôt la porte refermée, la joie immense qu'il aurait eue à faire la commission dont il était chargé ; car ni le sommelier ne vint, ni personne. Après un quart d'heure d'attente, Florent se résigna à resonner. On frappa. C'était la femme de chambre. Elle n'avait point la modestie du chasseur, mais, au contraire, cette assurance que donne à toutes les femmes, même de service, la seule différence du sexe. Aussi Florent Rupert ne la ménagea-t-il point ; il la mit proprement dehors, en pestant contre un hôtel où c'est la fille qui vient quand c'est le garçon qu'on sonne. Elle promit bien, en se retirant, d'envoyer le sommelier, et en effet elle l'envoya, mais un autre. Cette fois, Rupert eut un accès de rage. L'autre ne se départit point de sa dignité, et offrit à Monsieur fort obligeamment le secours de ses lumières, pour chercher avec Monsieur quel était celui des sommeliers de l'hôtel que Monsieur désirait précisément voir.

— Ça ne doit pourtant pas être sorcier ! cria Florent. Quand je vous dis que c'est le garçon qui m'apporte mon déjeuner tous les matins !

— Alors, ce doit être Alfred.

— Je ne peux pas savoir si c'est Alfred ! cria Florent encore plus fort, d'une voix qui n'avait plus l'accent humain. Puisque je ne sais pas son nom ! Je pensais le lui demander. Tout ce

que je sais, et j'imagine que ça doit suffire, c'est qu'il m'apporte mon thé complet tous les matins.

— Je vais toujours vous envoyer Alfred, dit le garçon avec flegme.

Il se retira. Alfred vint. C'était bien lui. Il vint presque aussi vite que s'il eût guetté son entrée derrière la porte. Florent n'eut pas le loisir de se calmer ; et, au lieu de lui dire, sans bassesse, mais poliment, avec un sourire de remerciement anticipé : « Prêtez-moi vingt-cinq louis », il lui cria par la figure :

— Ah ! c'est vous, Alfred ? Enfin ! ce n'est pas malheureux ! Depuis trois quarts d'heure que je vous sonne !

— Je regrette d'avoir fait poser Monsieur, répondit Alfred avec correction, mais avec une nuance de familiarité.

« C'est mal parti, » se dit Florent Rupert. Il sentit l'impossibilité de taper dès la réplique suivante, et jugea plus expédient de prendre un détour.

— Pourquoi, fit-il, m'avez-vous dit tout à l'heure : « Monsieur ressemble à un archiduc comme deux gouttes d'eau » ?

Il le répéta d'un ton si furieux qu'Alfred, au lieu de commenter le propos, répartit seulement, avec déférence :

— Je ne pensais pas froisser Monsieur. Je ne l'ai pas dit dans l'intention de froisser Monsieur.

Florent ne se connaissait plus.

— Je ne vous dis pas, brailla-t-il, que ça m'ait froissé !

Et il ajouta, après un temps :

— Sacré nom de Dieu !

Un peu soulagé, il reprit :

— Vous aviez l'air d'avoir une idée ?

Alfred baissa les yeux et dit, avec élan, mais avec pudeur :

— Du premier jour, Monsieur m'a inspiré de la sympathie.

— Ah ! dit Florent, bourru, mais visiblement satisfait.

Il était encore plus flatté de cette inclination que de sa ressemblance avec les Habsbourg. Il se sentit de nouveau réconforté, comme tout à l'heure, quand le chasseur bien élevé avait su lui parler comme il faut. Alfred sentit dans le même temps que le client n'avait plus besoin que d'un petit encouragement suprême.

— Allons ! dit-il paternellement. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Florent se livra tout aussitôt.

— Il y a, répondit-il, que je suis très embêté.

— Je m'en doutais, dit Alfred en souriant avec bonté.

— Cette sacrée note ! dit Rupert. Mais où est-elle ?

— Je l'ai remportée avec la théière et la tasse.

— Mais...

— Elle sera réglée dans cinq minutes. Ne vous inquiétez pas, je donnerai des pourboires décents : un louis pour moi, les autres à proportion.

Florent fut tout à fait rasséréiné.

— D'ailleurs, fit-il en redressant la tête, j'attends de l'argent de Paris.

— Non, dit Alfred.

— Quoi ?

— Je veux dire : laissez-les donc tranquilles, ceux qui vous doivent. Je suis là pour un coup.

— Cependant, Alfred...

— On s'entendra. Ce sont les premiers frais.

— Comment ?

— Je les avance. On partagera les bénéfices.

Ce mot inquiéta Florent Rupert. Selon son habitude d'esprit, il garda bien d'approfondir ; mais il se souvint à propos que les clauses immorales d'un contrat sont nulles, et que l'on a même du mérite à y manquer. « L'essentiel, songea-t-il, est que ma note soit payée. Après, on avisera. »

— Seulement, dit Alfred avec l'autorité du prêteur, et sans toutefois marquer trop son avantage, Monsieur me permettra désormais de le diriger. On voit que Monsieur a reçu de l'éducation et qu'alors il ne sait pas se conduire. (Florent baissa les yeux, en signe d'assenti-

ment, mais sut gré à Alfred d'employer la troisième personne.) D'abord, reprit Alfred, ce que Monsieur a fait de plus idiot, c'est de descendre dans un hôtel comme celui-ci, où ils f..... dehors celui qui ne paie pas. Je ne peux pas regretter la bêtise de Monsieur, puisque sans ça je n'aurais pas l'honneur et le plaisir de le connaître et qu'il n'y aurait pas de pièce...

— Vous êtes Français? interrompit Florent.

— J'espère que ça crève les yeux, dit Alfred en se rengorgeant. Monsieur ne m'a pas pris pour un Suisse ou pour un Belge?

Il poursuivit :

— Je me félicite d'avoir fait la connaissance de Monsieur, mais, à partir de cette minute, Monsieur ne doit plus me connaître... Juste un bonjour de l'œil, quand on se croisera sous les arcades du Palais Ducal ou des Procuraties... Monsieur ne doit plus me connaître, et surtout, Monsieur ne doit plus demeurer à mon hôtel. Il prendra un appartement meublé.

Florent fit un geste timide. Alfred ne souffrit point de réplique.

— Il prendra un appartement meublé. Veuillez, en sortant de table, passer chez Bertoluzzi. On paie d'avance. Ne regardez pas au prix... Ah!... Vous avez deux noms...

— Comme tout le monde. Florent est mon petit nom.

— Ne le portez plus. J'aime mieux Rupert.

Ça peut être un petit nom, ça peut être un nom de famille, on ne sait pas au juste.

Il sourit mystérieusement.

— Ah ! fit Rupert, sans comprendre... Et les repas ?

Alfred leva les yeux au ciel.

— C'est pitié, dit-il, de penser que, durant toute une longue semaine, Monsieur s'est fait empoisonner ici. Monsieur doit aller au *Vapore*, qui est le rendez-vous de la noblesse italienne et même étrangère.

— Au *Vapore* ! Où est cela ?

— Monsieur ne sait pas où est le *Vapore* ! Monsieur ne connaît pas du tout Venise. Vous passez sous la tour de l'Horloge. Vous suivez la *Merceria* tout droit jusqu'à tant qu'elle tourne. Alors vous ne tournez pas et vous allez droit devant vous. Il y a un écriteau. Pour les additions, vous demanderez Jules, de ma part. Je vais lui téléphoner. Je n'ai pas d'autres recommandations à vous faire pour l'instant. Quant à la garde-robe, j'ai vu... Excusez...

Quelqu'un sonnait, Alfred disparut. Un coup de canon annonça midi. Rupert n'avait que le temps de se vêtir, il ne prit pas celui de réfléchir. Vers midi trois quarts, Alfred revint. Il entra sans cogner à la porte, mais il avait un air embarrassé, vraiment sympathique. Il prit la main de Rupert, d'abord sans rien dire, la pressa doucement, y glissa quatre louis et

la monnaie du cinquième, puis murmura, en guise d'excuse :

— Il faut bien que tu aies sur toi un peu de *piccolo denaro*...

III

Le tutoiement inattendu et véritablement affectueux d'Alfred aurait suffi à rassurer la conscience de Florent Rupert, même si elle eût été bourrelée plus cruellement. Il avait ce grand bonheur d'être équilibré au moral aussi bien qu'au physique : l'intelligence n'était pas chez lui en excès, de sorte qu'il pouvait motiver ses jugements uniquement par la sensibilité. Son caractère était aussi demeuré puéril, car on ne mûrit que par le commerce des idées ; et il conservait une fraîcheur que, d'ordinaire, de moins privilégiés perdent à l'âge appelé si justement de raison. Il avait trente ans révolus, et il paraissait vingt ans de corps ; mais son âme avait à peine douze ans. Il le savait bien, et il jouissait de sa puérité avec délice. Il en gardait le secret, par respect humain ; mais

quand il se sentait deviné par un étranger, par un inconnu, il éprouvait une joie indicible, agréablement mêlée de confusion. Rien ne le pouvait toucher davantage que d'être traité comme un petit garçon. Le geste fraternel, maternel, de ce sommelier, qui lui glissait cinq louis dans la main, lui fit venir les larmes aux yeux. Il était, avec cela, délicat sur le chapitre de l'argent ; s'il en eût gagné par son travail, jamais peut-être il n'aurait pu vaincre sa honte ni se résoudre de toucher son dû ; un secours l'eût humilié : à défaut de fierté, il avait de la vanité ; mais il était sans force pour refuser les cadeaux. Pouvait-il suspecter désormais la générosité d'Alfred, et l'attribuer à un calcul inquiétant ? Alfred lui paraissait le meilleur des hommes, tous les hommes lui inspiraient une tendre confiance, et il n'avait pas de lui-même une plus désavantageuse opinion. Il éprouva le besoin de faire sans plus tarder un acte héroïque, afin de remercier le ciel qui l'avait favorisé d'un miracle ; et il fit vœu de payer son déjeuner de sa poche : « Ce soir, songea-t-il, je me ferai connaître à Jules, et s'il ne me présente pas l'addition de mon dîner, eh bien, je ne réglerai pas mon addition ; mais, ce matin, je déjeunerai au *Vapore* incognito, je m'offrirai un excellent repas, et comme un riche voyageur, je jetterai mon louis sur l'assiette, sans même vérifier le compte. »

Il n'avait pas grand' faim, après tant d'épreuves et d'émotions, mais il comptait que la promenade lui ouvrirait l'appétit : d'autant qu'il ne pouvait guère manquer de se perdre, malgré les indications si claires d'Alfred, car son incapacité de s'orienter était incroyable. Quand il sortit de sa chambre, suivit le corridor, descendit l'escalier d'honneur, traversa le vestibule, il rencontra chemin faisant, et non point sans doute par hasard, tous les domestiques de l'hôtel qui l'avaient servi, et il en essuya des marques de respect qui lui témoignèrent qu'Alfred avait fait magnifiquement ses largesses. Le suisse lui remit une lettre, qui ne portait que son vrai nom, et sourit avec malice en lisant, avant de la lui remettre, cette suscription ignoble. Des gondoliers qui flânaient sur le quai des Esclavons s'abstinrent de lui proposer leurs gondoles, mais le saluèrent fort bas et se mirent ensuite à chuchoter entre eux. Il comprit que ces pauvres gens savaient son importance : il la sentit lui-même vivement, et commença de se prendre au sérieux.

Le ciel était radieux, la température douce : il éprouva un grand bien-être, et pour la première fois depuis son arrivée à Venise, il ne se sentit point dépaysé. Il se mit à regarder les choses, et ce fut comme la tournée du propriétaire. Il leva les yeux vers l'ange d'or qui resplendit au sommet du campanile, et il mur-

mura : « C'est chic. » Il sous-entendait évidemment : « Chez moi. » Des étrangers, aussi mal bâtis que vêtus, jetaient des grains de maïs aux pigeons. Florent Rupert sentit que ce serait bien si, malgré sa haute situation, il faisait comme ces gens du commun. Sans morgue, avec une simplicité charmante, il acheta son petit cornet de maïs, et se mit à faire le geste auguste du semeur. Il crut s'apercevoir (ce fut peut-être une illusion, un peu forte) que les pigeons s'empressaient de lâcher leurs autres bienfaiteurs et ne prenaient plus garde qu'à lui. Mais un coup de timbre de la grande horloge lui fit tourner la tête vers le cadran ; il lut le chiffre un du côté des heures, le chiffre quinze du côté des minutes, et pensa que c'était bien le temps de s'aller nourrir lui-même.

A rebours de ce qu'il craignait, il ne s'égarait point, et fut, en trois minutes, à la porte du *Vapore*. L'endroit lui parut si médiocre qu'il hésitait de s'y aventurer. Mais l'enseigne ne lui pouvait laisser le moindre doute : *Albergo ristorante Vapore*. Il ouvrit donc la porte, et se heurta d'abord à la première marche d'un escalier obscur. Les salles à manger étaient à droite, assez vastes, mais meublées à peu près comme une boutique de marchand de vin. La figuration était encore pire que le décor. « Si c'est là ce qu'Alfred appelle l'aristocratie italienne et même étrangère ! » se dit Florent Rupert, en

onsidérant avec dégoût une trentaine d'Allemandes et d'Allemands, affublés de robes ou de complets vert-amande et coiffés de chapeaux vert-pomme. Il eut le cœur serré, et un si pressant besoin de ne pas rester seul une seconde de plus parmi ce vilain peuple, qu'il publia sa résolution de garder l'incognito; il dit au maître d'hôtel qui venait de lui désigner une table et lui présentait la carte, il dit d'une voix fatiguée, mourante :

— Appelez-moi Jules.

— C'est moi, répondit le maître d'hôtel en souriant, et il ajouta : « J'avais bien deviné monsieur le comte. »

« Pourquoi m'appelle-t-il monsieur le comte? » dit Rupert, à qui ce titre parut inférieur. Mais il se ressouvint que l'ancienne impératrice des Français se fait appeler comtesse de Pierrefonds, et que le prince de Galles était récemment à Paris sous le nom de comte de Chester, et il sentit qu'il pouvait se laisser appeler comte sans déchoir. Il n'avait pas encore bien regardé Jules : il l'envisagea, et les bonnes manières, les traits fins de ce maître d'hôtel, son air de déférence et à la fois de dignité le frappèrent. Bien qu'il n'eût pas l'esprit de mesure, il fit mentalement une comparaison entre le personnel de la limonade et les gens du monde, qui n'était pas à l'avantage de ces derniers. Mais il se méfia d'une tendance qu'il

avait à être familier avec les domestiques, et, pour garder son quant-à-soi, il laissa retomber sa vue sur la carte. Il fut dans l'instant même découragé. Ce n'était pas une carte, mais plutôt un répertoire de tous les plats de cuisine imaginables, écrit en italien, quoique les clients du *Vapore* vinssent de toutes les parties de l'univers, et que la plupart des garçons ne parlassent que le français. Jules vit l'embarras de Florent Rupert, et sourit encore, mais sans trop de supériorité.

— Monsieur le comte, dit-il, me permettra-t-il bien de lui composer un menu de ma façon ?

— Oui, soupira Florent Rupert, sans reprendre courage, parce qu'il était maintenant persuadé qu'il allait faire un déjeuner exécrable.

Les bruyantes protestations de son voisin de droite confirmaient cette crainte. C'était un Parisien, mais qui ne haïssait point l'esbroufe ni le fracas. Cet homme de mauvaise humeur venait de refuser des macaroni à la napolitaine sous prétexte qu'ils étaient trop cuits, et de renvoyer un risotto en le qualifiant de catastrophe : preuve manifeste de parti pris, car le riz et les pâtes étaient également crus. L'attention de Florent Rupert fut heureusement détournée vers la table de gauche, où venait de s'asseoir une sorte de Gambrinus, accompagné d'un chien colossal, qui avait l'air d'un loup

Ce fauve était pourtant inoffensif et même caressant; il n'hésita pas à quitter le Gambrinus son maître et à reposer sa tête sur les genoux de Florent, qui n'en fut point touché, mais fit des réflexions à haute voix sur le sans-gêne de certains animaux. Le Gambrinus prit « animal » pour lui, et commençait déjà de répliquer avec une grâce allemande, quand il observa la ressemblance de Florent Rupert et des princes dont les portraits gravés ornent l'almanach de Gotha. Il se tut soudain, se souleva de sa chaise et fit une petite inclination, à quoi Rupert daigna répondre par un signe protecteur.

A cet instant, un sommelier parut, et mit sur la table un panier de ruolz désargenté, où reposait une bouteille de forme bourguignonne, convenablement vêtue de moisissures et de toiles d'araignées. Il dit, couvant des yeux Rupert avec respect et avec amour (car l'usage veut que l'on témoigne ensemble ces deux sentiments aux royautés) :

— C'est notre meilleur valpolicella vieux. Il est léger, un peu sucré, et il pétille doucement.

Le sommelier, quand il eut pris ces précautions oratoires, déboucha la bouteille selon les rites, versa le vin rouge dans un verre à bordeaux, et regarda Florent y goûter. Jules revint tandis que Florent buvait, et se mit à

servir, avec une rapidité prodigieuse, une friture de calamari, un osso buco entouré de spaghetti (que Rupert trouva cuits à point), une grillade à l'anglaise avec des pommes Pont-Neuf, du gorgonzola, de petites figues fondantes et du café français. Florent Rupert n'avait pas le temps de souffler, mangeait et buvait comme un ogre, et n'osait faire la moindre observation, même pour prier Jules de ralentir un peu le service.

« J'aurais bien pu, se dit-il, apporter moi-même un cigare. Je ne peux pas demander un cigare par-dessus le marché. Cela ne serait pas discret. »

Mais comme il ne pouvait pas se passer de fumer aussitôt son café bu, il allait manquer de discrétion, quand Jules posa près de lui une lampe de fumeur allumée, et sur la flamme, afin de le rôtir selon l'usage par le milieu, un de ces longs cigares de Virginie traversés d'une paille et tordus comme des sarments de vigne.

— Ah! non! fit Rupert

— Chut! Chut! dit Jules en mettant un doigt sur sa bouche.

— Mais, dit à demi-voix Rupert, j'ai horreur des Virginia!

— Monsieur le comte ne saurait pourtant fumer autre chose, répliqua Jules fort bas et avec sévérité.

Du bout des doigts, il tournait et il retournait sur le gril d'argent le maigre, informe et démesuré cigare. Il se pencha, et murmura à l'oreille de Florent :

— Ce n'est pas un Virginia de la régie italienne, à quinze centimes. Je les reçois de Vienne, d'un ami qui les chipe sur la provision de Sa Majesté. Monsieur le comte les reconnaîtra.

D'un coup sec du doigt, il fit tomber dans le cendrier la partie carbonisée du Virginia impérial, et présenta délicatement à Florent Rupert le grand bout qui restait, d'où s'échappait une fumée âcre.

IV

Rien encore n'avait si intimement flatté Rupert, et ne l'avait préparé mieux à prendre conscience de sa parenté fictive avec les Habsbourg, que cette épreuve du cigare Virginia fumé pendant cinq minutes sans accident. Mais, au bout de ce temps, il eut une forte émotion qui faillit lui faire manquer le cœur : Jules lui tendit l'addition pliée en deux sur une assiette. Il est vrai que, de l'autre main, le maître d'hôtel lui tendait un bout de crayon, pour lui marquer qu'il ne s'agissait point de payer cette addition, mais seulement de la parapher. Dès que Florent eut interprété ce geste, l'angoisse et l'essoufflement cessèrent, toute crainte de nausée fut écartée. Il reprit sur-le-champ ses façons de grand seigneur, ne daigna point même jeter les

yeux sur le papier, et le signa, aussi délibérément que le docteur Faust, qui est pressé de s'en aller vivre, signe son pacte avec le diable. Il le signa Rupert tout court ; car il se souvint à propos de la recommandation d'Alfred ; et il demeura ensuite quelques instants à considérer sa signature, qui avait bon air ; il observa que « Rupert » avait en effet l'apparence d'un de ces prénoms de qualité, destinés à figurer seuls, ou sans autre accompagnement que peut-être un chiffre, au bas de documents officiels, comme Rodolphe, Othon ou Léopold ; et bien qu'il n'eût jamais lu Balzac, il s'avisa de la signification mystérieuse, psychologique ou prophétique, des noms que l'on croit ne tenir que du hasard.

Après avoir revêtu de son acceptation cette note, il se sentit libre d'aller et de venir, et ne vit plus aucune raison pour s'attarder au *Vapore* davantage. Il se leva, dit adieu à Jules de la main, et sortit sans donner de pourboire au chasseur, qui néanmoins s'inclina jusques à terre. Pour mieux s'affirmer qu'il était libre, et qu'il avait le droit de n'en faire qu'à sa tête, il désobéit d'abord à Jules : au lieu de regagner la Merceria, il suivit la ruelle où il se trouvait, au bout de laquelle il apercevait un pont, et du haut de ce pont, il jeta son Virginia dans le canal ; puis il revint à la place Saint-Marc, entra à la *rivendita di tabacchi*, et se paya

un cigare Corona de la plus grande dimension. « Je le fumerai, se disait-il, tout en cherchant des appartements. » Mais il songea que cela ne ferait peut-être pas bon effet, qu'on le vît à l'agence de location avec un cigare de la Havane entre les dents; et il préféra de fumer d'abord et de n'aller qu'ensuite chez Bertoluzzi. Il se mit à flâner sous les arcades, tour à tour admirant les bijoux modernes, les bijoux anciens ou censés tels, les coraux blancs et rouges, et les petits chefs-d'œuvre d'albâtre. Une négresse et un nègre de bois peint, relevés d'azur et d'écarlate, lui firent une impression si vive, qu'il se jura d'en orner son grand salon quand il s'installerait chez lui. Enfin, il perdit beaucoup de temps, et le cadran bleu de l'horloge marquait trois heures à gauche, trente-trois minutes à droite, lorsqu'il se résolut de se rendre à l'agence. Il en demanda le chemin plusieurs fois : ce qui ne l'aida guère, vu qu'on lui répondait en italien, dont il ne savait pas un mot. Aussi tourna-t-il dans le même cercle indéfiniment. Il prenait bien la première rue à droite de la Merceria, jusqu'à une église dont le saint patron lui était inconnu; mais ensuite il prenait encore une rue à droite, puis un passage, et il se retrouvait sans savoir comment sur la place des petits lions, à gauche de la basilique. La Providence eut pitié de lui et, levant les yeux, il aperçut l'enseigne de Bertoluzzi,

devant laquelle il avait passé et repassé sans la voir.

La boutique, où il entra, était petite et basse, encombrée de cinq ou six hommes d'un aspect assez commun, qui parlaient avec volubilité à un vieux monsieur gros et court, de poil rare et blanc, retranché derrière un bureau. Le vieux monsieur ne fit aucune attention à Rupert. Un petit commis, serré entre une table et le mur, lui demanda qui il était, ce qu'il voulait, vit qu'il n'entendait point le toscan ni le dialecte vénitien, et ne s'occupa pas de lui davantage. Florent, par contenance, regarda un tableau pendu au mur : c'était une liste d'appartements à louer ! Il fut bien fier de savoir traduire tout ce qui était inscrit là-dessus, même la mention « garni », ou « non garni ». Les prix lui parurent, en général, peu élevés, et bien que cela lui dût être indifférent, cela lui causa un soulagement véritable. Après environ un quart d'heure, les gens communs et bavards se retirèrent, et la présence de Florent fut signalée par le jeune commis au vieux monsieur gros et court, qui lui demanda de nouveau qui il était et ce qu'il voulait : du moins Florent le supposa, car le chauve parlait naturellement italien, comme les autres. Il ne sembla point reconnaître le nom de Rupert. Alfred ne lui avait-il donc point téléphoné ? Florent eut, à la fin, l'idée de prononcer Rupert à l'italienne :

Roupert, et même d'y ajouter un o : *Rouperito*. Alors, le vieux monsieur court et gros, demi-chauve, s'écria, leva les bras au ciel, plongea du buste sous son bureau sans quitter sa chaise du derrière, et adressa, toujours avec une volubilité sans pareille, un si long discours à Rupert, que Rupert lui crut devoir, par politesse, répondre aussi longuement, bien qu'il n'eût pas entendu un traître mot. Toutefois, quand il fut avéré qu'il ne s'entendraient jamais en ce monde, ils renoncèrent à échanger des répliques. Le vieil homme, d'un geste gracieux, désigna le petit clerc à Florent et se remit à ses écritures. Le petit clerc laissa les siennes, se leva, se coiffa d'un feutre-velours couleur de marron d'Inde, élégamment cabossé, et sortit, passant devant Rupert, sans doute pour lui indiquer le chemin.

Ce jeune homme était judicieux et n'aimait pas de parler pour ne rien dire. Comme il ne pouvait point expliquer à Rupert les avantages des divers logements disponibles et les soumettre à son choix, il choisit lui-même, et ne promena point le client de place en place. Ils furent à pied, par les rues et par les ponts, comme font tous les véritables Vénitiens, et non en gondole par les canaux. Le commis marchait comme son patron discourait, avec une agilité incroyable. Jamais, parmi le dédale des ruelles, il n'hésitait. Cette allure décidée en

imposait à Rupert, qui, depuis le premier tournant, ne savait seulement plus dans quel *ses-tiere* de Venise il était. Le voyageur et son guide se trouvèrent tout d'un coup sur la rive du Grand Canal, auquel le voyageur pensait tourner le dos, et en vue du pont du Rialto, qu'il croyait beaucoup plus éloigné de la place Saint-Marc, n'ayant nul soupçon des traverses et des raccourcis. Le guide pénétra sous le porche d'un magnifique palais, qui semblait bien être une demeure privée : car sur les pali peints en bleu étaient peintes des armoiries, sommées de couronnes à fleurons fort longs et pointus, et de bonnets de doge. Mais il ouvrit sans façon la porte vitrée du vestibule, et Rupert vit un escalier terriblement moderne et banal, et la cage d'un ascenseur. Le guide l'invita du geste à y prendre place, toucha un bouton, et ils furent lancés à l'américaine jusqu'au dernier étage, où il y avait trois portes. Le commis de Bertoluzzi tira la sonnette, qui était un pied de biche, mais la sonnerie était électrique. Une maigre bonne vint ouvrir, n'échangea point dix paroles avec le commis, et la visite commença tout aussitôt, à la muette et à toute vapeur.

L'appartement était immense ; il se composait d'un très grand salon et d'un petit, non moins vaste que le grand, d'une salle à manger pour cinquante convives, de six chambres à

coucher et de plusieurs cabinets. La décoration était uniforme : plafonds blancs, plinthes et corniches de faux chêne, papiers fleuris, sauf dans la salle de festin, où des treillages en trompe-l'œil ouvraient au beau milieu des panneaux une perspective infinie et où le plafond formait tonnelle, avec des feuillages, des grappes, de petits oiseaux, de petits amours, un soleil, une lune et des étoiles. L'employé de Bertoluzzi n'essayait toujours point de faire la conversation avec Florent Rupert, mais ne laissait point cependant de rompre le silence, chaque fois que, par le plus grand des hasards, l'on rencontrait un meuble dans ce désert, et lui marquait d'un seul mot, facilement compréhensible, *ammobigliato*, que l'appartement était en effet meublé. Florent compta quatre chaises dans la salle de cinquante couverts ; il y avait un fauteuil et une négresse dans le salon, un nègre dans le boudoir, une toilette de fer et les restes d'une baignoire dans l'un des cabinets, un lit, une chaise et une table dans l'une des chambres et, dans la chambre voisine, la malle du voyageur, ainsi que son nécessaire de voyage, venus là on ne sait comment. Il fut bien aise de les voir, et renonça dès lors à protester que cet appartement ne lui convenait point du tout. D'ailleurs, la visite étant terminée, l'employé de Bertoluzzi disparut sans lui demander ce qu'il en pensait, et il se trouva tête à tête

avec la bonne, qui lui tira sa révérence et se sauva dans la cuisine.

Un homme de caractère moins heureux eût peut-être succombé au désespoir en se voyant tout seul dans ce lugubre logis ; mais Florent s'accommodait de tout quand il n'avait point de souci d'argent, ni rien à faire, et qu'il pouvait ne penser à rien. Puis, à la réflexion, il s'avisa que l'endroit ne lui déplaisait point si fort : le mobilier ne lui semblait pas trop fourni, mais les proportions et le nombre des pièces flattaient sa vanité. Il recommença la visite des lieux, seul et à son aise. Ensuite, il tira le fauteuil du salon jusqu'à la fenêtre (qui était une grande baie gothique divisée en plusieurs compartiments par des colonnettes de marbre) ; il ouvrit l'un des vantaux, tira encore le fauteuil sur le balcon, dont la rampe de marbre était garnie d'un cuir rouge tout usé, et il se mit à regarder les gondoles et les bateaux-mouches qui passaient devant son palazzo. Il regardait aussi les gens qui montaient d'un côté, qui descendaient de l'autre, les degrés du pont, et il s'amusait de voir leurs silhouettes apparaître tour à tour aux ouvertures et disparaître derrière les pleins.

Comme il était d'une nature contemplative, cette occupation lui suffit amplement jusqu'au soir ; après quoi les lanternes du pont, des traghetti, des bateaux-mouches et des gondoles

furent allumées, et il s'attarda une bonne demi-heure encore à considérer les zigzags de leurs reflets dans l'eau visqueuse, sans plus rêver qu'un homme qui crache dans un puits pour faire des ronds. Alors il retourna dans sa chambre, où une seule ampoule électrique jetait une faible lueur. Il ouvrit sa malle à tâtons et endossa son smoking pour aller dîner au *Vapore*. Il n'espérait point de reconnaître son chemin par terre, et il y fut par eau.

Il y arriva vers huit heures, et fut péniblement affecté d'y voir les mêmes gens que ce matin, vêtus de complets vert amande et coiffés de chapeaux vert pomme. Sa table même, sa table était prise, et par l'homme au chien-loup ! Il vit enfin Jules, qui distribuait des tranches de tarte à une sorte de mère Gigogne environnée de toute sa progéniture. Jules lui dit, sans s'interrompre : « Monsieur le comte n'a pas la pensée de dîner à une heure pareille ? » et lui fit signe, assez cavalièrement, de décamper.

Rupert, ahuri, ne songea point cette fois à désobéir. Il s'en alla jusqu'à la Rivendita di tabacchi, où il acheta des cigarettes égyptiennes qui lui parurent convenables à sa dignité. Puis il fit une halte chez Florian, prit un apéritif et rougit de ne le payer que six sous. Enfin, vers huit heures et demie, il retourna au *Vapore*. Il était inquiet, presque découragé. Mais

Il fut rassuré d'abord par la rencontre qu'il fit à la porte, de deux messieurs en gilet blanc, et d'une dame en grande toilette de soirée, drapée dans un superbe manteau et, à la lettre, ruisselante de perles.

V

Courtoisement, avec un peu d'obséquiosité peut-être, Florent Rupert, qui avait deux pas d'avance, fit halte, s'effaça, et laissa passer la dame aux perles. Elle tourna vers lui un œil langoureux et le paya d'un sourire qui semblait équivaloir à une promesse formelle. Mais Rupert, qui a l'usage du monde, sait que les plus honnêtes s'offrent ainsi au premier venu sans y penser, et que leurs mines ne tirent pas à conséquence. Il regretta même d'avoir été poli comme un homme de rien, et, pour se rattrapper, passa devant les deux messieurs à gilets blancs, sans faire la moindre inclination, comme Louis XVIII, la première fois qu'il eut à dîner les souverains alliés aux Tuileries. Ces messieurs flairèrent le grand seigneur, et au lieu de dire : « Quel goujat ! » ils se demandèrent à demi-voix, avec autant de déférence que de curio-

sité : « Tiens ! qui est-ce donc ? » Ils ne faisaient plus figure que de parents pauvres, et c'est Florent qui avait l'air d'accompagner la dame. Ce cortège solennel traversa la première salle du *Vapore*, où toutes les tables étaient encore occupées par les ignobles voyageurs vêtus à l'instar de chasseurs tyroliens. Une odeur de cigares à dix centimes prit Florent à la gorge. Les ampoules électriques, dans la fumée, devenaient ternes et rougeâtres, et se cernaient d'un halo livide, ainsi que les réverbères de Londres un jour de grand brouillard. La dame, cependant, marchait d'un pas assuré, comme une reine qui a l'habitude d'aller tout droit devant elle entre deux haies de soldats. Florent la suivit encore, et parvint jusqu'à la deuxième salle, où une surprise nouvelle l'attendait.

Ici, les tables étaient disposées et parées de même que dans un cabaret parisien à la mode. Il y avait des abat-jour de petite soie jaune aux fausses bougies des flambeaux, des cornets de fleurs, quelques pétales çà et là semés sur les nappes, des verres de Bohême multicolores mêlés aux verres de cristal blanc ; et dans les seaux de plaqué, les bouteilles de vin de Champagne faisant bon ménage avec les flacons de vin du Rhin. Des menus en évidence attestaient que non seulement les tables étaient retenues, mais les dîners commandés. Rupert eut une minute d'angoisse. « Et ma table ? se dit-il.

Jules a-t-il pensé à moi? » Jules y avait pensé. Le couvert de l'hôte de marque était mis. Rien n'y manquait, ni les fleurs : une rose pourpre et une rose-thé, ni le seau, où baignait une demi-Niersteiner auprès d'une demi-Evian, ni même le cure-dent, à la française, non de bois, mais de plume, et déceimment enveloppé d'un papier de soie, ni, à droite de l'assiette, le carton. Rupert s'en saisit, et connut en le lisant qu'il allait manger un minestrone, une dorade, des becs-fins sur une polenta, la tourte de la maison et des fruits.

Il dressa le nez, au moment que ses trois récentes relations s'installaient juste vis-à-vis de lui. Jules lui lança un regard d'intelligence, puis s'approcha de leur table. Il entendit, ou bien il devina, par le mouvement des lèvres, qu'un des hommes demandait au sommelier : « Qui est-ce? » que le sommelier répondait : « C'est le comte Rupert », et que tous les trois disaient ensemble : « Ah ! oui. » Et il admira que ces étrangers eussent l'air de si bien savoir qui était le comte Rupert, quand lui-même ne le savait pas précisément. Mais il sentit que sa dignité ni le protocole ne lui permettaient pas d'ignorer le nom de ces gens, qui osaient s'informer de lui. Il appela tout haut Jules, qui s'empressa de lâcher les voisins et accourut.

— Qui est-ce? demanda-t-il à son tour, sans baisser la voix.

Jules répondit, avec plus de discrétion :

— C'est une dame du demi-monde, bien que réellement veuve, la baronne Trotteur. Elle est venue passer quatre ou cinq semaines à Venise, en compagnie de son ami et d'un ami de son ami. L'ami est le marquis de Bondidier, et l'ami l'ami est un banquier, M. Lévy-Dulac.

Florent crut devoir répondre : « Ah ! bien », quoiqu'il n'eût jamais ouï parler du banquier ni du marquis ; mais il prit soin de ne leur témoigner aucune considération. Il assena d'abord, brusquement, à la baronne Trotteur un regard courroucé ; puis ce regard devint, par un changement aussi brusque, celui de la clémence, et Rupert sembla dire avec magnanimité : « Relevez-vous, Madame », ou plutôt le contraire de se lever. Il détourna les yeux vers MM. Lévy-Dulac et de Bondidier pour leur marquer un immense mépris. Il revint ensuite à la baronne, à qui ses muets truchements signifièrent cette fois que, pour elle, et d'ailleurs pour toutes les femmes, il n'était qu'un homme. Après quoi, et afin qu'elle ne s'en fit point trop accroire, il ne lui prêta plus la moindre attention ; et même, dans le dessein de la rendre jalouse, il fit semblant de porter l'intérêt le plus vif à toutes les nouvelles figures qui se présentaient.

Il ne voyait plus arriver, grâce à Dieu, que des gens de la meilleure compagnie, nés sans

doute, comme le marquis et la baronne, ou israélites comme M. Lévy-Dulac. Tous les hommes portaient le smoking, le gilet blanc, la cravate noire, et les femmes le grand habit, selon la mode la plus récente qui a supprimé toute hiérarchie des toilettes, et veut que l'on s'habille pour dîner au cabaret comme pour danser à la cour. Le plus grand luxe était celui des manteaux, de couleurs hardies, à grands ramages, quelques-uns même brodés ou tissés d'or ; quant aux corsages, ils avaient si peu d'étendue que ce n'est point la peine d'en parler ; et les robes non plus ne comptaient guère, courtes, étriquées, faites d'étoffes molles, non point de ces étoffes qui se tiennent debout, qu'aimaient tant nos arrière-grand'mères. Il faut dire, pour être équitable, que les dames du *Vapore* n'étaient pas si empanachées que celles d'Armenonville ou de Deauville ; mais si elles ne balançaient pas sur leur chef, comme des Peaux-Rouges, trop de dépouilles d'oiseaux, elles étalaient, en revanche, comme des Américaines, une éblouissante bijouterie, et chacune, selon l'expression vulgaire, semblait avoir sorti tout ce qu'elle avait.

Rupert n'est pas un observateur, mais il eût fallu être aveugle pour n'apercevoir pas le comique de ce faste dans un cadre si médiocre, et de cette promiscuité des milliardaires avec les dîneurs mal ficelés de la salle voisine. Cela

'était pas seulement comique, mais choquant, ou bien touchant, selon qu'on veut le prendre. Florent, pour s'en tirer, décida que « c'était revant ». Puis il attaqua son minestrone, qui lui parut un potage bien massif pour ouvrir l'appétit. Aussi n'y fit-il point honneur, et il recommença de promener des regards majestueux sur les diverses « parties » qui s'établissaient lentour. Cette fois encore, il n'aurait eu que l'aire de l'esprit d'observation (si le ciel l'en eût loué), et une science élémentaire de l'arithmétique lui suffit pour connaître que les convives étaient toujours groupés en nombre impair : la plupart allaient par trois, et les parties qui avaient failli être carrées étaient de cinq. Cette distribution ne l'aurait pas surpris outre mesure, car, sans avoir beaucoup réfléchi sur les mœurs, il était sceptique à cet égard ; mais il ne trouvait point une figure de mari à ce tiers ni à ce cinquième incommodes, non plus que des figures d'amants aux autres mâles et aux femmes des airs de maîtresses. Rien, à la vérité, ne suggérait moins l'idée de libertinage que l'aspect de ces groupes. Ils étaient mondains à la rigueur, c'est-à-dire que l'on ne pouvait pas imaginer ni concevoir qu'à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, l'une de ces femmes retirât, en faveur de l'un des hommes, fût-ce le moins embarrassant de ses colliers. Jamais Florent Rupert ne s'était trouvé dans un

lieu de fête où cela sentît moins l'amour ; il semblait que les couples et les quatuors se fussent munis chacun au moins d'un gêneur, pour en éviter la possibilité et jusqu'au soupçon. Rupert ne doutait point, cependant, que le trio Bondidier, Lévy-Dulac et Trotteur ne fît exception ; d'abord, parce qu'il tenait de Jules que le marquis et la baronne « étaient ensemble » ; ensuite parce qu'il ne croyait pas téméraire de supposer que Lévy-Dulac trompât le marquis avec la baronne et les entretînt tous les deux. « J'en ferais bien autant », se dit-il, ne pensant naturellement point à entretenir, mais à l'autre chose.

Négligeant désormais tout le reste de l'assistance, il se mit à les considérer fixement. Il les avait jusques alors regardés si mal, et sa vue était si peu exercée à voir, qu'il n'aurait su dire comment chacun des trois avait le nez fait, ni la nuance de leurs cheveux. Il s'étonna lui-même de n'avoir pas remarqué plus tôt des particularités qui devaient sauter aux yeux : ainsi, le marquis de Bondidier était habillé avec plus de fantaisie que de correction ; le gilet, qui paraissait blanc, était bien à fond blanc, mais de soie et non de piqué, et brodé de fleurettes ; l'étoffe du smoking n'était pas noire, mais marron ; la cravate blanche faisait deux tours, avait les bouts pointus, ourlés, et un jour à l'ourlet ! Le crâne, chauve, était couronné fort bas de cheveux impalpables et déteints, comme

ceux des enfants nouveau-nés. Ce marquis avait l'air d'un vieil ange qui voudrait encore faire le jeune homme. Le banquier Lévy-Dulac, au contraire, ne laissait rien à désirer. Il n'y avait rien à dire de sa tenue. Son âge apparent était juste milieu. Il ne semblait point manquer de culture — physique. Il était bien de sa personne, et n'avait sur lui que des signes effacés de sa race, à titre d'indication. Une faible courbure du nez, une légère convergence des yeux, lui donnaient bien, si l'on veut, une physionomie d'oiseau de proie, mais d'un oiseau de proie pas trop méchant, seulement un peu âpre. Il se coiffait comme tout le monde, et ses cheveux, d'un noir brillant, étaient si plats, si lisses, que l'on eût dit qu'il se les était fait peindre sur la tête, après s'être parfaitement rasé.

Enfin, la baronne Trotteur était d'une beauté saisissante, et Rupert s'étonna en conséquence que cela lui eût d'abord échappé. Elle était sans défaut : comme Hélène, elle ressemblait merveilleusement aux déesses immortelles, et c'est tout ce que le plus grand des poètes en aurait pu dire de plus précis. Elle ressemblait aussi à la *Flora*. Rupert, qui ne fréquente point les musées, n'observa point cette ressemblance ; mais une *Flora* vivante aurait dû lui inspirer des désirs, au lieu qu'il cessa d'en éprouver soudain, par esprit de contradiction, et il gronda seulement ; « N... de D... ! qu'elle a de belles

perles ! » Mais il ne discontinua point pour cela de l'envisager, et avec une telle insolence que le marquis de Bondidier, ou même M. Lévy-Dulac, lui eussent dû jeter à la tête tout ce qu'ils avaient de vaisselle sous la main. Il n'advint rien de tel. Rupert vit que la baronne semblait ravie et confuse, que les deux hommes lui parlaient en souriant, qu'elle répondait avec une fausse modestie ; et il n'eut aucune peine à rétablir le texte de leur dialogue : « Ma chère, mais on dirait que vous avez tapé dans l'œil au comte Rupert ! — Mais oui, on dirait. »

Le comte Rupert était si absorbé qu'il dînait machinalement. Il avala dorade, becs-fins et polenta sans en connaître le goût, et ne vit où il en était qu'au moment que Jules lui servit le café. Le maître d'hôtel lui apportait en même temps la lampe du fumeur et un Virginia pareil à celui de ce matin. Mais Florent ne se laissa point faire, et il déclara son mépris pour les cigares de François-Joseph, d'un seul mot, qui n'a rien de viennois, ou qui n'a pu être importé à la cour de Vienne que par un Français de la suite de Marie-Louise. Jules ne s'effaroucha point de cette grossièreté, qui a de l'allure, haussa les épaules avec indulgence, et tendit à Rupert un autre cigare, un cigare énorme, moins approprié à un archiduc qu'au Brésilien de la *Vie Parisienne*.

VI

Un dîner léger, délicat, gratuit ; la société, le contact de personnes toutes nobles ou riches ; l'apparence et l'illusion d'une égalité avec elles, ou même d'une supériorité ; un grand cigare du goût le plus fin et qui se fume régulièrement : faut-il rien de plus pour être heureux ? Lui-même, Florent Rupert, n'aurait sans doute point formé d'autres vœux si la bonne fée lui eût permis de souhaiter à discrétion. Aussi fut-il bien étonné de ne point dire à demi-voix, en franchissant la porte du *Vapore* : « La vie est belle » ou quelque autre aphorisme de même sorte, mais de se sentir en proie au désespoir. Sa solitude, qui lui était d'ordinaire indifférente, l'affecta cruellement, et il se voyait environné cependant d'une foule nonchalante et gaie, qui glânait aux immuables étalages de la merceria.

Des idées lui vinrent d'entier renoncement, voire de suicide, qui le glacèrent comme ces avertissements de maladie que nous recevons au plus intime de notre être physique, dans le moment même que nous nous félicitons de notre parfaite santé et que nous avons conscience d'être bâtis pour vivre cent ans. Il s'indigna de sa propre ingratitude envers le sort qui le comblait, et son absurdité le scandalisa ; il dut s'évertuer à élucider ce mystère par égard pour son entendement qui (une fois n'est pas coutume) se rebellait contre l'inconséquence ; et l'effort qu'il fit fut de si bonne volonté, de si bonne foi, qu'en dépit de son inaptitude au diagnostique, il découvrit la cause du malaise tout soudain : c'était qu'en sortant de chez lui, il avait pensé à tout sauf à relever la situation de son logis et à s'informer de l'adresse exacte, soit auprès de sa servante ou de la concierge. Moins avisé que le petit Poucet, mais de caractère plus puéril encore, il était dans la même détresse qu'un enfant abandonné ou perdu qui ne saurait même pas dire au gardien du jardin public : « Mon papa et ma maman demeurent telle rue, tel numéro. »

Il se frappa le front. « Bertoluzzi me le dira », songea-t-il... « Mais on me rira au nez ?... » Cela lui était bien égal ! Il courut à l'agence, et sans réfléchir sur le chemin, de sorte qu'il ne fit point d'erreur : comme les gens qui mettent

l'orthographe quand ils écrivent les mots tout d'un trait et sans y penser. Mais la boutique était fermée, à cette heure. Florent sentit que son dernier espoir lui échappait... Il aperçut aussi le danger de se laisser aller au découragement, dans une ville où l'on a tant de facilités pour se jeter à l'eau, et il réagit. « Au fait, se dit-il, Alfred sait mon adresse, puisque l'on a envoyé mes malles chez moi. » Il se dirigea vers l'hôtel. « Alfred, se dit-il encore, m'a tant défendu d'y remettre les pieds ! » Mais nécessité n'a pas de loi. Il éprouvait d'ailleurs le plus grand désir de revoir son ami le sommelier et commençait de trouver le temps long, bien que neuf heures à peine se fussent écoulées depuis leurs adieux et la remise des cinq louis.

Rupert toutefois fut raisonnable : il se commanda de n'aller à l'hôtel qu'assez tard dans la soirée, et quand le hall ne serait plus si empli de monde. Il fut d'abord faire les cent pas sur la place Saint-Marc ; mais il regardait l'heure toutes les minutes à son bracelet. C'était jour de musique. L'estrade circulaire de l'orchestre occupait le milieu de la place ; les tables de Quadri et de Florian semblaient presque rejoindre cet échafaud ; et la foule, qui n'avait point d'espace pour se mouvoir, demeurait pressée, muette, grave comme si elle eût assisté à un service religieux. Cette physionomie étonna Rupert ; car les Italiens n'ont pas ordinairement

l'air d'écouter la messe quand ils écoutent de la musique. Il remarqua aussi que le morceau qu'on exécutait ne ressemblait point à *O sole mio* ni à *Santa-Lucia*. C'était, en effet, un pot-pourri des *Maîtres Chanteurs* : il aurait fallu le savoir. L'orchestre des carabiniers ne comprenait rien du tout à ce qu'il jouait, mais le jouait avec une application touchante ; et les auditeurs, qui n'y comprenaient goutte, l'écoutaient aussi pieusement. C'est que « Riccardo Wagner » est mort à Venise, au palais Vendramin-Callerigi ; sa musique est sacrée pour les Vénitiens, et ils parlent de graver son nom sur la table devant laquelle il avait coutume de s'asseoir, chez Lavena. Le pot-pourri des *Maîtres* s'acheva dans un silence morne ; mais, aussitôt après, des vociférations éclatèrent. Des remous se firent dans la foule, dont Florent profita pour se dégager. Le passage était libre, le long de la basilique. Il s'avança jusqu'à vingt pas environ de l'horloge, et comme il voyait çà et là des gens arrêtés, qui semblaient faire faction, il s'arrêta.

Comme d'autres qui passaient devant lui le regardaient d'une façon narquoise, il se demanda si l'endroit n'était point mal famé, et il craignit que cela n'eût point bon air d'y demeurer en station. Mais il ne s'effarouchait point aisément, sa paresse fut la plus forte et il demeura. Il ne surprit d'ailleurs ni un mot, ni un geste, ni même un coup d'œil équivoque. Il

discernait sans peine, dans la foule, les étrangers. Il pouvait reconnaître si les femmes vénitiennes étaient de la petite bourgeoisie ou du peuple, selon qu'elles portaient le chapeau ou la mantille ; mais aucun signe extérieur ne lui indiquait si les femmes du peuple étaient d'honnêtes menagères ou des prostituées. Quant aux hommes, beaucoup plus nombreux, ils semblaient tous avoir vingt ans, et rien n'aidait au spectateur à déterminer leur rang social. Ils étaient proprement, décemment et uniformément vêtus de couleurs sombres, n'arboraient point de cravates criardes, et ne trahissaient un peu de fantaisie que par la diversité des mouchoirs qui pendaient hors de leur poche. Ils n'usaient point de gants, et leurs mains ne paraissaient point fort soignées. Ils portaient tous le chapeau mou. Leurs yeux étaient beaux et les traits de leurs visages plutôt laids, le nez long et gros. Ils avaient un air de sagesse, qui ne les empêchait point de témoigner beaucoup de joie quand ils se rencontraient, mais ils ne faisaient point de manifestations méridionales ; et ils semblaient se connaître tous intimement. Rupert, après avoir porté sur eux des jugements éméraires et contradictoires, décida enfin de les tenir pour de petits employés modèles, comme celui de Bertoluzzi, qui travaillaient tout le jour dans leur boutique ou dans leur bureau, et s'en allaient le soir respirer par les rues

et entendre de la musique. Il consulta sa montre et vit qu'il n'avait encore tué que dix minutes.

« Ah! se dit-il, ma foi, tant pis, je vais à l'hôtel. » Mais l'orchestre à ce moment attaquait un pas redoublé, beaucoup plus intelligible au vulgaire que la Marche des Corporations. Florent voulut l'entendre et revint au plus épais de la foule. On bissa le morceau, il voulut se dérober; il dut repousser de la main un petit jeune homme enthousiasmé qui lui barrait la route et ne prêtait nulle attention à ses : « Pardon, monsieur, s'il vous plaît. » Le petit jeune homme tourna la tête, il reconnut justement le commis de Bertoluzzi. Il remercia la Providence et voulut dire à cet enfant : « Ah! monsieur, rappelez-moi donc où je loge. » Mais une honte inexplicable lui lia la langue, il ne dit rien du tout, se tira de la presse; et il eut un accès de fureur quand il se retrouva seul, l'instant d'après, devant l'horloge. « Je suis trop bête! cria-t-il. Non, je suis trop bête! »

Pour réparer la bêtise, il tenta de rechercher le garçon et se glissa parmi la foule, mais elle se dispersait. Comme il passait devant Quadri, il aperçut la baronne Trotteur, M. Lévy-Dulac et le marquis de Bondidier autour d'une table où étaient servis des granits de café noir et blanc. Il se planta en face d'eux, puis s'avisa que cela n'était point convenable et leur fit un petit salut, qui, à la réflexion, lui parut moins

convenable encore, puisqu'il n'avait pas eu l'honneur de leur être présenté. Les trois personnages n'en jugèrent point de même, et Rupert sentit bien qu'ils étaient flattés. Par dignité, il leur montra le dos, et eut une nouvelle surprise : car il se trouva nez à nez avec Alfred. Le maître d'hôtel était en civil, c'est-à-dire qu'il avait quitté l'habit noir pour revêtir un complet pareil à celui des autres petits jeunes gens ; il portait aussi un feutre mou.

— Écoute, lui dit Rupert, il m'arrive une chose folle : je ne me rappelle plus où je demeure.

Alfred, en civil, n'observait plus l'étiquette : il se tordit, c'est le mot propre. Après s'être tordu, il dit :

— Tu tombes à pic. C'est mon soir de sortie. Nous allons te reconduire chez toi. Mais, auparavant, on te fera faire la tournée des grands-ducs : c'est le cas ou jamais.

— Tu n'es donc pas seul ? dit Rupert, méfiant.

— Je suis avec des types, dit Alfred.

Il ouvrit une parenthèse et demanda :

— Tu connais donc la baronne Trotteur ?

— Je ne la connais pas, dit Florent, mais je suis en train de la lever. J'ai commencé l'opération pendant le dîner ce soir, et je pense continuer les jours suivants.

— Je ne saurais trop t'y engager, dit Alfred

avec un grand sérieux. C'est un excellent choix. Elle a des perles.

— Tu peux le dire, elle a des perles.

Après un temps, Florent reprit :

— Qui sont ces types avec qui tu es ?

— Des types, répartit Alfred. Ils ne sont pas gênants, ils ne savent pas un mot de français... Il y a, entre autres, Staë.

— Staë ? fit Rupert.

— C'est comme Eustache en vénitien. Tu dois le connaître : il est clerc à l'agence de location.

— Ah ! dit Rupert, je l'ai rencontré tout à l'heure à la musique.

— Le voilà qui s'amène, dit Alfred.

Staë salua poliment Rupert, qui daigna lui serrer la main. Puis cinq ou six autres jeunes gens survinrent, et Alfred, voyant la bande formée, dit :

— Nous allons ?

— Nous allons, dit Rupert.

Alfred ordonna le départ, et les compagnons, au train de course, fendant la foule, traversèrent de biais la place Saint-Marc, d'où ils sortirent par l'Ascensione. Ils firent brusquement halte, sans commandement, devant la poste.

VII

La foule, ici, était plus mouvante, et son allure courte, vive, ses gestes saccadés faisaient contraste avec la nonchalance de l'autre foule, qui, sur la place de Saint-Marc, autour de l'orchestre, se pressait, bougeant à peine. D'une rue, coudée à son extrémité, qui aboutit au guichet même de la place, venaient incessamment les étrangers qui avaient dîné à l'*Europe* ou au Grand Hôtel. Toutes les femmes portaient des toilettes de soirée, tous les hommes le smoking sous le pardessus d'automobile ou sans pardessus, le chapeau mou, ou, selon la mode américaine, point de chapeau. Des escouades de jeunes Vénitiens se faufilaient parmi les *forestieri*, en sens inverse et à toute vitesse. D'autres indigènes, comme les nouveaux amis de Rupert, demeuraient plantés

devant la poste, parmi des matelots et des soldats d'une taille exiguë. A chaque minute, brusquement, une dizaine de ces plantons se mettaient en branle, et se précipitaient dans un souterrain dont l'ouverture était à gauche de la poste. Rupert, qui est trop curieux, y alla voir, lut ce qui était écrit en grandes lettres immodestes à l'entrée, et revint tout rougissant vers ses compagnons, qui pâmèrent de rire. Alfred les tança. Cet incident détermina la reprise de la marche en avant; mais d'abord elle fut encore gênée par le mouvement contrariant des chasseurs, autres domestiques, ou particuliers, qui venaient jeter leurs lettres dans les boîtes, à temps pour la dernière levée. Dès le premier coin de rue, deux femmes vêtues de robes couleur de muraille et drapées de voiles d'indienne abordèrent la troupe. Florent Rupert comprit que la tournée des grands-ducs commençait. Son cœur battit un peu. Mais il ne s'étonna point que ses guides fissent la sourde oreille aux sollicitations de ces deux femmes trop tôt rencontrées.

Il doubla le cap d'un petit café paisible, où de vieux habitués lisaient les journaux du soir en vidant des carafes d'eau; et il se trouva dans la Frezzaria où le commerce de l'amour était pratiqué avec une naïveté charmante. De braves boutiquières, environnées de leurs enfants, étaient assises sur le pas de leurs portes, et con-

sidéraient sans mépris une demi-douzaine de filles vêtues et voilées comme les précédentes, qui allaient et venaient. Deux ruffians solides, mais qui n'auraient point fait de mal à une mouche, se tenaient à la disposition des clients plus timorés qui ne savent point négocier sans le secours des intermédiaires. Un jeune Anglais, très grand, très beau, et sévèrement rasé, parcourait la rue de bout en bout à longues enjambées, comme s'il eût fait le pari de rasler une femme au passage, de la même façon que l'on cueille des anneaux dans un carrousel. Les compagnons de Florent ne s'attardèrent point aux délices de la Frezzaria; ils prirent l'une des ruelles qui la coupent à angle droit, et s'enfoncèrent dans une ombre effroyable. Un réverbère unique, placé fort loin, ne leur aidait guère à se diriger; mais en tâtant d'une main un des murs de la rue où ils cheminaient en file, et de l'autre main l'autre mur, ils ne pouvaient pas non plus se perdre. Ils durent, un moment, à la lettre s'aplatir, pour livrer passage à une autre file de jeunes demoiselles élégamment vêtues, qui les croisèrent. Staë murmura le mot qui signifie en italien « téléphonistes ».

Florent ne doutait point que toutes les maisons de cette rue ne fussent des mauvais lieux. Abandonné à lui-même, il eût sonné indifféremment à l'une ou l'autre de ces portes, où il voyait des plaques de cuivre avec des noms

gravés ; mais il ne savait plus que croire, quand par hasard on lui laissait le temps d'y regarder de plus près, et qu'il lisait à côté du nom la mention d'une qualité honorable, comme ébéniste, menuisier, marchand d'*antichità*, fabricant de verres, de dentelles ou de mosaïques. Alfred enfin heurta à une porte, que nul signe distinctif ne marquait d'infamie. Les autres se dissimulèrent le long du mur et observèrent le silence. Une fenêtre s'ouvrit au rez-de-chaussée. Une vieille, qui ressemblait à Dante aussi exactement qu'il est possible, regarda dehors, à travers des barreaux de prison, bien inutilement puisqu'on n'y voyait goutte, et la porte fut entre-bâillée. Alfred se glissa dans la maison, poussant Florent devant lui, maintint le battant ouvert, malgré la vieille, et les petits jeunes gens pénétrèrent de vive force en criant tous ensemble :

— Madama ! Madama ! Bon'soar, madama !

Ils croyaient parler français, et comme cela les amusait follement, ils riaient à grands éclats.

La vieille, les voyant si nombreux et les connaissant pour ses compatriotes, refusa de les laisser monter au premier étage où était le salon. En vain, Alfred lui assura que Florent Rupert était un noble étranger. Elle leur fit les honneurs de sa cuisine, fort bien tenue, où les cuivres étincelaient à la faible clarté d'une

lampe à pétrole. Elle voulut bien faire descendre une jeune personne, jolie, fort gaie, et qui savait les petits noms de tous ces messieurs. Une conversation animée s'engagea, dont la puérilité était évidente même pour un Français qui n'y entendait rien, et qui n'eût point assurément blessé les oreilles les plus chastes. Bientôt, à force de jacasser et de rire, on eut soif. La vieille tira d'une armoire des siphons de « gazeuse », la jeune trancha des citrons, Alfred prépara des limonades, et s'il n'en fit point d'abord autant qu'il y avait de buveurs, c'est que les verres manquaient; mais l'on se les prêta fraternellement. Jamais Florent Rupert n'avait assisté à une débauche si sobre ni si peu dégoûtante; il commençait même d'en être dégoûté, justement pour ce motif, quand par bonheur quelqu'un troubla la fête. On sonna. La vieille mit son œil au judas. C'était le jeune Anglais, qui n'ayant point happé de femme au vol, en venait querir une à domicile. La vieille s'empressa de lui ouvrir, et mit poliment dehors les acolytes de Rupert et d'Alfred. Ils galopèrent jusqu'au bout de la rue en criant à perdre haleine: « Madama! Madama! »

— Je suis un peu fatigué, dit Rupert, j'aimerais mieux rentrer au *palazzo*.

— Comment, déjà? dit Alfred.

Avant de rendre la liberté à son client, il voulut absolument le conduire ailleurs, n'im-

porte où, sous prétexte qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, et que la visite d'une seule mauvaise maison fait encore moins une tournée des grands-ducs. Florent céda, mais d'assez méchante humeur. Sur l'indication du maître d'hôtel, la troupe rebroussa chemin jusqu'à la Frezzaria, pour s'en écarter de nouveau sur la gauche au premier croisement de rues. Celle où ils s'engagèrent cette fois était plus large, fort longue, et coupée vers son milieu par un canal. Peu après le pont, se trouvait une église, et une veilleuse était allumée sous le porche. La rue aboutissait enfin à une place, bien grande pour Venise, éclairée du moins d'un côté par deux ou trois lampes d'une brasserie.

— Nous sommes, dit Alfred, derrière le théâtre de la *Fenice*.

— Vraiment? dit Rupert, qui n'avait jamais jeté les yeux sur un plan de Venise.

Tandis qu'ils échangeaient ces propos, les jeunes fous s'avisèrent d'organiser une partie de barres et, malgré les remontrances du sommelier, la continuèrent une demi-heure durant, en hurlant comme des damnés. Ils firent ensuite une course, dont le but était un pont en escalier qu'on apercevait au lointain, à l'angle d'une autre petite place, voisine de la grande. Tout proche était le mur d'un jardin et une porte mystérieuse. Alfred apprit à Rupert qu'il

Il y avait là encore un lieu de plaisir, dont la visite faisait nécessairement partie du programme. Les coureurs ne manquèrent point d'y carillonner en passant; mais, comme ils faisaient plus de bruit que cinquante diables et ne cessaient pas de crier : « Madama! Madama! » la *madama* de cette maison-ci, qui avait eu l'imprudence d'ouvrir, leur jeta la porte au nez, juste au moment que Rupert et le sommelier les joignaient. Alfred se résigna à commander la dislocation. Les joueurs se firent de bruyants adieux, puis, seuls ou par couples, s'envolèrent de tous les côtés, selon les *sestieri* où ils logeaient. Alfred lui-même prit congé de Florent, après l'avoir passé en consigne à Staë, chargé de le ramener à travers le dédale des rues jusqu'au seuil de son palazzo.

Quand Staë se vit tête à tête avec monsieur le comte, il changea tout soudain de façons et le collégien déchaîné devint un enfant sage, fort différent aussi de l'employé qui, cet après-midi, montrait les appartements au pas de charge. Florent lui-même se sentit intimidé : ce n'était point son habitude, et sa vanité en eût souffert si Staë eût été son aîné ou son supérieur; mais il lui parut délicat d'éprouver de la timidité à l'égard d'un garçon de peu et si jeune, et il fut content de soi, ce qui lui arrivait plus ordinairement. Le voyageur et son guide firent une brève halte avant que de repartir, au milieu de

la place déserte. Ils se regardèrent en souriant, et ce regard, ce sourire, qui marquaient une camaraderie réciproque, tinrent lieu aussi de formules de politesse : « A votre service. — A vos ordres. — Quand il vous plaira. » Cependant, un nuage qui passa sur le clair visage de Staë, avertit Rupert que le jeune commis avait encore autre chose à lui demander. Florent prit un air d'intérêt et de bienveillance pour l'enhardir à s'expliquer. C'est ici que l'embarras commençait, puisque l'un des deux ne connaissait point le parler de France, ni l'autre le toscan ou le vénitien.

Staë eut une inspiration. Il devina que deux personnes, qui usent de dialectes si prochains par les étymologies, s'entendraient toujours aisément, si elles renonçaient aux idiotismes et à la syntaxe, réduisaient à l'élémentaire l'expression verbale de leurs idées, et les commentaient d'un seul geste après les avoir traduites d'un seul mot. Il s'orienta donc, fit face vers l'est, où était le campanile, tendit le bras gauche vers le nord-ouest, et prononça le mot *palazzo*, en regardant fixement Rupert pour lui signifier que c'est du palazzo de Rupert qu'il s'agissait. Puis, de la main droite, et dans une direction qui faisait avec la première un angle de quatre-vingt-dix degrés, il désigna le lointain, et articula les mots *casa, casa mia*. Il murmura ensuite, avec une tendresse extrême,

le mot *sorella*, puis l'adjectif qui veut dire « inquiète », et eut soin de ne joindre par aucun verbe le sujet à l'attribut. Comme sa physionomie exprimait la plus ardente prière, Florent comprit que Staë lui demandait la permission de faire un crochet avant de le reconduire chez lui, pour aller rassurer une petite sœur qui, ne voyant point rentrer le petit frère à cette heure indue, mourait d'inquiétude. Il fut touché de cette confiance, de cette familiarité, et si fier d'avoir entendu cinq mots d'italien, qu'il répondit avec une grande force affirmative : « *Si, si* », et se mit de lui-même dans la direction que Staë venait de lui indiquer. Staë fut à son tour si ému qu'il dit un mot à la rigueur superflu : « *Grazie* » ; mais Florent eut la joie de l'entendre encore. Ils s'ébranlèrent. Florent éprouvait un sentiment de sécurité, bien que l'aspect des maisons noires, et l'air de coupe-gorge des rues fût plutôt pour suggérer au plus intrépide des idées d'attaque nocturne, de vol et d'assassinat.

En chemin, un miracle véritable s'opéra dans l'esprit de Florent Rupert, qui n'est cependant point rompu aux jeux de la réflexion et des conjectures. Comme Staë, n'ayant plus rien à lui dire, ne lui disait en effet plus rien, il repassa le peu qu'il savait de son cicérone, et en déduisit fort apparemment tout ce qu'il ne savait point. « Sa sœur l'attend, se disait-il :

c'est donc que ce garçon n'a plus de mère, ni probablement de père. Il est orphelin. La sœur est l'aînée, elle tient la maison, et tous deux subviennent aux besoins de la petite famille; car il y a, sans doute, d'autres enfants, en bas âge. Ce sont des gens très pauvres, mais honnêtes, et singulièrement bien élevés. »

A ce moment, Staë parut soudain entrer dans le mur. Florent, étonné, ne voyait qu'une cavité en forme de niche : c'était cependant un passage, mais tortueux, et dont l'autre issue n'était visible qu'après le troisième détour. Staë avait pris Florent par la main, et le lâcha quand ils arrivèrent enfin dans une cour, que le Parisien jugea d'abord aussi vaste que la place où l'on avait joué aux barres, mais qui était au contraire de proportions médiocres. Au centre se voyait la margelle sculptée d'un puits, et toute la cour semblait elle-même un puits, tant les quatre façades qui la limitaient étaient hautes, noires et apparaissaient, malgré les ténèbres, luisantes d'humidité. Mais des ficelles tendues d'une fenêtre à l'autre, chargées de linges et de hardes, mettaient en travers et par-dessus comme un grand pavois.

VIII

Une fenêtre, une seule, était éclairée, et si faiblement que Florent Rupert se demanda s'il y avait bien là derrière une lampe, une bougie, ou si ce n'était point plutôt le reflet d'une étoile sur la vitre. Mais Staë, désignant le point lumineux, répéta : « Ah ! sorella... » avec le même accent de tendresse, avec une joie étonnée, comme s'il eût craint de ne pas retrouver sa sœur vivante, et que ce fût pour lui une grande surprise, et qu'il ne se pût défendre de faire part de son bonheur à cet étranger, qui sans motif lui inspirait de la sympathie. Rupert n'est que moyennement sensible, et cependant l'excès de cet amour fraternel l'émut, le bouleversa. L'ébranlement se communiqua même à son intelligence, qui devint, pour une minute, plus frémissante et plus active ; et comme Staë,

emporté par la passion, oubliait soudain les commodités d'une syntaxe élémentaire et d'un vocabulaire simplifié, débitait avec volubilité toute une phrase, Rupert la comprit, ou du moins en devina le sens. Il devina que le jeune garçon lui disait, ou à peu près :

— Attendez-moi. Je grimpe rassurer ma sœur et je redescends tout aussitôt. Jen'en ai pas pour longtemps.

Mais Rupert, qui était si tranquille et si brave parmi les ténèbres de la rue, se sentit prodigieusement lâche au fond de ce puits, et plutôt que d'y rester seul, il eût mieux aimé de gravir huit étages. Il fit, à l'exemple de Staë, une réplique entière et périodique : il pensait bien qu'elle ne serait aussi comprise qu'en gros, et n'usa d'aucunes précautions oratoires, mais de l'argot le plus cynique, pour déclarer qu'il tremblait de peur ; il tutoya Staë, et ajouta, à l'adresse de sa sœur, une grossièreté inutile, que le commis heureusement ne remarqua point, car un frère si affectionné devait être chatouilleux. Staë du moins entendit que « monsieur le comte avait la frousse » ce qui le fit rire aux éclats. Il reprit la main de Florent, le tira vers une porte qu'ils franchirent sans la voir, et quand elle fut refermée sur eux, l'ombre parut s'épaissir encore. Juste derrière était l'escalier. Pour en aviser Rupert, Staë cette fois ne jugea point à propos de parler : il donna un grand

coup de pied dans la première marche, et le bois sonna creux. Puis, à la lettre, il hissa Rupert, dont la volonté semblait abolie. Cette ascension égayait si fort le petit jeune homme qu'il ne cessa presque pas de pouffer jusqu'en haut, — à la sourdine, car il faisait scrupule de réveiller la maison endormie.

Rupert, faute de paliers, ne put compter les étages, mais il pensa monter au ciel. Il n'avait pourtant nulle hâte d'arriver, il était de nouveau éperdu de timidité, et ne l'eût pas été davantage, si, au lieu de faire connaissance tout à l'heure avec une petite fille du peuple de Venise, il avait dû être présenté à une duchesse. Staë ne lui laissa point le temps de la réflexion, gratta légèrement à une porte, et n'avait point fini de gratter que la porte s'ouvrit. Florent fut d'abord un peu rassuré par l'obscurité de l'antichambre qui l'empêchait de distinguer les traits de la sorella, et aussi d'être vu par elle, tandis que trois portes ouvertes, sur d'autres pièces éclairées, ne lui laissaient plus ignorer dès lors aucun recoin du pauvre logis.

Il y avait quatre pièces en tout. L'antichambre, exactement carrée, mesurait bien, au plus, deux mètres de côté. A gauche, le petit salon, meublé de deux fauteuils, de deux chaises, d'un guéridon où était posé la lampe, dont l'abat-jour était de papier jaune; et ces deux fauteuils, ces deux chaises, ce guéridon

se touchaient. A droite, la cuisine éclairée au gaz, et que le fourneau rendait, comme on dit en style de théâtre, impraticable. Au fond, une chambre à coucher (éclairée par une veilleuse), et dont tout l'espace était occupé par des lits jumeaux. L'un de ces lits, vide, mais dont la couverture était faite, appartenait sans doute à la sœur de Staë. Un garçon qui ressemblait au commis de Bertoluzzi trait pour trait, enfin comme un frère, mais qui marquait trois ou quatre ans de moins, reposait dans l'autre lit, tout au bord, et laissait une grande place libre, apparemment pour l'aîné. La tête des lits était à la fenêtre; les vêtements du cadet étaient soigneusement accrochés à l'un des porte-embrasse; l'espagnolette était réservée aux vêtements de Staë, et l'autre porte-embrasse à ceux de la sœur qui déjà y avait suspendu son voile.

Tandis que Florent Rupert considérait ce décor modeste et ne s'étonnait point trop de cette promiscuité, Staë, redevenu moulin à paroles, contait à la sœur les péripéties de la soirée, et qu'il reconduisait chez lui le comte Rupert qui avait oublié son adresse, et qu'avec la permission de monsieur le comte, il avait d'abord fait un saut jusqu'ici pour la tranquilliser, et qu'enfin il n'avait point laissé monsieur le comte en bas dans la cour, parce que monsieur le comte avait la frousse. La sorella, qui était initiée à la civilité puérile et honnête, ne

put souffrir qu'un étranger de distinction demeurât dans l'antichambre et debout : elle offrit à Rupert d'entrer, de s'asseoir et de se reposer dans le salon. Elle lui fit cette proposition obligeante avec force révérences, et des formules de protocole, mais aussi avec beaucoup de dignité. Staë interrompit sa bien-aimée sœur d'un éclat de rire et lui dit que monsieur le comte n'entendait point. Florent n'avait pas en effet compris un seul mot, mais le sens général du discours ne lui avait pas échappé, il interpréta de même la réplique du frère. Il était toujours au supplice et aurait bien donné le restant des cinq louis d'Alfred pour se sauver d'ici. Mais il ne se tenait pas moins ferme que la sorella sur les principes de la civilité bourgeoise, et il ne crut pas devoir décliner l'invitation. Il salua son hôtesse, et pénétra dans le salon, où il buta premièrement contre la table, ensuite contre une des chaises. Staë, sur l'entrefaite, songea qu'il n'était que temps de présenter sa sœur au noble étranger. Il murmura d'une voix timide et chantante :

— Angelica.

Rupert, bien que serré entre les deux meubles qu'il avait heurtés, trouva moyen de faire encore un grand salut. Staë saisit entre deux doigts l'abat-jour de papier jaune, l'enleva, et le visage de la jeune fille fut illuminé brutalement.

Monsieur le comte reçut au creux de l'estomac quelque chose comme un rude coup de poing, qui l'étourdit, mais d'une façon bien agréable. Certes, Angelica n'était pas une aussi radieuse créature que la baronne Trotteur. Elle ne rappelait point la Flora, mais elle était peut-être plus fine. Son profil était délicat, ses yeux splendides, et ses cheveux du noir le plus franc, naturellement ondulés, étaient si légers qu'au moindre souffle ils semblaient palpiter et vivre. Rupert avait rencontré de plus jolies filles : jamais (comme ses relations n'étaient pas fort choisies) il n'en avait connu de plus distinguées que cette ouvrière. Le charme d'Angelica était fait de contrastes, qu'il ne sut pas analyser, mais qu'il goûta. Elle alliait une certaine humilité plébéienne à une certaine fierté de race. Sa jeunesse était évidente, mais fatiguée. Elle avait l'air un peu farouche, avec une grande douceur de physionomie et une bonté presque divine. Staëne laissa point d'observer qu'elle faisait impression sur monsieur le comte. Par malice, et en souriant, il fit mine de replacer l'abat-jour. Rupert, d'un geste impérieux, l'arrêta. Il sourit encore, posa l'abat-jour sur le guéridon, fut s'asseoir sur l'une des chaises ; Rupert prit un fauteuil, Angelica prit l'autre, et ils demeurèrent ainsi, dans la lumière crue. Tout autre que Florent Rupert n'aurait point douté que Staëne l'eût amené ici avec d'assez vilaines inten-

tions ; mais, justement parce qu'il avait une expérience personnelle des vilaines choses, il n'admit pas cette idée. Il aurait donné sa tête à couper que son ami Staë était le plus honorable garçon du monde, Angelica la fille la plus innocente. Il respirait dans cet étroit logis une atmosphère de pureté : il n'avait pas besoin d'autres témoignages.

Cependant, l'impossibilité de s'entretenir rendait cette situation vraiment pénible pour tous les trois. Ils se contentèrent d'abord d'échanger de temps à autre des sourires affectueux. Le premier silence dura cinq bonnes minutes, ce qui n'est rien pour une causerie, mais qui, pour un silence, est interminable. Puis Angelica se demanda si les convenances ne l'obligeaient pas d'aller réveiller le petit frère qui dormait, de le faire lever, habiller, venir au salon, en l'honneur de l'hôte. Un regard inquiet qu'elle jeta du côté de la chambre avertit Rupert, et il s'empressa de signifier par gestes qu'il ne voulait pas que l'on dérangeât ce gamin. Après un deuxième silence, qui dura comme le premier, Angelica dit tout bas à Staë que peut-être convenait-il d'offrir des rafraîchissements à monsieur le comte. Staë fut de cet avis. Alors elle passa dans la cuisine, d'où elle revint portant sur un plateau un sucrier, quatre verres, quatre cuillers, quatre citrons et deux couteaux. Elle prépara deux limonades,

et Staë deux autres. Le premier verre fut pour Florent. Staë emporta deux verres dans la chambre, où on l'entendit qui réveillait son petit frère pour le faire boire, buvait et bavardait avec lui; ensuite, on n'entendit plus rien. Rupert commençait de craindre que cette étrange réception ne se continuât toute la nuit. Par politesse, il mit fort longtemps à vider son verre, mais, quand il l'eut vidé, se leva, et alla dans l'antichambre appeler Staë.

Le jeune commis, qui s'était assis sur le bord du lit pour trinquer avec son cadet, s'y était ensuite couché tout vêtu, et n'avait point manqué de s'endormir en même temps que l'autre se rendormait. Angelica, qui avait suivi Florent jusque dans l'antichambre, contemplait du seuil ses deux frères endormis, avec une si naïve admiration qu'il n'osa point détruire cette mise en scène. Il retourna dans le salon, où elle le suivit encore, mais il se demandait avec angoisse : « Comment cela peut-il finir ? » Il s'aperçut que les paupières d'Angelica s'appesantissaient et demeuraient plus longtemps baissées. « Le comble, pensa-t-il, serait que je m'endormisse, moi aussi ! » Il lui suffit d'y penser pour succomber au sommeil, comme on bâille quand on voit bâiller. Il fut réveillé en sursaut par une gifle qu'il reçut. C'est lui-même qui se l'était administrée, parce qu'il sentait une démangeaison sur la joue droite.

— *Zanzare*, fit Angelica, que le bruit de la gifle avait aussi réveillée.

Il savait que cela voulait dire : « moustiques ».

— *Fidibus*? dit-elle.

Il connaissait également ce mot, qui est le nom des bougies que l'on brûle, dont les fumées engourdissent les insectes. Il protesta, par geste, qu'il ne se souciait point de *fidibus*, mais Angelica s'était déjà levée; elle retourna dans la cuisine, d'où elle rapporta cette fois une petite boîte.

— *Zampironi*, dit-elle, en lui faisant constater qu'elle achetait ses *fidibus* chez l'inventeur même, qui est le pharmacien le plus renommé de Venise.

Elle posa sur le plateau et alluma un des *fidibus*, qui ressemblait à un morceau d'encens, mais dont l'odeur était fâcheuse. Rupert tomba dans le désespoir, puis il se ressaisit et jura d'en finir sur-le-champ. Des souvenirs de littérature lui suggérèrent un expédient. Il ne lisait point, mais il allait quelquefois au théâtre. Il se rappela fort à propos que les auteurs de plusieurs comédies récentes, pour éviter le banal effet d'une scène d'amour régulière, remplacent la déclaration par un baiser soudain sur la bouche. Il ne balança pas une seconde, il appliqua ses lèvres sur celles d'Angelica, qui parut d'abord surprise, mais lui rendit le baiser sans façon dès

qu'elle fut revenue de cet étonnement. Puis elle quitta son fauteuil et se dirigea vers la chambre d'un mouvement si naturel que Rupert la suivit naturellement, et ne s'avisa de la présence des deux frères qu'au moment qu'il les vit couchés, l'un dans le lit, l'autre tout habillé dessus.

« Le diable les emporte ! » pensa-t-il. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne pensa plus à autre chose. Il s'empressa même de frapper sur l'épaule de Staë, pour dissiper toute équivoque. Le jeune commis, qui s'éveillait, comme à cet âge, aussi facilement qu'il s'endormait, se mit sur son séant, et dit simplement :

— *Pronto?*

— *Si*, dit Florent Rupert.

Quelques secondes plus tard, ils redescendaient tous deux l'escalier de même qu'ils l'avaient naguère monté, à tâtons et en se tenant par la main. Dans la rue, Staë, pour ne point tomber si par hasard en marchant il se rendormait, s'accrocha au bras de Rupert, et sommeilla en effet tout le long du chemin, mais n'en conduisit pas moins sans erreur son client jusqu'à la porte du palazzo. Il ne se réveilla tout à fait qu'au moment de le quitter, cria : « *Bonn' soar* » en français, et repartit d'un pas alerte, les deux mains dans ses poches, sifflant la valse de la *Veuve joyeuse*.

IX

La psychologie devient aussi hasardeuse que la métaphysique, lorsque l'on prétend l'exercer sans sortir de son cabinet. Ceux des observateurs du cœur humain qui ne prennent pas garde à entretenir un commerce perpétuel avec les réalités et avec les personnes, ont produit et accrédité, depuis les origines de la science, maintes opinions, dont l'absurdité est si évidente que nous nous étonnons à tout propos de ne nous en apercevoir qu'aujourd'hui. Par exemple, on n'a presque jamais écrit que des bêtises sur le remords. Ce sentiment est très rare; il est même à peine concevable. Seuls, les honnêtes gens ont la qualité d'âme qu'il faut pour se repentir : or, qui ne voit que, par définition ou par hypothèse, ils sont aussi les seuls qui ne commettent pas de mauvaises actions,

ou le moins possible? En revanche, il arrive parfois qu'un homme de moralité inférieure agisse bien, à l'étourdie, ou qu'il use d'un procédé honnête et désavantageux. Lorsque plus tard il s'en avise, ah! c'est alors qu'il s'en mord les doigts, comme l'on dit vulgairement. A la vérité, le remords le plus ordinaire, et aussi le plus cuisant, est celui d'une bonne action. Ce fut justement de ce remords-là que l'âme de Florent Rupert se sentit touchée, lorsqu'il reprit conscience le lendemain, vers onze heures, dans sa vaste chambre meublée d'un lit, d'une chaise et d'une table. La simplicité de cet ameublement et du décor lui permit de se reconnaître dès qu'il eut ouvert les yeux, bien qu'il fût le plus souvent au réveil dans un état d'ahurissement. Il se rappela en gros les événements de la nuit, et il demeura stupide. Eh! quoi? il avait épargné Angelica, dont la complaisance n'était point douteuse, uniquement parce que les deux frères de cette aimable fille reposaient côte à côte dans un lit voisin! Quel scrupule! Il n'en tirait pas vanité; il en était même humilié, et surtout il n'en revenait pas. Ce qui aggravait sa fâcherie, c'est qu'il sentait bien que, s'il eût satisfait hier son caprice, déjà il n'y aurait plus pensé, au lieu que maintenant il était agacé d'un désir; et le désir, qui, chez les hommes de caractère vraiment adulte, est bien plus agréable que la possession,

était pour Florent Rupert, comme pour un enfant, une gêne cruelle : il n'admettait que les réalisations immédiates ; il piaffait, il avait des accès de rage à la moindre contrariété ou au moindre délai. La détente de ses nerfs fut si forte qu'il bondit hors de son lit, comme si un ressort l'eût projeté. Quand il fut pieds nus sur le parquet, il ne put tenir en place ; il courut à la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande, sans souci de son négligé, ou peut-être à dessein, pour expier par une indécence volontaire ses ridicules pudeurs de cette nuit. Il vit le grand canal, les gondoles et les bateaux-mouches, et le pont du Rialto qu'une foule agile escaladait. Ce spectacle lui sembla poétique. Le ciel était d'un gris lumineux et doux qui portait au rêve et à la mélancolie. Florent Rupert sentit un trouble inaccoutumé ; il ne put s'empêcher de dire tout haut, avec une sorte de désespoir :

— Allons bon ! Voilà que je suis amoureux à cette heure. Il ne me manquait vraiment plus que ça. Bon Dieu de bon Dieu !

Quoiqu'il n'eût aucun projet et rien à faire, il se mit à se dépêcher comme s'il eût été fort en retard. Il passa dans son cabinet de toilette, où l'appareil à bain lui causa une première déception. Le système en était suranné. Tandis qu'à l'hôtel, il n'avait qu'à tourner un robinet d'eau chaude, un robinet d'eau froide, et à

régler convenablement le mélange, il dut ici allumer un chauffe-bain à gaz, d'où coulait un filet d'eau tiède. Il calcula que la baignoire ne serait pas emplie avant trois quarts d'heure, et elle était cependant fort petite. « J'avais bien besoin de déménager ! gronda-t-il, oubliant les motifs sérieux qui l'y avaient obligé. J'irai dire tout à l'heure à M. Alfred ce que je pense de ses bons conseils. » Cela le fit songer soudain que les conseils d'Alfred étaient, en effet, excellents : il résolut de lui avouer au plus tôt la sottise de cette nuit, et de lui demander ses bons offices pour renouer avec Angelica la conversation interrompue. Cette idée lui parut heureuse, mais, au lieu de l'apaiser, ne fit qu'irriter son impatience ; et à la fin, outré de voir que la hauteur de l'eau dans la baignoire ne passait point dix centimètres, il appela la servante, quoiqu'elle n'y pût rien. Il l'appela, sans prendre garde que d'avance et pour ne pas perdre une minute, il avait encore allégé, ou plutôt réduit à rien son costume ; ou bien il y prit garde, et ce fut encore pour expier, comme précédemment. Mais la bonne, qui avait servi le mois dernier des Russes, et l'autre mois de jeunes Anglais, ne s'effarouchait plus d'aucun déshabillé. Ces Russes et ces Anglais lui avaient enseigné aussi à faire le thé, qui n'est pas un talent très vénitien ; et quand Florent Rupert fut à peu près lavé, elle lui offrit un

déjeuner appétissant qui lui remonta un peu le moral.

Il se hâta de sortir, mais il n'avait plus tant de hâte de revoir Alfred. Il pensa d'abord s'aller promener un peu sous les fenêtres d'Angelica : dès qu'il fut dehors, il aperçut l'impossibilité de retrouver par ses propres moyens le puits où elle demeurerait. Il s'entêta, contre le bon sens, et fut, en moins de cinq minutes, si bien enchevêtré dans les *calli* qu'il n'arrivait même plus à attraper un canal. Il put enfin, du haut d'un pont, guetter un gondolier maraudeur ; après une attente fort longue, il lui fallut se contenter d'une embarcation misérable, dépourvue de tout ornement de fer ou de cuivre, et qui méritait à peine le nom de gondole. Il se fit conduire à la piazzetta, où il était du moins sûr de se reconnaître ; mais quand il eut débarqué, au lieu d'aller vers le quai des Esclavons, il fut vers la merceria. « Je passerai comme par hasard (se disait-il) devant Bertoluzzi ; je verrai Staë à son bureau ; je lui souhaiterai le bonjour de la porte, et je trouverai bien moyen de lui faire entendre que je veux avoir des nouvelles d'Angelica. »

La porte de la boutique était malheureusement fermée ; Rupert, d'ailleurs, en fut bien aise ; car il sentait une bizarre appréhension de revoir le jeune commis, bien qu'il le nommât déjà par bravade « mon beau-frère ». Il fit les cent

pas devant la maison, pour se remettre, et enfin se jeta sur la porte comme pour l'enfoncer ; mais elle était bel et bien fermée à double tour, et une note, collée aux vitres, avertissait les clients que l'agence chômaît de midi à deux heures. Rupert en fut bien aise encore et, partant d'un pas résolu, il se dirigea cette fois vers le quai des Esclavons et vers l'hôtel.

Il franchit le vestibule avec désinvolture. Comme l'heure était déjà fort tardive, nombre d'étrangers, qui avaient pris leur lunch, étaient dans le hall où on leur servait le café. Rupert, avisant Alfred qui circulait et distribuait çà et là des plateaux, jugea que le plus simple était de s'asseoir comme les autres, et d'attendre que le sommelier passât devant lui. Alfred, ordinairement impassible, manifesta du dépit quand il avisa lui-même Rupert. Il vint, et se pencha comme pour écouter la commande, mais dit à demi-voix le premier :

— Tu n'es pas fou de te montrer ici ? Je t'ai pourtant défendu d'y mettre le pied et de me connaître. Qu'est-ce qui te manque ? Tu n'as déjà plus d'argent ? Fallait en demander à Jules, qui se serait fait un plaisir de t'avancer des fonds.

— Je n'ai presque rien dépensé, dit Florent. Il ne s'agit pas de cela. Staë m'a emmené cette nuit chez sa sœur, elle me plaît infiniment, et j'ai eu la sottise de n'y pas toucher...

Alfred interrompit ce discours en qualifiant Rupert d'un nom d'animal, que l'on mérite plutôt quand on a fait ce qu'il s'était abstenu de faire. Puis :

— Tu vas sortir de l'hôtel (ajouta-t-il) par la porte de côté qui donne sur le petit canal. Tu trouveras à l'embarcadère le moto-canot de l'*Excelsior* : je le mets à ta disposition pour toute l'après-midi... Parions que tu n'as pas déjeuné ?

— Non, dit Rupert.

— Le moto va donc te conduire d'abord au *Vapore*. J'aime à croire que la baronne Trotteur, M. Lévy-Dulac et le marquis de Bondidier ne sont pas encore sortis de table. Tu les emmèneras sur ton bateau mécanique à Torcello...

— Mais, dit Florent Rupert en écarquillant les yeux, je ne peux pas les inviter : je ne leur ai pas jusqu'ici adressé la parole.

— Tu les inviteras tout de même, dit Alfred, qui s'esquiva pour couper court à la discussion.

Rupert, qui avait faim, consentit à s'en aller déjeuner. Il trouva le moto-canot amarré aux *pali* de l'embarcadère. Le chauffeur ne lui demanda aucune explication. Trois minutes plus tard il abordait au *Vapore*. Il vit d'abord Jules, qui lui reprocha un peu trop familièrement son défaut de ponctualité, et l'installa vite à

côté de la baronne, du banquier israélite et du marquis. Rupert fut, sans savoir pourquoi, mécontent de ce voisinage. « Ah ! gronda-t-il, ah ! vous voulez tous que je couche avec celle-ci ? Eh bien, moi, si je veux coucher avec l'autre ? Je suis libre, peut-être ! » Et il résolut de gâter ses affaires sur-le-champ, à force de maladresses et de grossièretés. Il commença par envisager les deux hommes. Il leur avait fait, la veille, un petit salut qui n'était point correct ; mais l'incorrection était pire de ne les plus saluer aujourd'hui : Florent ne les salua point. Ils en parurent mortifiés, mais flattés par compensation qu'un si grand personnage les daignât regarder. Alors, il ne les regarda plus. La baronne, Lévy-Dulac et le marquis se mirent à causer entre soi tout haut, pour rappeler son attention. Ils les entendit qui parlaient de visiter Torcello, et qui exprimaient le désir de s'y rendre sur un bateau à pétrole : car le trajet en gondole est interminable, même avec deux rameurs.

« C'est trop fort ! grogna Rupert. Sont-ils du complot ? »

Il se retourna vers leur table, et considéra la baronne avec un souverain mépris. Elle lui parut bien belle. « Ah ! se dit-il, elle a des perles ! » La baronne était justement assise à côté de lui, et les deux tables se touchaient. Il écarta un peu sa jambe droite et l'appliqua

contre la jambe de sa voisine, de qui, sans se gêner davantage, il pressa le pied; mais il pressa d'abord par erreur celui de M. Lévy-Dulac, qui se trouvait vis-à-vis. M. Lévy-Dulac ne sourcilla pas, mais ensuite cligna de l'œil au marquis de Bondidier, qui sourit avec une extrême indulgence. Quant à la baronne, elle prit un air de ravissement et parut goûter une volupté nonpareille. Tous les trois firent un grand silence, comme dans l'attente de quelque événement prodigieux.

Jules, à ce moment, reparut et dit :

— Je suis navré! Je viens de téléphoner : le moto-canot de l'*Excelsior* est retenu pour toute l'après-midi par M. le comte Rupert.

Il se tourna vers ledit comte, et ce geste parut équivaloir à une présentation. « Il faut marcher », se dit Florent. Il ne retira point son pied ni son genou et, au contraire, pressa la baronne plus vivement. Mais il tourna le buste tout d'une pièce vers le trio, et dit avec condescendance :

— Nous croyons savoir que vous avez formé le projet de vous rendre à Torcello. Nous y allons nous-même. Voulez-vous nous faire la grâce de partager notre embarcation et de charmer notre solitude?

Jules s'était effacé, par respect. La baronne, qui n'avait rien à répondre, ne répondit point : en surplus, elle était toujours dans l'extase et

souriait aux anges. Malgré leur habitude du monde, le marquis de Bondidier et M. Lévy-Dulac, également enivrés, ne trouvaient rien à dire. Enfin le banquier murmura :

— Monseigneur...

— Chut! Chut! fit Florent Rupert en levant deux doigts de la main droite.

Ce n'était que pour les prier de ne pas violer son incognito; mais il avait l'air de les bénir

X

Ce geste de bénédiction acheva de donner à la cérémonie un caractère tout à fait en harmonie avec les sentiments intimes de M. Lévy-Dulac, de la baronne Trotteur et du marquis de Bondidier : car ils vouaient à ce grand seigneur, pour son aimable invitation, justement le même genre de reconnaissance que les fidèles ont coutume de vouer au Seigneur quand il daigne les toucher de la grâce ; leur snobisme était tout confit en piété. Mais la matière d'une conversation était ce qui manquait le plus, et ils craignirent que le silence, déjà pénible au bout de trois minutes, ne devînt insupportable s'il durait toute la journée. — Ils n'y pouvaient rien, et n'avaient aucune responsabilité, puisque le protocole même les obligeait de n'ouvrir plus la bouche qu'à l'ins-

tigation de Monseigneur. Monseigneur aperçut dans le même temps la charge effroyable qui lui incombait, et à lui seul : il perdit le nord ; mais il aperçut, moins d'une minute plus tard, les avantages de sa situation, comme il est facile de parler quand on ne risque pas d'être interrompu, et d'avoir de l'esprit quand on est sûr d'avance de ne pas rater ses effets. Mettant les bouchées doubles, il dit à ses voisins qu'il n'aimait pas de se faire attendre, à peu près du même ton que Louis XIV disait qu'il n'aimait pas d'attendre personnellement. Les trois voisins répliquèrent d'une seule voix qu'ils ne supporteraient pas que monsieur le comte expédiât son déjeuner pour leur épargner ce petit ennui. Ils ne le qualifièrent que de monsieur le comte, mais à la troisième personne, et Rupert sentit ce qu'il y a de comique et de flatteur à être ainsi traité par des gens du monde comme un maître par ses domestiques, lorsqu'on vient soi-même de s'entretenir avec un domestique véritable sur le pied de l'intimité et d'en essayer le tutoiement. Pour demeurer au même diapason que ses interlocuteurs, il résolut de ne parler de soi qu'au pluriel, ainsi d'ailleurs qu'il avait fait une première fois sans préméditation.

— Nous avons été retenu, dit-il.

La baronne, le marquis, le banquier se composèrent un visage grave et à la fois diploma-

tique : ils ne doutaient point que monsieur le comte n'eût sauvé l'Europe avant déjeuner. Il reprit :

— C'est pour nous vraiment une souffrance de faire poser une femme.

Et il ajouta, sans lier à la rigueur les deux propositions :

— Le sexe est la seule royauté qui ne soit susceptible d'aucun incognito.

Il s'étonna modestement, à part soi, d'avoir trouvé impromptu quelque chose de si joli. Le succès en fut prodigieux. Les trois auditeurs ne manifestèrent pas bruyamment, mais eurent l'air de gens qui viennent d'avoir l'honneur d'entendre les premiers un mot historique. Rupert s'avisa qu'il ne pouvait plus désormais en proférer que de tels, quand bien même il ne le voudrait pas ; et cela ne l'engagea point à soigner les moindres choses qu'il dirait, mais au contraire à lâcher tout ce qui lui passerait par la tête. « Puisque ce sera kif-kif, » pensa-t-il.

Mais il n'est point si commode, même de dire n'importe quoi : il faut que les circonstances y prêtent. Elles inspirèrent à Goëthe toutes ses poésies : elles peuvent seules, à plus forte raison, suggérer les thèmes de la conversation familière. Elles ne fournirent, jusqu'à la fin de cet assommant déjeuner, rien du tout ; elles devinrent plus favorables lorsque enfin on mit le nez dehors. Florent ne vit point d'abord

son moto-canot. Un chasseur lui enseigna que toutes les embarcations autres que les gondoles ne circulent point sur les canaux de traverse ; le chauffeur de monsieur le comte n'avait abordé ici qu'au mépris des règlements ; un agent de police l'avait prié de démarrer au plus tôt, et il attendait monsieur le comte, ainsi que ces messieurs et madame, à l'un des embarcadères du quai des Esclavons.

— C'est fort bien, dit Florent Rupert.

Et, tournant les yeux vers la baronne, l'Israélite et Bondidier, il leur certifia qu'il n'aimait pas d'enfreindre les ordonnances et se piquait de donner toujours le bon exemple.

Ils ne répondirent point, par respect ; mais ils marquèrent, par des jeux de physionomie, qu'ils admiraient cette grandeur d'âme. Florent s'excusa de les faire marcher : la baronne lui repartit qu'elle aimait passionnément l'exercice, surtout à Venise, où il semble que l'on n'use de ses jambes que par esprit de contradiction.

— Peut-être, dit Rupert, eussiez-vous préféré, madame, que nous allussions à pied jusqu'à Torcello.

Il le disait par ignorance de la géographie, mais les autres ne doutèrent point qu'il ne voulût rire, et ils s'empressèrent d'éclater. Florent se garda bien de les détromper, et fit chorus. Alors, M^{me} la baronne Trotteur, avec une confusion charmante, avoua que rien ne

l'intéressait comme les étalages, même à Venise, où ils ne sont point fort brillants, et où il y a autre chose à regarder. Florent fit aussitôt halte devant une boutique où des rasoirs américains étaient exposés pêle-mêle avec des statuettes d'albâtre, qui ressemblaient si l'on veut aux chefs-d'œuvre de la sculpture antique. A la porte même étaient suspendus des colliers de corail, les uns rouges, les autres roses, et les autres blancs. Rupert, les saisissant à poignée, dit à M^{me} Trotteur :

— Pouvez-vous seulement regarder ceci, quand vous avez cela ?

Il désignait, d'un mouvement du menton, le sautoir de la baronne.

— Vos perles, dit-il, sont ravissantes !

— Elles ne sont pas mal, dit la baronne.

Il observa qu'elle ne cessait point de manier le sautoir et de tirer imprudemment dessus. Puis il se rappela, par association d'idées, qu'il devait conquérir la baronne. « Comment diable m'y prendrai-je ? se dit-il. Elle n'est pas encourageante comme Angelica. » Il sentit dans le même instant un irrésistible désir de connaître son petit nom, et n'essaya point de résister, bien qu'il sentît également l'inconvenance d'une telle question.

— Comment vous appelez-vous ? dit-il d'une façon brusque.

A rebours de ce qu'il attendait, cette sortie

ne choqua point la baronne, ni les mâles, parce que Napoléon avait aussi coutume de demander cela, et avec la même brièveté impériale. La baronne répondit en rougissant :

— Isabelle.

— Aimable nom, fit Rupert.

Le marquis et le banquier prirent un air de contentement, l'on ne saurait dire pourquoi. Florent ajouta :

— Nous employons plus ordinairement les petits noms.

— En effet, dit le marquis de Bondidier.

M. Lévy-Dulac sourit. Ils aperçurent le moto-canot, embarquèrent et partirent, tout de suite, de même que la représentation commence à l'Opéra dès que Sa Majesté paraît dans son avant-scène. Ces actions diverses, non plus que le choix trop certain des places, ne donnèrent lieu à aucun échange de propos. Rupert s'assit à droite, et Isabelle près de lui. Lévy-Dulac et Bondidier se casèrent où ils purent. Le moto, ne pouvant pas traverser la ville, suivit d'abord le canal de Saint-Marc jusqu'au bout, doubla le jardin public, passa derrière l'arsenal et longea les *Fondamente nuove* avant de piquer vers le large. Florent eut une inspiration lorsque l'on côtoya l'île du cimetière : un prince doit être dévot et ne s'en point cacher ; il se tourna tout d'une pièce vers l'asile des morts, leva son chapeau et fit un grand signe

de croix. M. Lévy-Dulac fut si touché de cette démonstration, qu'il faillit, par mégarde, en faire autant; mais il se rappela ses origines. Bondidier se découvrit, la baronne se signa et recommença de si bien tirailler son sautoir qu'elle rompit le fil. Deux ou trois perles mal nouées tombèrent au fond du bateau. Florent poussa un cri de douleur et se mit à quatre pattes.

— Je vous en supplie! dit Isabelle. Monsieur le comte!... Elles sont fausses!...

« Ah! flûte! » songea Rupert, et il mordit à belles dents une perle qu'il venait de ramasser, qui ne s'écrasa point. « Tiens, se dit-il, pourquoi a-t-elle menti? » En se rasseyant, il se ressouvint encore qu'il devait pousser sa pointe; et il recommença, comme au *Vapore*, de faire (ainsi que l'on dit trop vulgairement) du genou et du pied à M^{me} la baronne Trotteur; cela se vit, faute de nappe; la baronne toutefois n'en parut point effarouchée, et le banquier ni le marquis n'en prirent ombrage. Mais, à partir de ce moment, la conversation languit. Le paysage d'eau était d'une simplicité trop élémentaire pour secourir l'imagination, plus pauvre que le désert même, à qui l'on devrait, selon certains historiens du sentiment religieux, imputer la conception du monothéisme. Rien n'apparaissait jusqu'à l'horizon, que deux lignes sinueuses de poteaux qui jalonnaient le tracé du

chenal. Après avoir hasardé une réflexion peu neuve sur la désolation de ce spectacle, Florent prit le parti d'en être pénétré et de se taire; Bondidier, Isabelle et Lévy-Dulac ménagèrent sa rêverie.

Le moto-canot, par bonheur, allait bon train, et Rupert fit : « Ouf ! » quand il aperçut la rive de Torcello, bien qu'elle lui parût sinistre; mais lorsque l'on toucha au campo, il éprouva une autre sorte d'inquiétude : tout autour de cette place de village, il pouvait de loin compter deux églises et les ruines d'une troisième, un campanile, deux musées!

— Ah! se dit-il, c'est plein de débris et d'œuvres d'art. Il va falloir visiter tout cela et dire ce que j'en pense.

Il ne put se défendre d'ajouter à voix haute :

— Quel que soit notre goût pour les monuments du siècle dernier (il se trompait de plusieurs centaines d'années), nous préférons toujours les tableaux de la nature ou ceux de l'humanité.

La baronne Trotteur lui assura qu'elle était absolument du même avis. Cependant, Lévy-Dulac courait au bureau de tabac, achetait les *biglietti d'ingresso*, et disait à la vieille marchande (également cicerone et sacristain) :

— Confiez-moi les clefs, nous n'avons pas besoin de vos services.

Lévy-Dulac, qui est expert, se proposait de

faire lui-même le cicerone; mais en vertu du protocole, Rupert qui n'y entend rien, prit d'autorité le commandement de la petite troupe. Il la mena d'un endroit à l'autre à toute vitesse et, autant dire, au pas de gymnastique. Il riait tout le premier de cette allure extraordinaire.

— Mais, disait-il, nous ne sommes pas maître de nous modérer. Nous avons la mauvaise habitude d'inaugurer les expositions, et nous les parcourons toujours ainsi, au grand galop.

Il faisait bien, par-ci, par-là, une halte, mais de trente secondes, et prononçait des jugements péremptoires de quatre mots : « Ce Christ est maigre », disait-il, ou bien : « Cette vierge est laide, mais douloureuse. » « Ah! ah! voici un jugement dernier! » Puis il se tournait à droite ou à gauche, pour voir si l'artiste n'était pas là, prêt à recevoir ses compliments, et ne le voyant point, il repartait. Il daigna s'asseoir sur le trône épiscopal, où le marquis, la baronne et Lévy-Dulac purent, un peu plus à loisir, le contempler. Il avait l'air d'un empereur byzantin, malgré la différence du costume. Puis il se leva, descendit les degrés et saisit le bras d'Isabelle, qu'il entraîna dehors. Lévy-Dulac et le marquis eurent la discrétion de s'attarder devant l'église octogone de Santa-Fosca. Alors, tirant toujours Isabelle à la remorque, il traversa le campo, poussa jusqu'à l'autre bord de

l'île, et s'enfonça résolument parmi les broussailles. Il sentit que le moment était venu de se déclarer. Il dit, ne trouvant pas mieux :

— Ah! madame, vous ne sauriez croire comme vous nous excitez.

« C'est un peu vif », se dit-il, et la baronne jeta, en effet, un cri léger, mais ne témoigna nulle indignation. Rupert prit de l'assurance : « Pourquoi, se dit-il, ne procéderaï-je pas avec celle-ci comme avec Angelica? Une femme est une femme. » Il appliqua instantanément ses lèvres sur celles de M^{me} la baronne Trotteur, qui ne se déroba point.

— Daignerez-vous venir chez-moi? lui dit-il.

Elle répondit simplement :

— Est-ce que vous ne demeurez pas à l'hôtel?

— Non, non. Nous avons loué un palazzo.

Mais il devint subitement plus rouge que s'il avait une attaque, et sacra comme un charretier ou comme un véritable très grand seigneur.

— Bon Dieu de bon Dieu! cria-t-il. Voilà encore que j'ai oublié mon adresse !

XI

La baronne Trotteur voulut persuader à I. le comte Rupert qu'il est normal d'oublier son adresse, surtout à Venise, et que cet accident ne signifie pas à la rigueur une déchéance des facultés.

— Moi-même, dit-elle, qui ai l'habitude de dire à mon mécanicien : « A la maison », quand m'arrive par hasard de prendre un fiacre, et qu'il faut énoncer tout du long le nom de mon boulevard avec le numéro, j'ai une seconde d'angoisse. Je ne pratique cependant aucun vice...

— Nous en sommes convaincu, dit Rupert.

— Je ne prise pas de cocaïne, je ne me pique pas, et je ne fume qu'une douzaine de cigarettes par jour...

— Suis-je bête ! s'écria Rupert subitement

rasséré. Je n'ai qu'à dire au mécanicien, comme vous ; « A la maison », et il m'y ramènera tout de go. Par la même occasion, vous verrez où je demeure.

— Oui, dit la baronne en rougissant.

— Mais, dit Rupert, n'aurons-nous pas d'ennuis et de difficultés de la part de monsieur le marquis ?

Elle lui assura que non, et que le marquis était le plus galant homme du monde : ruiné à plates coutures, il savait s'effacer. Sa conscience était sur ce point d'une délicatesse extrême.

— Et M. Lévy-Dulac ? fit Rupert.

Isabelle parut froissée. Elle ne nia pas précisément d'être du dernier bien avec le banquier israélite ; mais elle donna à entendre que, lui aussi, il savait vivre, c'est-à-dire s'effacer, surtout dans certaines conjonctures, et qu'il était encore plus snob que Vlodimir.

— Qui est Vlodimir ? dit Rupert.

— C'est le marquis, dit-elle.

Rupert demanda carrément :

— De quoi vit-il ?

— Il est collectionneur, répondit la baronne. Après sa ruine (tout à fait honorable, et due au krach des banques catholiques), il n'a pu se guérir des bibelots : il a continué d'en acheter mais ses moyens ne lui permettent plus, hélas ! de les garder chez lui longtemps.

— Il les revend avec bénéfice? dit Rupert, qui appelle un chat un chat.

Elle répondit que ce n'était point cela exactement, que Vlodimir ne faisait pas le commerce à la pièce, si l'on ose s'exprimer ainsi, mais qu'il ordonnait des installations, qu'il créait des ensembles harmonieux, bref qu'il trafiquait de son goût, comme d'autres hommes de la même caste trafiquent de leur nom et de leur titre.

— Entre les deux trafics, dit Rupert, nous préférons celui des meubles.

Puis il s'avisa que ces propos parisiens ne s'accommodaient guère au décor, et bien que le paysage d'eau fût à cet endroit d'une tristesse et d'une pauvreté lamentables, il cria tout d'un coup :

— Que c'est beau!

— N'est-ce pas? dit la baronne.

— Daignerez-vous, dit-il sans transition, venir ce soir même, sur les dix heures?

— Ah! fit-elle, que vous êtes bon de prier, quand vous pourriez commander!

La réponse était indirecte, mais catégorique. Florent Rupert en ressentit une fort agréable dilatation. « Après tout, se dit-il, je ne m'embêterai pas. Angelica me chanterait davantage, mais celle-ci est baronne. »

— J'espère, poursuivit-il à voix haute, que vous ne les quittez jamais, même pour dormir?

— Quoi donc ?

— Vos perles. Vous savez qu'elle peuvent mourir d'une infidélité ?

— C'est comme les turquoises, dit la baronne. J'en ai une assez jolie...

Elle lui mit sous le nez une bague, en effet, magnifique ; mais Rupert ne s'intéresse pas aux turquoises, qui sont de valeur médiocre. Le marquis et Lévy-Dulac rallièrent à ce moment.

— Nous filons ? dit Rupert.

Ses désirs étaient des ordres : l'on fila. Un trajet semble ordinairement plus rapide lorsqu'on l'accomplit pour la seconde fois. Malgré leur silence obstiné, les quatre voyageurs ne trouvèrent point le temps trop long. Rupert faillit oublier de saluer les morts en passant, et ce fut Lévy-Dulac qui tira son chapeau le premier. Lorsqu'ils furent en vue de la ville, monsieur le comte ouvrit enfin la bouche pour dire :

— Nous allons d'abord chez moi.

L'on n'avait une fois de plus qu'à s'incliner. En débarquant, Florent Rupert interrogea des yeux Isabelle, et lui demanda par ce moyen fort clairement si elle saurait retrouver la place. Le regard d'Isabelle répondit qu'elle saurait bien la retrouver. Il lui baisa la main, et ensuite la pressa ; et cette pression, qui n'était pas moins intelligible que le regard, signifiait : « A ce soir donc ». Elle répondit, usant du même

langage, qu'elle viendrait ce soir. Il demeura sur le seuil, vit le moto-canot s'éloigner, et ne se donna point la peine de monter jusqu'à son appartement. Il entra seulement chez la concierge, à qui il fit entendre à grand'peine qu'il voulait avoir l'adresse exacte du palazzo écrite sur un bout de papier. Lorsqu'il tint ce document, il ressortit et s'engagea dans le dédale des ruelles, en prenant bien garde de ne pas raisonner son chemin et de suivre le hasard ou son inspiration. Cela lui fut d'autant plus facile qu'il ne savait pas du tout pourquoi il était ressorti ni où il avait dessein d'aller. Ce système lui réussit à merveille, et il se trouva au bout de dix minutes dans la Frezzaria, où il crut bien se reconnaître. La Providence conduisit ses pas vers une boutique de fleuriste. L'étalage n'en était point fort riche ; mais tout ce qui est végétal est si rare à Venise qu'il paraît surnaturel, et l'on n'y saurait considérer un bouquet de deux sous sans attendrissement. Rupert songea que l'on doit fleurir son logis lorsque l'on y reçoit une baronne Trotteur. Il pénétra dans la boutique, et employant l'un des vingt mots italiens qu'il avait retenus :

— *Quanto?* dit-il.

Comme il ne spécifiait aucun choix, la marchande entendit qu'il voulait la dévaliser entièrement et répondit qu'elle avait dans son magasin pour quarante francs de marchandise au

total. Ce prix modique étonna et charma Florent Rupert, qui ne put se défendre de murmurer :

— Eh bien, mon colon...

Puis il fit voir son papier, et se trouvant à court de mots italiens, dit en anglais :

— *Suddenly*.

— *Subito*, repartit la marchande.

— Oui, c'est ça, *subito*, dit Rupert.

Elle copia l'adresse, et dit quasiment en français qu'il aurait tout cela chez lui dans une heure. Il tira sa bourse, bien fier d'avoir sur soi de quoi payer comptant. Mais il s'avisa qu'il devrait aussi payer son dîner (dont l'heure approchait) : car son infailible instinct l'avertit que mieux valait ne pas dîner ce soir au *Vapore* ni rencontrer Isabelle et les deux hommes avant l'événement. Il entra dans une grande brasserie allemande, où l'on ne mangeait qu'à l'italienne, et d'abord ne commanda qu'un plat de macaroni, disant qu'il verrait ensuite. Ce conseil de sa parcimonie était bon ; car, après qu'il eut avalé la masse de pâtes qu'on lui servit, il se trouva incapable de plus rien prendre qu'un grand verre d'eau. Il lui en coûta une lire et vingt-cinq centimes. Il s'offrit une gondole pour retourner chez lui plus vite et plus sûrement. Les fleurs qu'il vit dès l'anti-chambre flattèrent son amour-propre ; mais il eut une surprise moins agréable quand il vit

Alfred au salon, vautré dans l'unique fauteuil.

— Pourquoi n'as-tu pas dîné au *Vapore*? lui demanda le maître d'hôtel sans préambule.

Florent le prit de haut.

— Je n'ai pas dîné au *Vapore*, dit-il, parce que cela ne me plaisait point... mais aussi par délicatesse... Tu ne comprendrais pas et ce serait trop long à t'expliquer.. Je te remercie de ta bonne visite... mais... j'attends du monde.

— Je m'en doutais, repartit Alfred avec flegme. Heureusement que je suis arrivé à temps... Écoute... je ne sais pas ce que tu as pu faire à la baronne cet après-midi; mais elle ne viendrait pas ici dès ce soir si tu ne lui avais pas déjà un peu manqué de respect. Tu vas t'excuser auprès d'elle de cette goujaterie...

— Quoi?

— Tu t'arrangeras pour ne lui baiser que les mains. Bref, tu feras machine arrière...

— Pour qui me prendra-t-elle? dit Florent.

— Pour un homme bien élevé, dit Alfred; et au lieu de t'en vouloir, elle te saura gré de ta réserve, vu que tu lui donneras à entendre, par tes airs mystérieux, que tu obéis à une raison d'État et que tu as formé d'autres desseins.

— Quels desseins? dit Rupert.

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, dit Alfred. Je te connais : tu ne pourrais pas tenir ta langue. Tu solliciteras une nouvelle entrevue

pour demain, je te donnerai mes instructions d'ici-là.

— Eh bien, s'écria Rupert furieux, et si je veux, moi, la...? (Il termina sa phrase de la façon la plus grossière et la plus précise).

Mais le maître d'hôtel lui répliqua, toujours avec le plus grand calme :

— Mon petit, tu n'as pas voix au chapitre. Je te ferai observer que tu nous dois déjà quelque chose comme vingt-cinq louis... D'ailleurs... je serai là...

— Comment, tu seras là?

— Dans la cuisine.

Un coup de sonnette mit fin à ce dialogue amical. Le sommelier s'éclipsa, la baronne fit son entrée. Elle était en costume tailleur, fort simple, avec trois ou quatre cent mille francs de perles. Rupert, qui crevait de rage, l'accueillit si brusquement qu'elle lui trouva un air plus grand seigneur que jamais.

— Nous vous remercions d'être venus, grogna-t-il. Merci, merci... Nous sommes fou de joie. (Il n'y paraissait guère.) Mais nous sommes bien irrité contre nous-même.

— Ah? fit-elle.

— Oui, nous nous en voulons, nous nous en voulons beaucoup... Nous nous sommes conduit à votre égard, madame, comme un mufle...

— Oh! monseigneur...

— Si fait, c'est le mot, comme un mufle.

Il se tut, parce qu'il ne savait plus du tout que dire ; mais soudain il eut une inspiration.

— Aussi, reprit-il, nous nous sommes imposé une pénitence : nous ne vous toucherons pas ce soir.

— Ah ? fit-elle avec une nuance de regret.

Il éprouva le besoin de se justifier.

— Vous comprenez bien, balbutia-t-il, que... pour agir ainsi... nous avons une raison... une raison d'État... Nous avons, peut-être, formé d'autres desseins...

— Me les direz-vous ? murmura Isabelle en baissant la vue.

— Naturellement, nous vous les dirons !... Et... (ajouta-t-il à tout hasard) vous serez contente... J'ose espérer que vous serez contente.

Elle ne répondit point, mais elle palpita, fort visiblement. Il eut alors un coup si brusque de désir qu'il l'empoigna, l'étreignit et lui appliqua encore un baiser ; mais il se rappela que l'autre était dans la cuisine et qu'il lui devait vingt-cinq louis.

— Allez-vous-en ! cria-t-il. Allez-vous-en ! Vous voyez bien que je ne suis plus maître de moi !

— Oui... évidemment... il vaut mieux... fit la baronne Trotteur ahurie, et de plus très effrayée.

Il l'avait déjà poussée jusque dans l'anti-chambre. Il lui campa une botte de roses sur les bras.

— Tenez, cria-t-il (toujours furieux), prenez ces fleurs, elles étaient pour vous.

Quand il eut refermé la porte, il eut un tel accès de rage qu'il courut droit à la cuisine, qui sait? pour étrangler Alfred; mais il ne l'y trouva point, et la bonne même avait disparu. « Ah! fit-il, c'est trop fort! Alfred était parti, et j'ai eu la bêtise de me gêner! Je n'ai plus qu'à me mettre au pieu maintenant! » Il regagna sa chambre et demeura stupide en y voyant Angelica, couchée dans son lit. Elle avait un air de modestie et de sagesse, les yeux grands ouverts; et elle ne dormait point, mais elle gardait une immobilité parfaite, sans doute par discrétion. Rupert sentit, après la surprise, le même contentement que sentent les enfants à Noël, quand ils trouvent dans leur pantoufle un jouet qu'ils n'osaient point souhaiter.

— Ça, dit-il, en riant malgré lui, ah! ça, ça n'est pas ordinaire. C'est épatant. Non cet Alfred! Quel bon garçon! Il m'a défendu de toucher à l'autre pour des motifs que j'ignore; mais il ne veut pas que je sois privé, et il m'a amené celle-ci tout de suite. J'appelle ça une attention.

Rupert, qui avait lieu de croire qu'Angelica ne comprenait pas un mot de ce monologue, le

débitait à voix haute; ses propos, suivis de bien d'autres, animèrent la scène, et il évita de la sorte que le péché ne fût muet, ce qui est vilain. Il conçut même, au cours de l'aventure, une tendresse véritable pour Angelica, et à l'heure des adieux il ne souffrit point qu'elle rentrât chez elle toute seule, par les rues désertes, en pleine nuit. « Je vais, se dit-il, l'accompagner. Je la conduirai, c'est elle qui me montrera le chemin. Mais au retour comment ferai-je? » Angelica essayait de lui signifier par gestes qu'elle n'avait nul besoin de lui; mais il ne voulait rien entendre, et déjà il se dirigeait vers l'antichambre.

Comme il traversait le salon, il pensa voir deux anges endormis, côte à côte, dans le fauteuil : c'étaient les deux frères, Staë et l'autre petit, qui avaient amené leur sœur Angelica tout à l'heure, et qui l'attendaient en sommeillant pour rentrer avec elle au logis.

XII

Monsieur le comte reposait encore passé neuf heures, bien que la veille Angelica et ses deux frères se fussent retirés à une heure qui n'est indue que pour Venise. La conscience de Florent Rupert est douée d'une précieuse force d'inertie : jamais il ne prend l'initiative de se réveiller ; il dormirait jusqu'au jugement, si une personne de bonne volonté ne lui rendait chaque matin le service de le rappeler à la vie. Quelqu'un le gourma : il ouvrit un œil, et vit Alfred en habit noir debout à son chevet. Comme il n'avait point la tête fort meublée, il retrouvait toujours ses idées en ordre dès le réveil : il se ressouvint donc instantanément des joies qu'il avait goûtées peu de temps avant de s'anéantir ; et comme il n'était point ingrat, et qu'il avait surtout la reconnaissance de ce genre de bienfaits, il dit en souriant :

— Garçon, tu es un chic type. Je te remercie de la bonne surprise d'hier.

— Il ne s'agit plus de cela, repartit Alfred avec un air sérieux. Parlons de la baronne Trotteur.

— La baronne[?] dit Rupert. Maintenant, je m'en...

Le sommelier ne tint aucun compte de cette grossière interruption.

— Je vais t'informer, dit-il, de ce que nous avons résolu... Je ne sais pas à quelle classe de la société tu appartiens réellement, et je ne veux même pas le savoir; mais il faut que tu aies bien peu d'usage pour t'être imaginé que tu ferais de cette femme-là ta maîtresse.

— Hein[?] Quoi[?] cria Rupert. Je ne me suis rien imaginé du tout. Hier, à Torcello, je l'ai embrassée, parce que je n'avais rien de mieux à lui dire. Elle ne m'a pas répondu par une gifle : alors je lui ai proposé de venir coucher ici. Est-elle venue[?]... J'ai joliment regretté de l'avoir mise à la porte, quand j'ai vu ensuite que tu n'étais plus dans la cuisine... Il est vrai que je me serais trouvé bien embêté si je l'avais introduite dans ma chambre, puisque Angelica était dans mon lit.

Alfred continua d'aller son chemin tout droit et de ne se prêter à aucune digression.

— Un homme de ta sorte, dit-il (et Rupert

ne sut point connaître s'il le disait avec emphase ou dans un sens péjoratif), un homme de ta sorte ne demande pas à une baronne ses faveurs sans lui demander d'abord sa main.

Florent Rupert voit rouge dès qu'il appréhende que l'on ne se moque de lui : c'est son point d'honneur.

— Est-ce que tu te paies ma tête ? cria-t-il. Tu veux que j'épouse une baronne qui vit maritalement avec un marquis et qui est entretenue par un juif ?

— Tu es difficile, dit Alfred.

— Si je lui demande sa main, dit Rupert, elle me rira au nez !

— Savoir, dit Alfred.

— Je n'ai pas ici mes papiers.

— Je l'espère bien... Inutile de les faire venir. Nous n'avons pas de temps à perdre. Les frais courent. Tu nous dois déjà six cents francs...

— Tiens ? Je ne vous devais hier que vingt-cinq louis.

— La location du moto-canot est de cent francs pour une journée.

— Eh bien !... Tu aurais pu en faire l'économie. Pour ce que je me suis amusé !

— Tu vas pourtant recommencer aujourd'hui.

— Jamais ! dit Rupert. Je ne retournerai jamais à Torcello.

— Non, dit Alfred. Tu iras au Lido tout bonnement... Écoute, si tu es sage, Angelica viendra te faire une petite visite ce soir.

Cette promesse aimable radoucit monsieur le comte. Il tourna la chose en plaisanterie.

— Alors, dit-il, quand est-ce que j'épouserai la baronne?

— Demain, répondit froidement Alfred.

— C'est idiot, dit Florent Rupert en se renfonçant sous son drap.

Alfred ne s'émut point, et prit congé.

— Ne manque pas, dit-il, d'aller tout à l'heure déjeuner au *Vapore*.

— Je ne te reconduis pas, dit Rupert.

Mais à peine le maître d'hôtel avait-il disparu, que monsieur le comte, qui d'ordinaire n'en finit point de se lever, sauta à bas de son lit et se mit à faire hâtivement sa toilette. Il ne pensa point, durant cette opération qui dura jusqu'à midi trois quarts. Il n'arriva, malgré sa diligence, au *Vapore* que sur le coup d'une heure. Il sentit, en voyant la baronne et ses compagnons, un soulagement, qui l'avertit après coup qu'il avait tremblé de ne pas les voir; le visage de la baronne trahissait une même inquiétude et un même soulagement; mais ce qui étonna davantage Rupert, fut d'observer que les deux hommes ne semblaient pas avoir été moins inquiets, ni à présent être moins rassurés. Cela lui donna de la confiance. Il leur fit

un signe de tête protecteur, et dit avec une bonhomie assez noble :

— Nous avons cru que nous n'arriverions jamais. Nous sommes ridiculement long à nous habiller. Heureusement que nous n'avons pas aujourd'hui de grands projets d'excursion. Nous pensons aller tout bonnement au Lido, pour l'heure du bain.

— C'était aussi notre intention, dit Isabelle en lui coulant un regard langoureux.

— Nous serons charmé de vous y rencontrer, dit Rupert, en faisant un nouveau petit salut.

Il ne prit pas garde que cette phrase et le salut signifiaient, dans le langage des cours : « Mais pour le moment nous vous avons assez vus. » Le marquis de Bondidier, Lévy-Dulac et la baronne Trotteur, qui savent leur protocole, se levèrent comme un seul homme et décampèrent. Cette fuite fut sensible à Rupert, qui n'y comprit rien. Il lui fut encore plus sensible que Jules, qui, faute de galerie, n'avait plus de ménagements à garder, lui servît un déjeuner fort court, refroidi, enfin détestable. Du moins, pour le même motif, Rupert fut dispensé du *Virginia*. Il s'en alla, aussitôt son café bu, acheter un havane à la *rivendita speciale*, flâna sur la place de Saint-Marc et recommença de ne penser à rien : c'est la meilleure façon de tuer le temps. Lorsque les deux Vulcains de l'hor-

loge sonnèrent les quatre coups de la seizième heure, il jugea que le moment était venu de partir pour le Lido. Il prit simplement le bateau-omnibus, et, quand il débarqua, ne prit point le tramway : il fut à pied jusqu'à cette chaussée interminable qui longe la mer.

« Sacré bon Dieu ! se dit-il. Où diable vais-je retrouver mes gens ? » Le Lido n'est pas un lieu de rendez-vous précis. Il aurait pu y songer plus tôt : mais il est ainsi fait qu'il n'y songea point avant d'avoir sous les yeux la plage toute droite jusqu'à Chioggia, les milliers de cabines, les vastes établissements de bains, et les divers hôtels-palaces entre lesquels son choix devait hésiter. S'il raisonnait, il ne pouvait guère supposer qu'une baronne Trotteur, un marquis de Bondidier, et même un Lévy-Dulac fussent ailleurs qu'à l'*Excelsior* ; mais l'*Excelsior* est justement l'hôtel le plus éloigné : il ne raisonna point, obéit à son instinct de paresse, et les alla chercher au grand *Stabilimento bagni*, qui est juste vis-à-vis l'avenue d'accès.

Dès qu'il eut pris son *biglietto d'ingresso* et qu'il se trouva sur l'estacade immense, encombrée de bars, de théâtres, de cinémas, de restaurants à prix fixe et à la carte, flanquée de deux cents cabines à gauche et d'autant de cabines à droite sur plusieurs étages, Florent Rupert, qui n'avait déjà point beaucoup d'es-

poir de rencontrer Isabelle, Lévy-Dulac et Bondidier, ne se fit plus aucune illusion. La foule était de plusieurs milliers de personnes, des deux sexes et de tous les âges, vêtues ou en maillot, les unes mouillées, les autres sèches. En outre, il observa que c'étaient presque tous Vénitiens, et que les étrangers ne se baignaient guère ici, mais aux bains des hôtels où ils résidaient. Cette quasi-certitude de ne point rencontrer ceux qu'ils cherchait ne le fâcha nullement. Il s'empara d'une chaise, la plaça tout contre la balustrade, et se mit à considérer la prodigieuse grenouillère qui s'ébattait au-dessous de lui.

Cependant M^{me} la baronne Trotteur, M. Lévy-Dulac, M. le marquis de Bondidier, qui le cherchaient de leur côté, et peut-être plus loyalement, avaient commencé par l'autre bout, par l'*Excelsior*, et vinrent explorer pour finir le grand *Stabilimento bagni*. L'attention de Rupert, fixée sur les nageurs, fut divertie par un brouhaha qui l'obligea de tourner la tête. Un photographe amateur venait de former un groupe, en racolant au hasard les gens qui passaient. Rupert vit au beau milieu, et au premier rang des personnes assises, M^{me} la baronne Trotteur : sa beauté lui méritait cette place honorable. A ses pieds était étendu un jeune homme qu'elle ne semblait point connaître, qui dans son genre n'était guère moins

beau qu'elle-même, et vêtu d'un de ces maillots noirs à l'anglaise, extrêmement courts et décolletés, qui font valoir une académie, mais ne sont d'aucun secours à la pudeur. Rupert, qui cependant professe à cet égard les idées les plus libérales, ne put souffrir que M^{me} la baronne Trotteur (qui portait un costume tailleur, le plus décent et le plus net) servît d'accotoir à une espèce de modèle au repos. Il s'avança d'un air menaçant et superbe. La baronne le vit : elle pâlit, elle rougit à sa vue, mais elle ne put modifier l'attitude, vu que l'artiste venait de prononcer l'équivalent en italien des mots : « Ne bougeons plus. » Heureusement, la photographie était instantanée. Le jeune homme se remit debout, non sans s'aider effrontément des jambes et des genoux de M^{me} la baronne Trotteur. Elle put enfin se dégager. Florent lui dit, d'un ton furieux :

— Ah! vous voilà? Bonjour. Nous désespérons de vous rencontrer. Asseyez-vous.

Il se saisit de la chaise qu'elle venait de quitter, et qu'il transporta près de la sienne propre.

— Ces messieurs, dit la baronne d'une voix mal assurée, se promènent sur le sable.

— Bien! dit Rupert, comme il eût commandé : « Feu! »

A ce moment, le jeune homme au maillot noir éprouva un si pressant désir de se replon-

ger dans la mer qu'il ne prit pas le temps de redescendre par l'escalier. Il franchit simplement la balustrade, juste entre Florent et Isabelle, et exécuta une manœuvre de gymnastique singulièrement hardie, mais avantageuse. Par suite d'une association d'idées assez malaisée à définir, monsieur le comte dit alors à brûle-pourpoint :

— Il est temps, madame, que nous vous expliquions notre conduite d'hier... Voilà... Nous avons senti qu'un homme de notre sorte ne peut faire d'une femme telle que vous sa maîtresse. Donc, c'est à prendre ou à laisser : ou bien vous deviendrez notre épouse devant Dieu, ou bien vous renoncerez pour jamais à l'espoir de nous appartenir.

Isabelle étouffa un cri de joie ou de surprise : l'opinion de Rupert ne fut point d'abord fixée là-dessus, car il demeurait lui-même ahuri d'avoir pu dire si vite et si aisément une chose qui lui paraissait difficile et même impossible à exprimer. Le retour de M. Lévy-Dulac et de M. le marquis de Bondidier interrompit fort à propos une conversation qui devenait bien embarrassante après une telle entrée en matière. Quand il les aperçut de loin, Rupert s'écria :

— Bon Dieu de bon Dieu ! Et votre marquis ? Que va-t-il penser de cela ?

— Je me charge de lui, dit vivement Isa-

belle, mais je préfère soutenir le premier choc. Filez, je vous en prie, qu'il ne vous voie point.

Rupert qui ne se souciait pas de ce premier choc, fila ; mais d'abord il pressa la main d'Isabelle, et dit d'une voix tendre et basse :

— Dépêchez-vous un peu, madame. Nous sommes impatient. Du moment que nous subordonnons au sacrement la possession de votre personne, vous devez comprendre que nous sommes impatient. Si nous pouvions vous épouser demain, nous serions ravis.

— Demain !... murmura Isabelle.

Elle avait un air d'extase. Mais Rupert eût souhaité aussi qu'elle ne parût point trouver toute naturelle une demande si extravagante et si précipitée.

XIII

Tout en regrettant qu'Isabelle témoignât une stupeur si médiocre, Florent Rupert n'attachait lui-même aux paroles qu'il venait de proférer aucune importance, aucune valeur positive. Il avait répété ce que lui avait soufflé Alfred ; mais cela ne lui semblait pas correspondre à une réalité, actuelle ou prochaine. Ce qui l'accommodait le mieux de tout ceci, c'est qu'il se voyait, pour l'instant, débarrassé de la baronne, du marquis et de Lévy-Dulac, libre de regagner Venise dès qu'il lui plairait, et enfin presque assuré de trouver Angelica dans son lit ce soir. Alfred ne lui avait-il pas dit : « Si tu es sage... » ? Sa conscience lui attestait qu'il avait bien fait tout son devoir... Il sentit qu'il ne devait point dîner au *Vapore*, ni enterrer sa vie de garçon dans la compagnie du marquis et de la baronne,

à la veille de déposséder l'un et d'épouser l'autre.

« Où dînerai-je ? » se demandait-il, en retra-versant la lagune, sur le bateau-omnibus, qui était, à cette heure, chargé de passagers. Vis-à-vis de lui, quatre tout petits fantassins et deux ouvrières très jeunes échangeaient des propos galants, d'une naïveté et d'une grossièreté charmantes : Rupert pouvait les entendre à peu près, parce que les galanteries militaires et populaires sont les mêmes dans tous les pays. A côté de lui sur le banc, était assis un petit garçon, en costume blanc, mais sale, accompagné d'une femme de chambre italienne, mais qu'il appelait fræulein. Ce petit garçon remportait un costume de bain tout mouillé dans un filet, qu'il secouait, de même que l'on secoue une salade dans un panier de fil de fer ; et Florent Rupert recevait au visage des gouttes d'eau salée ; mais il ne se fâchait pas, parce que la fræulein et l'enfant le regardaient avec curiosité, avec admiration, comme s'ils avaient deviné qu'il était un grand personnage et qu'il épouserait une baronne demain.

Le bateau-omnibus croisa deux torpilleurs. Le petit garçon et la fræulein, les quatre soldats et les deux ouvrières prononcèrent quelques paroles incompréhensibles, mais sans doute patriotiques. Rupert songea que l'Italie est l'amie de la France, et s'enorgueillit d'être

Français ; puis il s'avisa qu'il ne l'était point, mais cela revenait au même, puisque l'Italie est l'alliée de l'Autriche. Il considéra, avec sympathie, les matelots des torpilleurs, occupés alors à une besogne toute pacifique : ils étendaient sur des ficelles, afin de les faire sécher, leurs chemises et leurs caleçons. Le bateau fit escale aux Jardins, puis à Saint-Blaise, et Rupert vit au bord de l'eau une guinguette aussi désirable que la *Pêche miraculeuse* du Bas-Meudon. « Ah ! quel dommage ! murmura-t-il. Je n'oserai jamais dîner là... Au fait ! je ne peux dîner qu'à l'hôtel ! Il faut absolument que je revoie Alfred ce soir, et qu'il me dise l'ordre et la marche pour demain. » Il débarqua juste en face de l'hôtel, au quai des Esclavons, mais n'y entra point, si longtemps avant l'heure du dîner, et, ne sachant que faire, prit un vermouth au *Café oriental*, moyennant quatre sous. Au bout de vingt minutes, il gagna par les rues traversières la place des Lions, derrière Saint-Marc. Il eut le plaisir d'y voir Staë, qui jouait avec de jeunes amis et était précisément à califourchon sur un des lions de marbre. Le commis de Bertoluzzi lui fit un signe tout ensemble amical et familier, mais n'osa point lui adresser la parole en plein jour. Rupert n'osa pas davantage lui offrir un vermouth, et l'alla prendre seul, encore moyennant quatre sous, chez Florian. A sept heures vingt-cinq, il se

planta devant l'horloge ; et quand le chiffre des minutes fut quarante, il s'en retourna vers l'hôtel.

Il y entra cette fois comme chez lui, gravit l'escalier d'honneur, et fut tout droit à la salle où l'on sert les repas à prix fixe. Mais, avant de s'attabler, il jeta les yeux sur le menu, et vit qu'il y avait ce soir du consommé à la royale, les bouchées à la reine, du filet à la Richelieu, les haricots verts sautés et une crème au masquelin. « Ah ! non, non, dit-il, non. J'ai envie de faire un bon dîner. » Il sortit brusquement, sans prendre garde à l'air scandalisé des garçons, rebroussa chemin jusqu'à une galerie affectée aux expositions de meubles, d'où il passa dans l'autre salle à manger, qui était celle des dîners à la carte. Le premier maître d'hôtel qu'il avisa fut Alfred, qui parut suffoqué. Il ne s'émut point pour si peu, choisit une table de trois couverts dont il fit retirer deux, et s'aborda dans la lecture de la carte, sans faire mine de s'apercevoir qu'Alfred, correct, mais sourcilieux, se dressait de l'autre côté de la barrière.

— Ah çà, lui dit le maître d'hôtel à demi-voix, et avec les apparences du respect, combien de fois faudra-t-il te répéter que tu ne dois pas f..... les pieds ici ?

— Laisse donc ! Est-ce que j'ai seulement l'air de te connaître ? lui répondit monsieur le

comte à bouche fermée, et sans lever le nez. Alors?... Compose-moi, je te prie, un beau menu... un menu pour enterrement de vie de garçon... Dis donc... je vois là, sur la carte tortue. Est-ce de la réelle, ou de la tortue blague, comme parlent nos amis anglais?

— C'est de la tortue-blague, je ne la recommande pas.

— Merci du renseignement. Je me contenterai d'un consommé madrilène. Froid!

Alfred prit note.

— Après quoi, poursuivit Rupert, j'aimerais bien du petit poisson. J'ai une envie folle de *calamari*.

— Tous les goûts sont dans la nature, dit Alfred.

— Il fallait bien, dit Rupert, que nous eussions ce soir une conférence. Si j'épouse demain, il est urgent que je sache où et à quelle heure.

— C'est juste, dit Alfred.

— Je vais te faire une concession, dit Rupert : je mangerai une gelinotte. J'aurais préféré une bécasse flambée : mais d'abord, j'ai l'idée que vous ne savez pas les fabriquer ici et puis, il me semble qu'une gelinotte, c'est un gibier plus conforme à ma nationalité officielle et à mon rang.

— C'est un gibier russe, dit Alfred.

— Nous ne sommes pas à cela près, dit Ru

pert... Je te laisse le choix de l'entremets... Tu sais que j'ai été bien sage?

— Comment?

— J'ai fait ma demande. J'ai récité ma leçon sans faute. Alors, je veux croire que tu n'as qu'une parole, et que, tout à l'heure, je trouverai Angelica dans mon lit.

— Oui! dit Alfred... Veux-tu des crêpes Suzette?

— Mais j'aurai Angelica?... Je ne veux pas de crêpes Suzette : je veux des blintchiki aux confitures... Champagne.

— Suisse?

— Tu ne m'as pas regardé. Pommery. Drapeau américain.

L'un des servants d'Alfred apportait une soupière d'argent. Le maître d'hôtel éleva soudain la voix, et dit :

— Monsieur le comte désire-t-il prendre son consommé froid madrilène en tasse ou en assiette?

Monsieur le comte répondit avec arrogance :

— J'ai demandé une tasse de consommé, ce n'est pas une assiette!

— Une tasse! Vite! dit Alfred à son subordonné. Et une cuiller de vermeil!... Je n'ai pas encore de nouvelles, ajouta-t-il, reprenant le mezzo-voce. Mais ça ne tardera pas. Je viens t'envoyer de ta part un messenger à la baronne pour lui demander où en sont les choses, et si

elle s'est assuré le consentement, ou la neutralité bienveillante du marquis.

— Il n'est pas mauvais, dit Rupert, mais j'en ne le trouve pas suffisamment tomaté.

— Paies-tu ? dit Alfred. Non. Alors dispense-toi de débiter la cuisine.

— Je la débiterai s'il me plaît, dit Rupert.. Quel messenger as-tu envoyé de ma part ?

— Je te le donne en mille.

— Ma langue.

— L'interprète des wagons-lits.

— Ça !... Ça est une idée magnifique !

— Hein ?... Il est en ce moment au *Vapore*..

— Tu vois que j'ai aussi bien fait de n'y pas dîner.

Mais Rupert s'interrompt et poussa plusieurs rugissements.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Voulez-vous bien enlever ça ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme à qui on sert une demi-bouteille de Pommery-Greno ?

Sur un signe d'Alfred, le garçon qui avait apporté cette fâcheuse demi-bouteille l'esca-mota, s'enfuit, et revint avec une rapidité inimaginable, porteur d'une bouteille entière.

— Je t'en offrirais bien un verre, dit Florent ; mais, si nous trinquions ici, nous nous ferions remarquer.

— Plutôt, dit Alfred.

La conversation tomba ; mais il demeura

près de la table, regardant manger Rupert comme les maîtres d'hôtel bien stylés regardent manger les clients de marque, avec déférence et avec attendrissement. Au moment que monsieur le comte, ayant dévoré une moitié de sa gelinotte, hésitait un peu d'attaquer l'autre, l'interprète des wagons-lits fit son entrée dans le restaurant. C'était un homme colossal, manifestement d'origine allemande, et d'une allure à la fois martiale et débonnaire. Ses gestes étaient d'un soldat, mais méfiant, et instruit par l'expérience qu'il n'a jamais pu faire le moindre mouvement sans tuer quelqu'un ou sans démolir quelque chose. Il savait, comme tous les interprètes, un très petit nombre de mots de toutes les langues ; mais il les ramenait toutes à sa langue maternelle par sa façon de les prononcer. Il n'eut d'ailleurs qu'à regarder Florent Rupert pour se persuader qu'il lui fallait parler allemand.

Monsieur le comte fit un grognement de déresse, et Alfred gourmanda le truchement d'un ton à lui faire croire qu'il venait de commettre une inconvenance, de manquer à quelque mystérieux protocole. Il rougit comme une jeune fille, et traduisit son message en français, dont il ne savait que le strict nécessaire :

— La dame, fit-il, elle dit le monsieur est raisonnable et dit : « Tu ne peux pas rater ça. » Alors ça va bien, c'est arrangé.

Il salua.

— Donne-lui vingt francs, dit tout bas Alfred.

— Tu me les rendras, dit Rupert, tirant de son gousset son avant-dernier louis.

L'interprète salua encore et se retira.

— C'est sérieux ? dit Rupert. Je me marie demain ?

Mais Alfred se précipita vers une autre table où deux personnes véritablement royales venaient de prendre place. Il y demeura en faction, et Rupert dut avaler en silence ses blintchiki aux confitures, son café, et même allumer son cigare. A la fin, n'y tenant plus, il appela très haut :

— Alfred !

— Quoi encore ? dit le sommelier, revenant à lui de mauvaise grâce.

— Je m'en vais. Je voudrais pourtant savoir où je me marie demain.

— Ne t'occupe donc pas de ça, dit Alfred. On viendra te prendre en gondole, vers onze heures. Sois prêt.

— Habillé ?

— Veston.

Rupert n'en put tirer un mot de plus, et partit. Il ne pensait déjà plus au grand événement du lendemain, non par docilité et parce qu'Alfred lui avait prescrit de s'en divertir, mais parce qu'il ne songeait qu'à Angelica. Quelque chose

lui disait qu'il ne la trouverait point chez lui. Il y retourna en hâte, et, en effet, ne l'y trouva point. Il eut un accès de violente colère. « Ah! c'est comme ça? » cria-t-il. Ah! je me marie demain et Angelica n'est pas là? Eh bien, je découcherai cette nuit! » Il repartit comme un furieux, alla d'une traite à la place Saint-Marc, puis tout droit jusqu'au théâtre Goldoni, revint à la place, parcourut la Merceria aller et retour, puis la Frezzaria, fut ensuite jusqu'à la Fenice, où, contre tout espoir, il rencontra Staë et sa bande. Il se joignit à ces jeunes gens, visita une fois encore et le plus innocemment du monde tous les mauvais lieux de Venise, enfin demeura seul avec Staë, et ne douta point que le commis ne le conduisît chez sa sœur par la main. Mais il y eut un malentendu. Staë le conduisit en effet obligeamment, mais au palazzo, et, faute de connaître les chemins, il ne s'aperçut de la méprise qu'en arrivant devant sa porte.

XIV

Le lendemain, dès l'aube, avant neuf heures, Florent Rupert, qui dormait comme une souche, sentit tout d'un coup qu'on le secouait dans son lit, et il entendit que l'on l'apostrophait ! Il ouvrit un œil, et vit à son chevet sa bonne : elle proférait des mots inintelligibles ; mais la colère de Florent fut si violente qu'il en résulta une sorte d'exaltation de son intelligence, et il comprit en gros qu'elle lui remontrait que ce n'est pas le jour de faire le paresseux quand on se marie vers onze heures. Cette idée de mariage, où il n'associa point d'abord celle de légitimité, ne le fit point songer à sa fiancée, M^{me} la baronne Trotteur, mais à Angelica. Il se ressouvint qu'elle n'était point là, en dépit d'une promesse formelle, et d'ailleurs le put constater une fois de plus. Ce rappel de sa déception lui causa un

nouvel accès de colère, et il dit à la domestique ce qu'il avait sur le cœur. Il le dit en français, elle répondit en patois vénitien : mais les dialogues composés d'invectives peuvent seuls, sans grand inconvénient, être bilingues, car c'est le ton qui fait la chanson. La conclusion de Rupert fut qu'il ne se marierait pas, puisqu'on lui avait manqué de parole ; et il le répéta catégoriquement à Alfred, qui survint cinq minutes plus tard.

Alfred prit cette défaite comme il la fallait prendre, ne répondit pas une syllabe, et arracha les draps et les couvertures, qu'il lança à l'autre bout de la chambre. Comme Rupert, dans l'attirail le plus ridicule, écumait et se tordait sur son matelas nu, Staë, à son tour, survint, accompagné du petit frère, et de deux garçons avec qui monsieur le comte avait fait la fête l'autre soir, mais qu'il ne reconnut point, ne les ayant jamais vus que dans l'obscurité. Le commis de Bertoluzzi était endimanché. Il portait un complet couleur ardoise, primitivement uni, mais qui s'était nuancé au soleil et dans les ténèbres de l'armoire. Il avait sur la tête son chapeau mou de tous les jours, car il n'en possédait qu'un, mais l'avait cabossé ce matin avec plus d'étude et plus de fantaisie. Sa cravate, d'un rose de corail rose, était ornée d'une grosse perle de porcelaine bien blanche, grosse comme une bille ; un mouchoir de soie

vert-d'eau pendait hors de sa poche et un narcisse épanoui fleurissait sa boutonnière. Il se permit de flétrir la paresse de Rupert, en termes qui parurent à monsieur le comte d'une familiarité insupportable. Après quoi, il aida Alfred à lever le marié, tandis que le petit frère et les deux autres chauffaient le bain ; et ces cinq hommes résolus y eussent trempé Rupert de force, s'il n'eût pris à la fin le parti de céder et de faire sa toilette lui-même. Quand il fut lavé, un des inconnus, qui se trouvait par le plus heureux des hasards être coiffeur, accommoda sa chevelure et ses favoris à l'autrichienne. Alfred, cependant, faisait choix, parmi la garde-robe, d'un complet de couleur marron d'Inde, et voulait habiller Rupert ; mais il s'habilla seul, comme les condamnés à mort qui tiennent à faire figure de héros. Il noua sans trembler sa cravate (de même couleur que le veston) ; à ce moment, il recouvra la parole (depuis une demi-heure il n'avait pu émettre que des sons inarticulés), et il dit d'un air boudeur :

— Est-ce que la gondole est en bas ?

— J'ai changé d'idée, répliqua sèchement Alfred : nous irons à l'église en nous promenant.

Rupert ne fut point fâché de cette promenade, qu'il prévoyait interminable : il souhaitait retarder le plus possible la cérémonie, dont il avait une peur affreuse, bien qu'il ne pût,

d'autre part, la prendre au sérieux. Il ne doutait pas qu'elle ne dût avoir lieu dans la basilique de Saint-Marc; et, malgré les épreuves nombreuses qu'il avait faites de la rapidité avec laquelle on traverse de bout en bout cette ville si bizarrement ramassée sur elle-même, il croyait, demeurant près du Rialto, être aussi éloigné du palais des Doges qu'il l'eût été, à Paris, de la Madeleine, s'il avait demeuré place de la République. L'allure de flânerie que prirent d'abord ses compagnons lui fit espérer encore plus fermement que l'on n'arriverait jamais au but. Ils suivirent, pendant plusieurs centaines de mètres, une ruelle si étroite que l'on n'y pouvait cheminer qu'à la file, et bordée de maisons si hautes que la lumière n'y pénétrait guère, puis un long *sottoportico*, où elle ne pénétrait plus du tout. Mais, après le *sottoportico*, Rupert eut la surprise de se trouver dans une rue où il passait presque autant de gens dans les deux sens que rue Montmartre ou rue Saint-Denis. De part et d'autre étaient des boutiques de fripiers, où se voyaient exposés, pêle-mêle, de lamentables houppelandes, des linges écrus, et des malles velues en ruine. Ils atteignirent ensuite à une place toute petite et triangulaire, bornée d'un côté par une façade de six étages, du deuxième côté par une église, et du troisième côté par un café, dont l'enseigne était : *Café du Théâtre*, mais le théâtre ne

s'apercevait nulle part. Les cinq compagnons de Rupert firent halte dans ce café, où on leur servit des limonades sucrées de sirop de gomme. Puis ils s'arrêtèrent devant l'échoppe d'une marchande de fleurs, qui vendait aussi des pastèques. Staë, qui avait déjà un narcisse à sa boutonnière, acheta une tranche de pastèque, mais les autres achetèrent des roses et des coucous : Alfred fit, à ce propos, une plaisanterie vulgaire.

Ils prirent, de là, une rue fort courte, entièrement déserte, et ils débouchèrent sur une si vaste place que Rupert n'en put croire ses yeux, n'imaginant point qu'à Venise il y eût des terre-pleins de cette importance, et d'où l'on ne vît, dans aucune direction, ni un pont ni un canal. Une église occupait à peu près le milieu de ce campo ; et, tout autour, ce n'était que sales masures, parmi lesquelles deux ou trois palais somptueux semblaient égarés. Cet aspect de Venise était si nouveau pour Florent Rupert qu'il eut le sentiment d'être plus loin que jamais, ou même de n'être plus à Venise. Aussi éprouva-t-il un bien vif étonnement, quand, après deux ou trois détours, il se trouva sur le quai des Esclavons, un peu au delà de l'hôtel, devant lequel apparemment Alfred avait évité de passer.

Ils n'y firent que cinquante pas, tournèrent le dos au bassin de Saint-Marc, et joignirent,

par une ruelle infecte, une autre rue, animée, mais misérable, où il y avait des pharmacies populaires, des étalages panachés de caracos et de fromages de parmesan, des charcuteries, dont l'odeur offensa les narines délicates de Rupert. Ce fut ensuite un établissement de bains et douches à bas prix, puis, en travers de la rue, un canal; ils gravirent les marches d'un pont, redescendirent de l'autre côté, rencontrèrent un autre canal et virent, sur la rive opposée, une église, une cour, un cloître, un petit jardin. Ils poussèrent un peu plus loin et arrivèrent encore à une petite place, où se trouvait encore une église, mais de si peu d'apparence que Rupert la prit d'abord pour une demeure bourgeoise.

— C'est ici, dit Alfred.

— Ah! fit Rupert, vexé.

Mais son cœur se mit à battre furieusement. Un des jeunes gens de l'escorte essaya d'ouvrir la porte principale : naturellement, elle était fermée à triple tour. Le petit frère d'Angelica et de Staë, qui faisait volontiers les commissions, ainsi qu'à cet âge, courut chercher le sacristain. Il revint au bout de peu d'instants, et dit que la porte latérale était ouverte, vu qu'il y avait déjà dans l'église des étrangers qui visitaient.

Rupert, avec sa suite, pénétra dans une porte de chapelle basse, faiblement éclairée. Au-

dessus de l'un des autels était appliquée à la muraille une grande peinture, voilée ordinairement d'un rideau de serge verte ; mais le sacrilège venait de tirer ce rideau, pour laisser voir le tableau, moyennant finances, à trois amateurs qui n'étaient autres que le marquis de Bondidier, la baronne Trotteur et M. Lévy-Dulac. Les acolytes de Rupert disparurent comme par enchantement et se dissimulèrent dans les coins sombres de la chapelle. Bondidier, la baronne et Lévy-Dulac ne virent que monsieur le comte. Ils lui donnèrent le bonjour, mais voix presque basse, comme l'on fait dans les lieux consacrés. Puis ils tombèrent en extase et Florent, par imitation, considéra la peinture attentivement. Cela représentait un frais et naïf paysage, et un saint Georges à cheval, penché en avant sur l'arçon, qui transperçait d'une lance énorme un dragon hideux, mais de la plus agréable couleur.

— Ah ! ce Carpaccio ! Quel peintre ! murmura le marquis de Bondidier.

— Oui, répondit Florent, avec un air de compétence.

— C'est admirable, dit tout bas M^{me} la baronne Trotteur, mais je préfère sa légende de sainte Ursule.

— Oh ! évidemment. Moi aussi, dit Rupert. M. Lévy-Dulac déclara d'un ton cassant qu'il n'admettait qu'un peintre, le Greco.

— Theotocopuli, soupira Isabelle.

— Quoi? fit Rupert, un peu trop haut.

— C'est le même, lui souffla, passant près de lui, Alfred, qui n'avait pu si longtemps servir à Venise sans prendre quelque teinture de l'histoire de l'art.

A ce moment, un prêtre vint de la sacristie, revêtu des habits sacerdotaux et accompagné d'un enfant de chœur, lequel portait un encensoir. Cet enfant de chœur, qui avait une figure d'ange et la physionomie d'un gavroche, se planta vis-à-vis de Rupert et se mit à balancer l'encensoir sous son nez. Le marquis, la baronne et Lévy-Dulac s'éloignèrent discrètement et retombèrent en extase devant un autre tableau, que l'on venait de découvrir à leur intention, au-dessus d'un autre autel. Rupert demeura tout ahuri en face du gosse qui l'encensait. Voyant Alfred qui se rapprochait, il dit fort bas :

— Ah çà! qu'est-ce qui lui prend?

— Il te présente l'encens, c'est l'usage, dit Alfred. N'oublie pas qui tu es.

— Ah? dit Rupert, décidé à ne plus s'étonner de rien.

L'enfant de chœur posa l'encensoir par terre, grimpa à l'autel, et aida le prêtre à y ranger les divers accessoires de la messe. Puis le prêtre redescendit jusqu'à la rampe de communion et se tint debout devant Rupert.

— Colle-toi à genoux, dit Alfred.

Le prêtre fit : « Hem ! Hem ! » Alors Isabelle vint s'agenouiller à côté de Florent, cependant que Lévy-Dulac et le marquis s'absorbaient dans la contemplation d'un troisième tableau. Le prêtre ouvrit un petit livre, où il se mit à lire avec volubilité des formules latines, à quoi l'enfant de chœur répondait avec la même volubilité. Il esquissa ensuite un geste de bénédiction, tourna le dos, remonta à l'autel et commença de dire sa messe tout tranquillement. La baronne demeurait abîmée en oraison, et Florent ne savait plus quelle contenance faire, quand Alfred le vint tirer par la manche et l'emmena dehors. Ils retrouvèrent, sur la place, Staë, le petit frère et les deux camarades, qui accablèrent monsieur le comte de leurs amitiés.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? gronda Rupert.

— Dame ! répondit le sommelier, ils te félicitent. Ça y est.

— Quoi ?

— Tu es marié.

— Eh bien, n... de D... ! dit Rupert, de nouveau ahuri malgré sa résolution de ne s'étonner de rien. Et ma femme ? demanda-t-il ensuite.

— Tu ne la reverras que ce soir, répondit Alfred ; mais dis-lui un mot aimable à la sortie.

Tous s'éclipsèrent, monsieur le comte guetta

la sortie d'Isabelle, et, quand elle parut, ne sut que lui dire. Il se contenta de lui serrer la main d'une façon significative.

— Je suis bien heureuse, dit-elle, d'une voix contenue, mais chantante.

— Moi aussi, dit Rupert.

Elle prit congé comme si de rien n'était, et ses deux compagnons ordinaires ne la quittèrent point. Les compagnons de monsieur le comte le rejoignirent aussitôt.

— Comment vais-je tuer le temps jusqu'à ce soir? Je vais m'embêter! dit Rupert.

— Tu vas t'amuser avec nous, dit Alfred. Et, pour commencer, nous allons faire un joyeux festin. Ce n'est pas tous les jours qu'on se marie.

XV

« Où ferons-nous ce joyeux festin ? » se demandait Florent Rupert. Il n'osa point poser la question à Alfred ; mais il eut un pressentiment : quelque chose lui dit que le lieu de la fête serait cette guinguette qu'il avait aperçue la veille en revenant du Lido, qui lui avait paru désirable, et si ressemblante à la *Pêche Miraculeuse* du Bas-Meudon. Ce pressentiment ne lui était suggéré par aucun indice, et Rupert en reconnut l'improbabilité ; mais il eut dans le même temps une certitude si nette qu'il eût douté plus volontiers que deux et deux ne soient quatre. Il courait devant, comme les enfants, quand on les mène où ils souhaitent d'aller ; une sorte d'instinct de la direction, à la fois infallible et vague, comme celui sans doute qui guide les oiseaux migrateurs, l'avertissait

quand il devait tourner à gauche ou à droite ; et il avait de fausses réminiscences du décor, bien qu'il n'eût jamais passé par ici. Il le trouvait curieux et admirable. C'étaient encore des ruelles étroites, désertes, mais celles-ci bordées de maisons tout ensemble misérables et ornées magnifiquement. Presque toutes les portes étaient surmontées de bas-reliefs très anciens, qui représentaient des figures géométriques ou des fleurs stylisées, ou la Vierge et l'enfant Jésus, ou une Pietà. Parfois le logis, en reculement, était précédé d'un petit jardin sauvage, d'une miniature de paradis, qu'une grille de fer peinte en blanc ou une claire-voie de bois séparait de la rue.

Monsieur le comte et les gens de la noce arrivèrent ensuite à une place, moins vaste que le campo qu'ils avaient rencontré ce matin, mais semblable ; et, subitement, Rupert eut besoin de n'en plus ignorer le nom, de savoir où il était ; il leva à propos les yeux, avisa un écriteau, lut : *Campo Bandiera e Moro*. Après qu'ils eurent traversé ce *campo Bandiera e Moro*, ils prirent une rue qui longeait une caserne. Les fenêtres grillées du rez-de-chaussée étaient ouvertes. Rupert vit l'intérieur d'une cantine ; et il observa une fois de plus que les soldats de tous les pays latins ont la même bonne figure, le même sourire morne, et qu'ils semblent à satiété répéter les mêmes plaisanteries. Puis il eut en-

core la surprise de se trouver brusquement sur le quai des Esclavons, quand il se croyait à cent lieues. Ses compagnons marchèrent le long de l'eau, dans une direction opposée à la place Saint-Marc; puis ce fut la rive *Cà di Dio*, puis celle de Saint-Blaise. Rupert vit de loin la désirable guinguette, et sentit bien qu'il n'avait jamais douté qu'elle ne fût le but de cette longue promenade; et, en effet, l'on y entra sans hésiter; et il fut si content qu'il ne se souvenait point d'avoir éprouvé jamais un pareil contentement.

Une autre surprise l'y attendait, à quoi nul pressentiment ne l'avait disposé. Deux femmes étaient assises sur la terrasse, où, parmi les nombreuses petites tables desservies, une seule grande table à cette heure tardive était dressée, avec une nappe blanche, avec des fleurs, une vraie table de noce; deux femmes, et l'une d'elle était Angelica! Ainsi que son frère Staë, elle était endimanchée; elle portait même une manière de costume national, bien qu'il n'en soit plus guère en Italie. Sa robe de lainage, brune comme les robes de moines, était presque entièrement recouverte par le voile, non d'indienne, mais de dentelle noire, que deux épingle de verroterie fixaient à ses épais cheveux; et Rupert imagina que ce costume, en dépit de la sévérité des couleurs, était une toilette de mariée. Il se figura que la véritable mariée, c'é-

tait elle, Angelica. Il se remémorait confusément des histoires qu'il avait lues, de souverains qui se marient par procuration; et bien que l'analogie ne fût pas rigoureuse, il se mit dans la tête qu'il avait réellement épousé Angelica; seulement, comme elle avait autre chose à faire tout à l'heure, la baronne Trotteur l'avait représentée.

Il pensa donc, tout naturellement, avoir le droit de s'isoler avec la jeune ouvrière, comme les nouveaux mariés s'isolent, au milieu même des cérémonies et des réjouissances de leur noce. Tandis que les autres, les invités, bavardaient à grand bruit, il la prit par le bras et l'attira jusqu'à la balustrade de la terrasse. Il n'avait rien à lui dire; d'ailleurs, s'il avait eu quelque chose à lui dire, il aurait été bien embarrassé; elle aussi; mais ils s'accoudèrent à la rampe, tout près l'un de l'autre, et ils regardèrent ensemble le tableau qui était devant leurs yeux. La vue était bien dégagée, parce que l'île de Saint-Georges Majeur se trouvait déjà loin à leur droite. Ils voyaient un grand miroir d'eau, San-Lazzaro et le couvent des Mékhitaristes, et ils distinguaient même, à l'extrémité du Lido, les tourelles horribles de l'hôtel Excelsior. Ce qui les intéressait davantage, c'est que, juste au pied de la guinguette, était l'ancrage de ces deux torpilleurs qu'hier Florent avait remarqués; et les matelots, comme hier, apparem-

ment comme tous les jours, étendaient sur des ficelles, afin de les faire sécher, leurs caleçons et leurs chemises fraîchement lavés : comme si le blanchissage était l'unique besogne des soldats de terre et de mer en temps de paix.

Si intéressant que fût ce spectacle, Rupert souhaitait de tout son cœur, de tout son estomac, qu'Alfred ne tardât plus de l'appeler à table : il mourait de faim, comme après les grandes joies, les grandes douleurs et les aventures extraordinaires. Quand le sommelier enfin l'appela, il songea soudain à cette autre femme, qui faisait, si l'on peut dire, pendant à Angelica, et il se demanda pour lequel d'entre les cinq convives mâles (lui seul excepté) celle-là pouvait bien être venue. Il s'avisa que, plutôt, elle n'était venue pour aucun des cinq, vu qu'elle faisait à peine figure de femme : ce n'était qu'une petite fille, et Rupert se rappela même, avant de se retourner, qu'elle portait une robe courte. Mais, dès qu'il se retourna, il sut à quoi s'en tenir : l'enfant était destinée au plus jeune de la bande, au petit frère d'Angelica et de Staë, qui avait bien lui-même treize ans au plus. Elle était sa voisine à table, ou, plus précisément, une chaise demeurée libre à son côté indiquait que tout à l'heure peut-être elle prendrait place près de lui : pour l'instant, elle était assise sur ses genoux ; et ce n'était point là une familiarité innocente, puérile, car

ils échangeaient, avec application, de ces baisers qu'il faut bien que l'on appelle conscients, que les fiancés anglais particulièrement aiment d'échanger en plein air, dans les parcs, après la tombée de la nuit.

Rupert, qui n'a pas à proprement parler de doctrine morale, se formalise avec cela de la moindre chose. Il témoigna sèchement son désir que l'on se tînt un peu mieux, et comme les désirs d'un tel personnage ne sauraient être que des ordres, la petite fille quitta dans l'instant même les genoux du petit frère pour se poser sur sa chaise. Monsieur le comte prit spontanément la présidence de la table. Angelica se plaça vis-à-vis de monsieur le comte, et Staë à sa droite, sans doute en qualité de beau-frère, Alfred à sa gauche, pour lui servir à l'occasion d'interprète et lui permettre de participer à la conversation, qui, naturellement, se poursuivit en italien.

Mais le sommelier remplit mal cette fonction de drogman. Il ne traduisit à Rupert que deux ou trois phrases, aux hors-d'œuvre, et préféra de causer lui-même avec les autres. Le ton du dialogue était bizarre : gai, animé, bruyant, et devenait, par accès, mystérieux, mélodramatique : l'on eût dit que les interlocuteurs ourdisaient quelque ténébreux complot, auquel de temps en temps ils ne pensaient plus. Rupert ne s'ennuyait pas, bien que son ignorance de

l'italien le mît à part, et il ne manquait point d'occupation. Premièrement, il satisfaisait son appétit formidable. La cuisine était bonne, malgré un abus de fritures et de pâtes, et une profusion de tomates dans les assaisonnements ; le vin était ce Valpolicella vieux, un peu sucré, un peu piquant, que Jules lui servait habituellement au *Vapore* et qui a vite fait de monter à la tête. Puis il s'aperçut qu'en étendant ses jambes, qu'il avait fort longues, il joignait celles d'Angelica, et c'était une autre manière de passer le temps. Enfin, son voisin et beau-frère, Staë, était parfaitement ivre depuis le premier service de friture, et, oubliant la différence des langues, lui adressait, sans aucune solution de continuité, des discours affectueux ; Rupert lui répondait avec la même verve, et ils se comprenaient d'autant mieux que leurs propos ne présentaient aucun sens.

L'on atteignit sans effort la seizième heure, fort convenable pour la fin d'un déjeuner, qui devait être dînatoire comme tous les déjeuners de cette sorte. Lorsque les quatre coups sonnèrent, les convives se mirent l'un après l'autre à chanter. Rupert n'entendit pas davantage les chansons que les récitatifs ; mais il devina sans grande malice que c'étaient des gaudrioles, et vit là une nouvelle preuve que le repas où il assistait était bien un repas de noce. Or, la mariée ne pouvait être qu'Angelica, du moins aux yeux

d'un homme qui avait des idées septentrionales sur l'âge de la nubilité, et qui ne devait point faire état de l'autre femme, ou petite fille présente.

Comme une aimable liberté régnait alors, et que l'on avait les coudes sur la table, Rupert se crut autorisé à changer de numéro et à venir s'asseoir près d'Angelica. Elle prit aussitôt, et de la meilleure grâce du monde, une pose abandonnée. De plus en plus persuadé que c'est elle qu'il avait épousée ce matin, et qu'il allait ce soir épouser plus pratiquement, il commença d'être fort impatient de rentrer à la maison. Il vit, à point nommé, surgir sur la terrasse un gondolier, un gondolier superbe, tout habillé de blanc, avec une ceinture de soie jaune et noire, un gondolier de maître, qui semblait l'ami intime de tous les convives, et se mit à leur conter je ne sais quoi qui provoqua l'hilarité. Alfred daigna reprendre ses fonctions d'interprète, et instruire monsieur le comte que, pour rentrer en digne équipage au palazzo, il avait tout bonnement réquisitionné la gondole d'une dame française, propriétaire d'un palais sur le grand canal; mais cette dame, un peu mûre, pleine de bonté pour ses serviteurs, retenait présentement son deuxième gondolier, et il fallait attendre quelques minutes son bon plaisir, ou, pour parler mieux, la fin de son bon plaisir. Les quelques minutes durèrent une heure,

mais cependant l'on ne s'ennuya point : la compagnie, qui était maintenant de huit personnes outre Rupert, ne cessa presque point de pouffer de rire, en répétant, avec une familiarité gouailleuse et des intonations comiques, le petit nom de la dame française. Ce petit nom était Eugénie, qu'ils prononçaient *Eoudgenia*.

Vers cinq heures, le deuxième gondolier parut enfin. Il portait la même livrée que l'autre, et point trop fripée. Rupert ne le trouva pas si remarquable, mais il était prodigieusement avantageux, et ne semblait point du tout gêné, au contraire, des félicitations que l'on ne lui ménageait pas. Il redescendit, avec son camarade, presque aussitôt qu'il eut monté. Rupert suivit, avec Angelica, puis les six autres, et l'on s'entassa comme on put dans la somptueuse gondole. Le marié se fût bien passé d'une escorte si nombreuse. « Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt, se disait-il, me laisser seul avec ma femme ? » Ils n'y paraissaient point songer. A la porte même du palazzo, ils ne firent point leurs adieux. Sauf les deux gondoliers, tous montèrent avec Florent, les uns par l'ascenseur, les autres par l'escalier. Mais, dès qu'il pénétra chez lui, il eut un nouvel étonnement, si fort, qu'il fut diverti de sa mauvaise humeur.

XVI

L'aspect de son appartement était précisément celui d'un théâtre à la veille d'une répétition générale, lorsqu'on vient d'apporter pêle-mêle tous les décors et tous les meubles. Dans le salon, qui servait de magasin d'accessoires, il y avait notamment un lit, démonté en deux ou trois morceaux, mais dont l'ensemble se pouvait imaginer sans grand effort : un lit de chêne aussi large que long, carré ; la literie aussi était carrée, et l'on ne voit guère de couches si parfaitement planes que dans les expositions d'ameublement, ou à la chambrée, un jour de revue. Le baldaquin, supporté par quatre colonnes torsées, était orné de bandeaux de tapisserie, qui représentaient des écussons alternant avec des licornes affrontées. Le dossier, plus sculpté que la façade d'une cathédrale espagnole, était surmonté d'une couronne

royale ou impériale de bois doré, qui faisait corps avec le meuble : de sorte qu'un souverain pouvait agoniser dans ce lit tranquillement, sans risquer de voir son héritier présomptif jouer la fameuse scène de Shakespare. Il y avait encore deux fauteuils, si magnifiques, si incommodes, qu'il faut les qualifier trônes ; plus, un nègre et une négresse, qui, au lieu de tendre des plateaux, brandissaient des cornes d'abondance d'où jaillissaient des gerbes de lampes électriques ; enfin, à même le parquet, un tas de vêtements, qui de loin et à première vue avaient un air de décrochez-moi-ça ; mais Rupert, en s'approchant, vit que c'étaient au contraire de splendides habits de livrée, dont toutes les coutures étaient passementées de trois larges galons tissus d'or, d'argent et d'écarlate, et rebrodés d'armoiries.

— Où diable vous êtes-vous procuré tout cela ? demanda-t-il.

Alfred voulut bien répondre qu'il avait des intelligences parmi le personnel d'un palais voisin, dont le propriétaire, allié à toutes les familles régnantes d'Europe, prétendait lui-même à un trône important, ou à plusieurs. Ce prince (que les convenances ne permettent pas de nommer) ne résidant presque jamais à Venise, ses gens louaient ou prêtaient volontiers ses livrées et ses meubles les plus apparemment royaux.

— Alors, ce lit? dit Rupert.

— C'est ton lit nuptial, dit Alfred. Nous allons le monter dans la plus vaste de tes chambres, qui est aussi la plus démeublée.

Les deux frères d'Angelica, le coiffeur et le quatrième personnage mâle mirent aussitôt habit bas, afin de donner au sommelier un coup de main. Angelica, cependant, quittait sa robe de laine brune, pour en vêtir une de soie noire et se métamorphoser en duègne. Les déménageurs improvisés transportèrent dans la pièce dite précédemment le lit plus pesant qu'un piano; mais, avant de le reconstruire, ils équipèrent la négresse et le nègre, car ils étaient aussi électriciens. Ensuite, ils retournèrent chercher les trônes. Alfred fit remarquer à monsieur le comte que le siège de l'un des deux étaient à bascule et formait prie-Dieu; il lui recommanda de ne pas oublier qu'un archiduc fait sa prière avant de se coucher, surtout quand il a reçu un sacrement le matin.

Enfin, le lit fut dressé, et la chambre eut grand air, et même un air sinistre, au goût, du moins de Florent, qui aime mieux aimer dans les décors Watteau. Toute la compagnie repassa dans le salon, où les quatre hommes achevèrent de se déshabiller, puis endossèrent les livrées. Staë, le coiffeur, et l'autre adulte, qui étaient des gaillards assez bien bâtis, remplirent suffisamment les vastes habits et les culot-

tes ; mais le petit frère était si fluet qu'il aurait pu se contenter du gilet pour tout costume. Alfred déclara tout net qu'on se passerait des services de cet avorton. Le gamin, qui avait compté d'éblouir sa petite amie, eut une crise de fureur ; il jeta des cris perçants et répandit des flots de larmes. Pour le calmer et pour se débarrasser de lui, Rupert lui mit dans la main un billet de dix lires, affreusement crasseux, mais qui n'en valait pas deux sous de moins, en disant que c'était pour faire le jeune homme. L'épreuve de l'habillement venait justement de montrer qu'il n'était qu'un enfant sans conséquence ; mais, comme il était bien jeune homme à d'autres égards, il accepta l'indemnité, revêtit en hâte son complet, et s'en fut avec la petite fille Dieu sait où.

Les gens de monsieur le comte passèrent alors dans la salle à manger. Alfred jeta sur la table immense une nappe de dentelle de Burano. Il plaça, aux deux extrémités, des candélabres, garnis, non de bougies électriques, mais de vraies bougies, et çà et là de nombreuses, de lourdes pièces d'argenterie. La table en fut toute couverte, et ne parut point trop grande, bien que l'on n'y dressât que deux couverts, d'un même côté. Puis l'on approcha deux fauteuils-trônes, mais inégaux, le plus important, bien entendu, étant destiné à monsieur le comte. Alfred prit soin de l'en avertir, tout en dispo-

sant, parmi les surtoutes et les seaux, un baron de bœuf en gelée, un double d'agneau froid, des galantines, des foies gras, des poulardes, des corbeilles de fruits et un wedding-cake. Il fit connaître au marié le programme.

— La princesse... dit-il.

— Quelle princesse ? dit Rupert.

— Eh bien, ta femme !

— Ah ! oui !

— Écoute, et ne m'interromps plus. La princesse ne te sera guère amenée ici que vers dix heures. Tu la recevras dans ton grand salon. Cinq minutes plus tard, j'annoncerai que le souper est servi. Tu n'as aucunement besoin de manger d'ici là : tu as fait un déjeuner dîatoire. Il est même probable que tu n'auras pas grand'faim. Tu tâcheras de ne pas t'éterniser à table. D'ailleurs, j'y veillerai. Tu tâcheras aussi de ne pas dire trop de bêtises. Après souper, vous rentrerez dans le grand salon. Presque aussitôt, Angelica viendra chercher Madame pour la conduire à sa chambre. Je te conduirai dans la tienne, et tu retireras ton habit...

— Je l'aurai donc mis ?... Quand ?

— Naturellement, tu l'auras mis ! Tu n'as pas la prétention de recevoir Madame dans cette tenue-là ?... Mets-le donc tout de suite : il est près de huit heures un quart... Tu te passeras de croix : je n'ai pas réussi à m'en procurer.

Rupert fut dans sa chambre, enfila son habit, et ses laquais ne prirent point la peine de l'y aider. Quand il revint dans le salon, ayant une heure à perdre, il fit un somme. A dix heures, Staë le réveilla en le secouant, et Alfred, qui guettait sur le balcon, rentra, disant :

— La v'là !

Rupert, éveillé en sursaut, sentit d'abord son estomac. Il n'avait point d'appétit. Il était plutôt barbouillé. Il ne put se rappeler sans répugnance les grosses viandes qu'il avait vu préparer avant de s'endormir, et il pensa que le souper serait une formalité inutile, fastidieuse : il eût préféré de passer, sans intermède, de son fauteuil au lit nuptial, où, comme on dit, il ne craignait personne. Mais il associa cette idée de préférence à l'image d'Angelica, qu'il eût, en effet, préférée à M^{me} la baronne Trotteur. Puis il éprouva un pénible sentiment de timidité ; mais il fut sauvé par le protocole, qui est si commode aux princes et qui leur tient lieu de tout : de courage, de présence d'esprit, d'éducation. Comme il se levait, Alfred le rassit, et lui signifia que son rang ne lui permettait pas d'aller recevoir son épouse à la porte. Le sommelier se rendit lui-même dans l'antichambre, suivi d'Angelica et de la livrée. Madame arrivait seule. M. le marquis de Bondidier et M. Lévy-Dulac, cédant à un scrupule peut-être exagéré, n'avaient pas cru pouvoir l'accompagner jus-

qu'ici. Elle était en proie à l'angoisse. L'obscurité effroyable des canaux venait de l'épouvanter. Elle commençait de trouver son aventure extrêmement bizarre et mystérieuse, elle avait pensé défaillir dans l'ascenseur. La vue de la duègne et des quatre figurants galonnés, armoriés, dorés sur tranche, la rassura soudain. Elle était trop Parisienne pour n'observer point que ces laquais avaient des mines de carêmes-prenants ; mais il lui parut tout simple que le prince eût, pour ses séjours à Venise, des gens du pays, et elle reconnut l'authenticité des livrées. L'aspect de Florent Rupert dans son fauteuil acheva de la reconforter : il était encore tout stupide de sommeil, cela lui donnait un air héraldique, et aussi un air d'authenticité. Elle crut devoir faire, dès la porte, une révérence ; puis elle s'avança vers lui en souriant. Il sourit par imitation et la considéra d'un œil vague, qui était bien un œil de souverain au repos : on croirait toujours que leur regard passe outre les personnes présentes et vise la frontière, à la défense de quoi ils ne pensent pas, mais ils rêvent continuellement. Quand la baronne fut tout proche de lui, il murmura, avec bonté :

— Nous sommes bien heureux.

— Oh ! oui, répondit-elle, bien heureux ! (prenant pour elle la moitié de cet attribut, et ne songeant plus que Rupert, quand il parlait

au pluriel, parlait d'une seule personne, savoir de soi).

Staë avança un tabouret; mais, à peine la baronne s'y fut-elle posée qu'Alfred annonça :

— Le souper est sur la table.

Rupert se leva, la baronne s'était levée la première. Alfred et Staë ouvrirent la marche, les deux inconnus suivirent le couple auguste, et Angelica se glissa dans la salle à manger. A la vue du couvert, Isabelle ne put retenir un cri de joie : l'argenterie n'autorisait plus aucun soupçon.

— Auriez-vous faim? lui demanda Rupert avec une hauteur méprisante.

— Pas du tout, répondit-elle avec familiarité. Il n'y a pas une heure que je suis sortie de table.

Cette réplique fit à Rupert un effet singulier : elle lui rendit subitement l'appétit par esprit de contradiction. Il ordonna que l'on lui servît ensemble de la galantine de volaille et du pâté de foie gras en croûte. Elle le regardait dévorer, l'admirait en silence. Il trouva cela d'abord naturel, et ensuite insupportable.

— Buvez au moins! lui dit-il, d'un ton si impérieux qu'elle n'osa désobéir.

Alfred lui présenta une coupe, pleine de vin de Moselle mousseux, et une petite verge de buis, dont elle fouetta son vin pour en dégager le gaz. Mais elle fit cela si vivement que la

mousse déborda sur la nappe. Alfred retira la coupe et en présenta une autre à la baronne, qui n'osa point recommencer l'expérience, de peur d'un nouvel accident, et avala d'un trait tout le liquide : elle sentit dans l'instant même que la tête lui tournait. Rupert songeait : « Quelle opinion aura-t-elle de moi, si je ne trouve rien à lui dire ? » Il s'avisa que la présence des quatre laquais justifiait l'embarras de sa conversation ; il les désigna, en clignant de l'œil, à la baronne, qui sourit encore. Puis il repoussa son assiette, et dit d'un ton courroucé :

— Allons nous coucher, madame.

Il se mit debout brusquement : elle se mit debout de même, selon l'étiquette, mais elle était un peu vacillante. Il allait la prendre par la main, comme au départ : Angelica s'interposa, fit une inclination, et Isabelle comprit qu'il fallait suivre la camériste.

Rupert se vit seul avec ses quatre laquais.

— Ah çà ! qu'est-ce que ça veut dire ? grogna-t-il.

— Laisse-lui au moins le temps de se fourrer entre ses draps, repartit Alfred, et viens dans ta chambre te mettre en tenue.

Ses quatre gardes du corps l'accompagnèrent et, cette fois, procédèrent à sa toilette sans lui permettre de faire lui-même aucun mouvement. Ils le dépouillèrent de tout ce qu'il avait sur lui,

et lui passèrent une longue chemise de soie blanche, fort simple, qui n'était marquée que d'une petite couronne à la place du cœur. En guise de robe de chambre, ils lui jetèrent sur les épaules un grand manteau de taffetas noir, qui devait avoir, jadis, traîné dans mainte mascarade. Puis Alfred et Staë prirent les lourds bouts de table de la salle à manger. Rupert les suivit, et fut suivi des deux autres laquais. Alfred heurta à l'huis de la chambre nuptiale, Angelica vint reconnaître qui frappait, puis livra passage aux deux porte-flambeaux, à Rupert et aux deux hommes de suite. Tapie dans le grand lit à colonnes, M^{me} la baronne Trotteur les regardait défilér tous les cinq avec un effarement qui se conçoit.

XVII

Angelica, debout au chevet du lit, saisit la main de la baronne, pour lui donner courage. Florent Rupert n'aurait pas eu un moindre besoin de réconfort. Jamais il n'avait éprouvé si poignante émotion en approchant d'un lit où il voyait une femme prête à subir son caprice et, si l'on peut s'exprimer aussi librement, toute servie ; c'est que, jamais non plus, il ne s'était vu, en de telles conjonctures, accompagné de quatre estafiers, qui ne paraissaient point disposés à se retirer discrètement. Il n'apercevait rien qu'à travers un nuage ; et cependant, il remarqua d'abord qu'Isabelle n'avait gardé sur soi qu'un seul de ses rangs de perles : elle avait accroché les deux autres aux poignets du nègre, et son grand sautoir au bras arrondi de la négresse. Cette négresse et ce nègre porte-flambeau étaient placés symétri-

quement de part et d'autre de la couche nuptiale. Tous leurs feux étaient allumés, sauf une lampe, du nègre, qui avait sauté. Lorsque le cortège arriva à destination, Alfred ôta le manteau des épaules de monsieur le comte qui, pour la première fois de sa vie, craignit d'être ridicule en chemise. Il ne se pouvait sauver qu'en se cachant vite sous le drap, au côté de son épouse légitime. Il allait faire l'enjambée : ses acolytes ne lui permirent point de la faire tout seul ; l'un le hissa, un autre le poussa, les deux autres le soutenaient. Il se sentit plus ridicule encore, quand il fut couché avec la baronne sous les regards de quatre hommes et d'Angelica. Il eut alors un de ces brusques accès de fureur, qui expliqueraient bien des assassinats dont les mobiles échappent aux psychologues.

— Ah çà ! cria-t-il, est-ce que vous n'allez pas bientôt f..... le camp ?

Il ajouta, plus convenablement au protocole :

— ...Et Nous faire le plaisir de Nous laisser tête à tête avec Madame ?

Sans répondre un mot, ils saluèrent très humblement. La duègne fit une révérence de cour, baisa la main de Madame, et se dirigea la première vers la porte. Les laquais suivirent.

Dès leur sortie, il parut à Rupert que la situation était simplifiée. Un homme qui se

trouve seul avec une femme et dans un même lit, est homme avant d'être prince, et c'est toujours le même phénomène qui se produit. Stendhal a observé justement que l'infailibilité (physique) est le fait des brutes; mais Rupert ne se flatte pas d'être un intellectuel; il n'est point capable de ces raffinements qui vont jusqu'à la défaillance. Il allait donc, sans hésiter, épouser la baronne, quand Staë rentra, — sur la pointe du pied, il est vrai, et après avoir dûment frappé. Le jeune commis parut s'excuser d'on ne sait quoi, en un langage incompréhensible, ou, plus précisément, vénitien: il s'excusait tout bonnement de n'avoir pas modéré le luminaire. Il tira les deux broches des interrupteurs; successivement, la négresse et le nègre s'éteignirent, et Staë quitta la chambre sans esprit de retour.

Les ténèbres semblèrent profondes à Rupert et à Isabelle; mais l'on y voyait bien suffisamment, grâce à un clair de lune, qui était aussi plus poétique et mieux approprié à une scène intime. Florent sentit ces avantages; mais l'incident avait modifié ses dispositions à l'offensive. Ce qu'il éprouvait maintenant était fort différent de la sensualité. C'était un immense orgueil, comparable de celui de Napoléon après le mariage autrichien: s'il avait eu, antérieurement, maintes bonnes fortunes, M^{me} la baronne Trotteur était sa première femme du

monde ! Isabelle éprouvait un orgueil identique, et, selon les apparences, plus justifié : elle n'avait jamais connu que des hommes du meilleur monde, Rupert était cependant son premier prince. Ils ne se communiquèrent point ces pensées secrètes, mais leurs cœurs battirent à l'unisson. Cet accord de leur snobisme les engagea de se témoigner un peu plus hardiment une sympathie réciproque. Florent prit la baronne par le cou, elle s'abandonna. Il crut devoir lui adresser, par cérémonie, quelques paroles encore, avant le suprême silence, précurseur des orages de la passion. Hélas ! il ne trouva rien à lui dire, sauf : « Nous sommes bien heureux », qu'elle avait déjà entendu de sa bouche un certain nombre de fois.

— Nous sommes bien heureuse aussi, murmura la baronne.

(Elle adoptait l'usage du pluriel, au moment que ce n'était vraiment pas le cas.)

Elle poursuivit, usant d'une syntaxe bizarre :

— Mais Nous ne savons pas ce que j'ai. Je suis brisée de fatigue. Nous tombons de sommeil.

Et elle fit malgré elle un si fort bâillement qu'il l'eût défigurée, si sa bouche n'était des plus petites même quand elle l'ouvre toute grande. Rupert en put juger fort bien, grâce au clair de lune.

— Il ne s'agit pas de dormir, dit-il tendrement. Pas de blague !

Mais elle ferma les yeux ; et cette somnolence si soudaine, si invincible, avait quelque chose d'un peu effrayant : elle semblait artificielle. Quelques secondes plus tard, Isabelle rentr'ouvrit les paupières, et Florent vit ses beaux yeux tout noyés de volupté ; ce ne fut qu'un instant, elle les referma et ne les rouvrit plus. Sa respiration était devenue lente et régulière comme celle d'un enfant paisiblement endormi. Elle fit même entendre, à deux ou trois reprises, de légers ronflements.

— Ça, par exemple, dit tout haut monsieur le comte, ça n'est pas ordinaire !

Cette phrase, nettement articulée, ne fit pas même tressaillir madame la baronne.

Un soupçon affreux vint à Rupert, quoiqu'il ne soit pas futé.

— Est-ce que ces chameaux-là, dit-il, auraient mêlé dans son vin quelque narcotique ?

Il le dit encore tout haut, et Isabelle ne rougea point. Jamais Rupert ne s'était trouvé dans un si étrange embarras. Il n'osait plus lui-même faire le moindre mouvement. Il n'osa même point garder contre son épaule la tête harmante de la baronne : il la reposa doucement sur l'oreiller, et la considéra d'un peu plus loin (toujours à la faveur du clair de lune). Il se rappela ce verre de vin de Moselle substi-

tué par Alfred à un premier verre, dont Isabelle avait répandu la mousse sur la nappe. Mais rien ne le portait au sommeil comme la méditation ; il commit l'imprudence de se coucher à la renverse, la tête basse et les jambes étendues : et aussitôt il s'endormit aussi profondément que son épouse.

Après un temps qu'il estima fort long, il se réveilla dans un état de bien-être, mais point rassasié de sommeil, et impatient de dormir encore. La lune avait disparu, la nuit était à présent toute noire. Il se tourna sur le côté gauche, car il était couché sur le côté droit, et il repartit pour un nouveau somme, sans même avoir remarqué qu'il n'était point seul dans son lit. Il se réveilla un peu plus tard, au petit jour ; ou plutôt il fut réveillé : on lui pinçait le bras, il ouvrit les yeux et vit Alfred qui lui fit signe de se taire ; mais, d'instinct, il avait retenu l'exclamation qui avait failli lui échapper. Il tourna la tête et vit la baronne, qui souriait aux anges. Alfred murmura : « Lève-toi, viens », d'une voix si imperceptible qu'il lut ces mots sur les lèvres du sommelier plutôt qu'il ne les entendit. Il était si hébété qu'il obéit à cet ordre machinalement, comme à une suggestion ; et quand il fut debout, en chemise, pieds nus sur le parquet, il eut un frisson. Alfred le tira dehors, où ils trouvèrent Staë, qui enveloppa monsieur le comte dans son manteau

vénitien. Puis ils passèrent tous trois dans le salon, où ils trouvèrent les deux autres, qui le firent asseoir sur l'un des trônes. Il ne résista point, croyant que ce fût encore une cérémonie. Il laissa même aller sa tête en arrière avec un grand air de dignité et de sommeil, et peut-être bien qu'il dormit tout de bon quelques minutes. Mais il sentit un froid sur sa joue droite, y porta la main, sentit la peau nue, et s'aperçut avec stupeur que celui des laquais qui était coiffeur de profession venait de lui abattre proprement tout un côté de moustache et de favori. Il entra dans une colère épouvantable. Alfred le pria de tempêter un peu moins haut, et lui dit avec flegme :

— Si tu veux que ça repousse, il y en a au moins pour six mois. Alors, il vaudrait peut-être mieux faire les deux côtés pareils.

Cette remarque était si juste que monsieur le comte n'y trouva point de réplique. Il tendit l'autre joue. Durant l'opération, qui fut courte, Alfred lui dit, pour le remonter :

— Tu n'avais pas la prétention de ressembler à un archiduc toute ta vie?... Là!... voilà qui est parfait!... Ta femme elle-même ne te reconnaîtrait pas... Veux-tu te rendre compte?

Il lui tendit un miroir. Rupert se trouva beaucoup mieux, rasé à l'anglaise, qu'avec ses favoris et ses moustaches à l'autrichienne.

— Je l'avais toujours dit, gronda-t-il.

Cela le radoucit; mais, en redonnant le miroir à Alfred, il vit que le sommelier avait au bras le sautoir de la baronne, comme un chapelet; Staë avait deux rangs de perles au cou.

— Voleurs! cria-t-il.

— Assez! dit Alfred. Voici ton bulletin de bagages. Ta malle est à la gare.

— Si vous croyez que ça va se passer comme ça! dit Rupert.

— Je ne le crois pas, dit Alfred: j'en suis sûr. Tu n'as aucun intérêt à faire du bruit. Profite du premier train pour déguerpir. Tu ne cours, d'ailleurs, aucun risque: tu ne te ressembles plus. Au fait, voici ta part.

Et il lui remit un billet de mille francs, de la banque de France.

— Cinquante louis! dit Rupert. Quand vous avez chauffé pour quatre ou cinq cent mille francs de perles!

Il ne le dit point du ton d'un homme qui réclame avec arrogance: il sentait bien la vanité de la discussion. Et puis, chose curieuse, il n'était pas trop fâché de n'obtenir que cette maigre part du butin: il lui semblait que sa conscience n'avait plus le droit de lui reprocher rien dès qu'il était refait, et que l'on ne saurait ensemble être voleur et volé. Il avait surtout un vif désir de prendre le large.

— Tu es sûr, dit-il au maître d'hôtel, que je ne raterai pas le premier train?

— Tu as tout le temps, dit Alfred. Il y a une gondole en bas.

Mais l'on s'avisa, sur ces entrefaites, qu'en jetant pêle-mêle les effets de monsieur le comte dans sa malle, on n'avait point songé à lui réserver un costume pour le voyage : de sorte qu'il se trouvait réduit à sa chemise de soie blanche et à son manteau de taffetas noir ! Le temps pressait, le seul expédient possible était que l'un des quatre faux laquais se dépouillât pour le vêtir. L'inconnu et le coiffeur se refusèrent à prêter leurs vêtements civils sans espoir de les revoir jamais ; Alfred était en habit ; ce fut Staë qui se dévoua et sacrifia son complet des dimanches. Rupert l'endossa en hâte, et, après des adieux brusqués, sans effusion, partit.

Dehors, il eut un sentiment assez désagréable du froid piquant et de la tristesse de l'aube. Il n'était pas non plus bien rassuré. Mais ce qui surtout l'affectait péniblement, c'était la honte d'être mal habillé, les coudes et les genoux marqués, les chevilles exposées aux regards, et d'apercevoir du linge entre la ceinture de son pantalon et le premier bouton de son gilet.

XVIII

M^{me} la baronne Trotteur se réveilla dans un état de bien-être, et de repos même excessif, comme il arrive quand on a dormi, grâce à une drogue, deux ou trois heures de plus que l'on n'avait rigoureusement besoin. Comme sa lucidité d'esprit était d'emblée parfaite, elle éprouva quelque surprise de ne pas nettement se rappeler l'heure ni les circonstances de son premier assoupissement. En revanche, elle se rappela sans hésitation qu'elle reposait auprès de son époux, et se dit que cela est naturel quand on vient de se marier. Elle se rappela également qu'elle était couchée dans un magnifique lit à colonnes, à baldaquin, et qu'il y avait de part et d'autre une négresse et un nègre qui servaient à l'éclairage. Elle évita, par malice, de faire le plus léger mouvement et d'avouer ainsi

qu'elle ne dormait plus ; et elle ne se hâta point d'ouvrir les paupières, afin de se ménager mieux cette petite angoisse agréable qu'on ne manque point de ressentir quand on se réveille dans un nouveau lit.

Mais elle était travaillée dans le même temps par un malaise indéfinissable, et localisé, si l'on peut dire, aux régions les plus obscures de sa conscience. Toutes les personnes, de l'un ou de l'autre sexe, qui ont à l'occasion partagé la couche d'autrui, savent bien que le contact positif ni le frôlement ne sont point nécessaires pour assurer chacune des deux parties de la présence du voisin : on l'aperçoit par l'effet d'une sorte de rayonnement. Or, M^{me} la baronne Trotteur n'apercevait rien de tel, et même elle avait un sentiment de solitude qu'elle n'osa point d'abord vérifier, comme il lui eût été si facile, en étendant seulement la main. Il lui parut aussi qu'elle était couchée tout près de terre, au moment qu'elle se ressouvénait de la hauteur exagérée du lit ! Son inquiétude alors devint si forte qu'elle ne pensa plus à tenir ses yeux fermés : elle les ouvrit tout grands, et fut encore bien plus étonnée qu'elle n'avait compté de l'être ; car elle se vit couchée sur un matelas nu, et il n'y avait plus trace de baldaquin, de colonnes, ni, en un mot, de lit.

Ce n'était pas la seule simplification du dé-

cor : tous les autres meubles s'étaient évanouis comme par enchantement. Assise sur son séant, Isabelle considérait d'un air stupide la place où furent les deux trônes. Elle tourna brusquement la tête et ne vit plus la négresse ni le nègre.

— Mes perles !... cria-t-elle d'une voix rauque.

Elle remarqua aussitôt la fausseté de cette intonation ; l'escamotage de ses perles ne pouvait guère l'émouvoir : il lui coûtait au plus six mille francs, vu qu'elle ne voyageait point avec ses bijoux, mais avec des copies de ses bijoux ; et, naturellement, elle savait cela mieux que personne. Elle s'applaudit d'une précaution si utile : la preuve ! Puis il lui revint que, l'autre jour, quand elle avait cassé le fil de son sautoir, et que Rupert s'était mis à quatre pattes pour ramasser les perles au fond du bateau, elle avait dit : « Mais elles sont fausses ! » et il avait eu l'impolitesse d'en mordre une, au lieu de croire cette affirmation.

— Il n'est pas bien averti, murmura-t-elle, s'il ne sait pas que l'on fabrique maintenant des perles d'imitation aussi solides que les vraies, et que l'on y peut mordre sans les écraser.

Elle sourit. Elle eut le sentiment, toujours flatteur, d'avoir volé en fin de compte celui qui pensait la voler. Elle eut même un peu de pitié pour ce pauvre homme, qui devint tôt de

la complaisance ; elle songea qu'il était bien, et regretta de ne se point souvenir précisément s'il avait usé ou non des droits conjugaux. Elle ne décidait pas encore si elle eût préféré d'en être quitte sans ce dommage, ou le contraire ; mais elle résolut, en tout état de cause, de protester qu'elle était indemne, aux deux seules personnes que cela pût intéresser, savoir au marquis de Bondidier et à M. Lévy-Dulac ; et elle s'avisa, à ce propos, qu'elle devait, sans plus de retard, se réfugier auprès d'eux.

Mais ne l'avait-on point enfermée ici ? Et, après l'avoir dérobée, n'y allait-on pas venir l'assassiner ? Elle trembla — deux minutes. C'était une femme de bon sens, qui ne se laissait point prendre aux chimères, enfin qui n'avait pas froid aux yeux. Elle se dit, raisonnablement, que de si profonds scélérats ne seraient pas assez bêtes pour revenir se faire arrêter sur le théâtre du crime. Puis elle songea qu'elle ne devait pas porter plainte ; que ni le banquier ni le marquis n'ébruiteraient point l'histoire ; et, quand elle eut la certitude que personne au monde ne le saurait et n'en ferait des gorges chaudes, elle fut rassérénée. Elle eut pourtant un moment encore de cruelle anxiété : elle était en chemise ! Ne lui avait-on pas chipé ses vêtements de même que ses bijoux ? Mais les coquins, instruits par la mésaventure de Florent Rupert quasi nu à l'heure de fuir, avaient eu,

au contraire, bien soin de respecter le costume tailleur de la baronne. Ils l'avaient suspendu à l'espagnolette de la croisée. Elle s'habilla tant bien que mal et, au lieu de décamper précipitamment, elle explora d'abord le logis.

Les lieux étaient en l'état où Florent Rupert les avaient loués, c'est-à-dire garnis des huit ou dix meubles ou ustensiles qui autorisaient le bailleur à qualifier l'appartement d'*ammogliato*. M^{me} la baronne Trotteur compara ce décor mesquin à la mise en scène d'hier soir, et devina tout ce que les voleurs avaient pris la peine de faire pour lui jeter un peu de poudre aux yeux. Ce travail matériel d'un double démenagement l'émerveilla plus encore que la comédie sacrilège du mariage. Ces gens étaient décidément capables de tout. Des bandits d'une telle envergure méritent même la considération. Isabelle sentit qu'elle devait les égaler, que, malgré l'absence de tout spectateur, elle n'avait pas le droit de bousculer le dénouement, et ce n'est plus par simple curiosité, mais par conscience, qu'elle acheva posément sa visite, peut-être périlleuse ; elle alla jusque dans la cuisine, où, naturellement, elle ne rencontra personne, car la servante de Rupert n'avait garde de se montrer.

Elle retourna ensuite dans le salon, où elle vit un fauteuil, mais point de trône, et une négresse, mais qui ne ressemblait point à l'autre

négresse, équipée pour l'éclairage électrique. Elle ouvrit un des vantaux de la fenêtre (qui était une grande baie gothique divisée en plusieurs compartiments par des colonnettes de marbre); elle s'avança résolument sur le balcon et, avant de s'accouder au cuir rouge tout usé dont la rampe de marbre était garnie, l'épousseta d'un mouchoir que l'on avait bien voulu oublier dans son réticule; et, comme Rupert l'autre jour, elle regarda les gondoles et les bateaux-mouches qui passaient, le profil aigu du Rialto, les gens qui d'un côté montaient, de l'autre côté descendaient les degrés du pont; elle s'amusa de voir leurs silhouettes apparaître tour à tour aux ouvertures et disparaître derrière les pleins.

Son attention fut attirée par un bruit vers un des palais le plus proches, ordinairement clos, et dont les contrevents venaient de s'ouvrir. M^{me} la baronne Trotteur savait, ainsi que tous les étrangers, à quel personnage auguste appartenait cette résidence. « Tiens, se dit-elle, voici que Monseigneur vient passer quelque temps à Venise, et qu'on fait le ménage chez lui. » Elle pensa, non sans amertume, qu'elle avait pu, durant toute une journée, se croire la parente de ce grand prince, et elle l'envia, assez sottement, de n'être pas prince pour rire, mais tout de bon. Soudain, elle jeta un faible cri : elle apercevait là-bas, sur le balcon, un gros

majordome qui semblait commander aux autres domestiques, et qui portait justement la même livrée que les laquais de Rupert hier soir. Comme elle a un flair de policier, elle ne supposa point que ce fût un de ceux-là, et elle saisit d'abord le vrai de la machination : l'emprunt des costumes et des meubles, la raison de leur authenticité. Elle n'avait plus rien à découvrir ni à conjecturer ; elle rentra dans le salon, gagna l'antichambre, descendit l'escalier d'un pas ferme et, en bas, fit signe à un gondolier qui maraudait.

Tandis que la gondole s'éloignait, Isabelle ne put se défendre de tourner les yeux vers le palazzo Rupert, et elle eut un serrement de cœur qui l'étonna beaucoup. Elle n'éprouvait point cependant de colère ni d'humiliation, mais de la mélancolie... Elle comprit bientôt qu'elle était fâchée de ne pas savoir si monsieur le comte avait abusé de son sommeil ou épargné sa vertu. A vrai dire, il ne lui restait plus à cet égard aucun doute. Même dans des conjonctures si particulières, une femme sait toujours à quoi s'en tenir. Elle est avertie par une sorte d'intuition, par un sens intime. Bref, M^{me} la baronne Trotteur ne se faisait plus la moindre illusion : son mari éphémère l'avait bel et bien respectée. Elle fut un peu honteuse de sentir qu'elle ne lui pardonnerait cela de sa vie. Comme elle ne pouvait pas lui témoigner di-

rectement ce qu'elle en pensait, elle réserva les expressions de son mépris et de sa fureur pour M. le marquis de Bondidier et pour M. Lévy-Dulac. Elle n'avait d'ailleurs qu'un moyen de s'en tirer avec ces deux-là, qui était de leur faire une algarade épouvantable.

Elle attaqua la scène si brusquement, dès qu'elle eut posé le pied sur le seuil de leur appartement privé, et la poursuivit si âprement, sans admettre de réplique ni d'interruption, que les deux hommes, avant d'être revenus de leur ahurissement, savaient déjà de l'aventure tout ce qu'il lui plaisait de leur en faire connaître. Ils avaient, de plus, essuyé quelques reproches bien choisis : celui, entre autres, d'être cause de tout, et d'avoir livré leur amie à un apache déguisé en prince. Dans quel intérêt ? On n'ose le dire ; mais elle osa, et comme les termes populaciers ne l'effrayaient point, elle leur assena indistinctement à tous les deux une épithète bien injuste, du moins pour Lévy-Dulac. Aussi, comme de raison, ce fut Bondidier seul qui s'en formalisa. Il sortit en claquant la porte.

— Ma chère, dit le banquier, dès qu'il fut tête à tête avec la baronne, je vous trouve émue à l'excès pour quelques perles en toc qu'on vous a chipées.

Dieu sait si M^{me} la baronne Trotteur avait pensé d'abord à tirer profit du vol dont elle n'était, jusqu'à présent, que la victime ; mais elle

y pensa tout d'un coup, et elle ne balança point. Elle prit un air de confusion, et elle déclara que le sautoir était bien la copie de son sautoir, mais qu'elle avait eu la fatale idée de voyager cette fois-ci avec ses trois rangs de perles fines, dont les deux plus beaux avaient disparu. Lévy-Dulac ne sut pas retenir un grossier juron. Il en rougit ensuite, et, pour se rattraper, promit de remplacer les perles. Isabelle le remercia, assez froidement. L'imbroglio ne se dénouait pas trop mal pour elle ; mais elle ne pensait qu'à ce malotru de Rupert, qui lui avait pris ses bijoux faux et ne lui avait pas pris autre chose, et elle enrageait.

XIX

Les affections de l'âme peuvent toujours être expliquées de deux manières, l'une transcendante et l'autre vulgairement positive : chacun est libre de choisir entre les deux, selon son tempérament et son goût. Ainsi, que M^{me} la baronne Trotteur et Florent Rupert, qui depuis des mois ne savaient rien l'un de l'autre, aient, le jour de la mi-carême, et chacun de son côté mais précisément à la même heure, formé le dessein de se rendre au bal paré, masqué, travesti, — un peu équivoque, d'*Eccentric-City*, et qui plus est d'y paraître en costume vénitien, il est clair que cela peut s'expliquer par la télépathie ; mais il est également clair qu'une explication beaucoup plus simple n'est pas moins satisfaisante. D'abord, c'était la mi-carême

pour lui comme pour elle, et deux personnes, même qui n'ont pas reçu la bénédiction nuptiale et dormi naguères ensemble, peuvent être tentées ensemble d'aller au bal d'*Eccentric-City* : cela ne passe point l'ordinaire des coïncidences, et le calcul des probabilités l'autorise. Quant au déguisement vénitien, l'idée en fut suggérée à Florent Rupert par ce manteau noir qui lui avait servi de robe de chambre pendant la nuit de noce, et qu'au départ il avait jeté par mégarde sur son bras : n'eût-il pas été bien sot et bien prodigue d'acheter ou de louer un autre costume ? Il fit seulement la dépense d'un loup de velours noir, garni d'une dentelle noire. M^{me} la baronne Trotteur, d'autre part, avant de quitter Venise, avait acheté une collection de cartes postales chez Giovanni Zanetti, Merceria dell' Orologio, entre autres les reproductions des toiles de Pietro Longhi. Dès son retour, et pour se consoler un peu de ses déboires vénitiens, elle avait transmis ces documents à une petite couturière fort habile à copier les modèles des grands couturiers, et lui avait fait exécuter l'un des plus jolis costumes de carnaval imaginés par l'aimable peintre, sans d'ailleurs savoir si elle en trouverait l'emploi. C'était un grand manteau vague, de taffetas, capable de recouvrir entièrement n'importe quelle robe ; ce manteau était de couleur mauve ; la pèlerine, fort longue, et du même

taffetas, était jaune; l'on se mettait sur la tête une cagoule de soie noire, d'où pendait une dentelle noire jusqu'au bas de la pèlerine, et sur la cagoule un tricorne de feutre noir. Le loup, assez grossier, de satin blanc, se portait sur le nez comme tous les masques, mais sur l'oreille quand on souhaitait respirer. M^{me} la baronne Trotteur aimait si fort ce costume, qu'elle l'essayait presque tous les jours devant sa glace, et elle était bien mortifiée de ne recevoir aucune invitation qui lui permît d'en faire un meilleur usage, quand elle s'avisa que, faute de bals privés, il y a des bals publics, où l'on ne risque rien d'aller quand on est empaqueté de la sorte et sûr de n'être point reconnu. Elle délibéra sur-le-champ de passer la soirée de la mi-carême à l'*Eccentric-City*, et de ne s'y faire accompagner ni par M. le marquis de Bondidier ni par M. Lévy-Dulac, ni encore moins par tous les deux. Pour se débarrasser de ses hommes, elle leur envoya dire dès le matin qu'elle était partie à l'improviste pour Londres où l'appelait une amie malade, et cette nouvelle était si invraisemblable qu'ils n'en doutèrent ni l'un ni l'autre.

Ce qui prouve que la correspondance des pensées de Rupert et de la baronne n'avait point de causes surnaturelles, c'est qu'elle n'était pas rigoureuse, tout en étant synchrone : tandis que la baronne se ménageait la

possibilité d'aller seule au bal, Rupert s'assurait d'un ami pour l'y accompagner. Il possédait beaucoup d'amis, tous de la même classe que lui-même, c'est-à-dire d'une classe indéfinissable, nés aux confins de la bourgeoisie et du peuple, résolus à une oisiveté continuelle, qui avaient assez souvent cinq louis dans leur gousset, mais quelquefois pas un centime, et qui dînaient indifféremment chez Paillard ou à la crèmerie. Leur tenue était toujours soignée. On leur avait enseigné jadis que rien n'est si dangereux que la maladie du scrupule : c'est tout ce qu'il leur restait de leur éducation morale ; c'est bien quelque chose. Ils pratiquaient pour la plupart l'usage de la cocaïne, ou d'autres vices moins élégants, mais toujours sans plaisir, et rarement par intérêt. Ils étaient tous si pareils que Rupert ne les choisissait pas quand il avait besoin d'un compagnon, mais les prenait au petit bonheur. Le hasard d'une rencontre lui désigna pour ce soir de mi-carême un nommé Georges Ponthieu, surnommé le Ponte, présentement cuirassier aux environs du Champ-de-Mars. Florent demeurait dans ce même quartier. Il avait loué, au septième d'une maison neuve, une chambre de domestique ; son loyer était minime, et il pouvait donner une adresse élégante (bien qu'il n'eût accès chez lui que par l'escalier de service). La chambre, qui formait comme une lanterne sur

le toit, était très longue, singulièrement étroite et de la forme la plus biscornue; mais il avait de là une vue merveilleuse, de tous les côtés : à ses pieds, le parc, la Seine; alentour, le Sacré-Cœur, Notre-Dame, les Invalides, l'École Militaire et la Grande Roue. Le cuirassier obtint la permission de la nuit, et le rendez-vous fut chez Florent, à onze heures un quart. Florent, qui avait commencé sa toilette aussitôt après dîner, était prêt depuis dix heures, et depuis lors il s'occupait à se regarder dans une grande glace, qui composait, avec le lit, à peu près tout le mobilier du logement. Déjà, il mourait d'ennui et d'impatience, et cependant il ne faillit même pas attendre : le Ponte, qui réglait sa montre sur le canon de la tour Eiffel, fut d'une exactitude militaire. A onze heures un quart juste, on frappa. Rupert cria : « Entrez ! » pensant voir son camarade le cavalier Georges Ponthieu, et il fut frappé d'étonnement, et même d'effroi, en voyant Catherine de Médicis.

Quelques secondes de réflexion lui suffirent pour connaître que cette reine de France et le cavalier étaient une seule et même personne. Il devint alors furieux, et dit rudement à son ami :

— Pourquoi t'es-tu f.... en femme?

Ponthieu lui alléguait l'usage de ces bals de mi-carême. Rupert n'essaya point de discuter (il était un peu tard), et eut d'autant plus de

hâte de partir pour le bal qu'il pressentait les désagréments qu'une telle compagne ne manquerait point de lui attirer.

— Filons, dit-il.

Et il grommela :

— Nous allons rien être charriés !

Ils le furent dès l'escalier : comme il y avait deux appartements par étage, Catherine de Médicis reçut les hommages de douze cuisinières et d'autant de valets de chambre maîtres d'hôtel, qui, à cette heure, achevant leur service, s'apprêtaient à remonter chez eux. Ils ne passèrent point devant la loge du concierge, tournée vers l'escalier des maîtres, et ne rencontrèrent pas une âme pendant leur traversée du Champ-de-Mars. Mais, à la porte d'*Eccentric-City*, ils trouvèrent une foule de gens de rien qui guettaient l'arrivée des masques et qui firent à Catherine une ovation. Rupert, fort ennuyé, pressa le pas de telle sorte que la Médicis, empêchée par sa vaste jupe, avait peine à suivre. Il grimpa l'escalier quatre à quatre et, lorsqu'il entra dans la salle de bal, il y aperçut d'abord tant d'autres Catherine de Médicis ou à peu près, qu'il pensa que le Ponte ne serait point remarqué. Cette illusion se dissipa bien vite. A peine le cuirassier travesti eut-il paru sur le seuil qu'une clameur immense retentit ; les danses furent arrêtées, l'orchestre même se tut, et il se fit, du côté des nouveaux

venus, une poussée formidable. Rupert s'avisa qu'il en pouvait du moins profiter pour semer son camarade. Cela ne fut point difficile, et, l'instant d'après, il se trouva quasi seul au beau milieu de la salle, la poussée vers la porte ayant fait le vide au centre.

Il regarda autour de lui, et vit, d'un autre côté, une presse moins forte, mais encore assez indiscreète, d'où s'efforçait de se dégager une grande marionnette mauve et jaune, coiffée d'une cagoule et d'un tricorne, et masquée de satin blanc. Rupert n'avait, de son existence, rencontré un tableau de Pietro Longhi ; mais il entendit crier : « Gondola ! Poppe ! Conseil des dix ! » et autres bonnes plaisanteries, qui l'instruisirent que la marionnette était à la vénitienne. Cette considération l'engagea d'y aller regarder de plus près. Il songea aussi qu'un chevalier français doit voler au secours des belles qu'on opprime. Il offrit son bras à M^{me} la baronne Trotteur, qui ne l'eût peut-être point accepté si le costume à demi vénitien de cet inconnu ne lui eût inspiré de la sympathie. La stature de Florent intimida les loustics, qui se dispersèrent, et il eut de nouveau ses coudées franches ; mais il avait maintenant une femme inconnue près de lui, à qui il ne savait vraiment point que raconter. Il lui montra, d'un beau geste, de nombreuses tables qui étaient à l'extrémité de la salle, et dit, un peu trop haut :

— Voulez-vous que nous allions prendre un verre ?

Le son de cette voix fit tressaillir la baronne. La solennité de la phrase, le « nous » levèrent ses derniers doutes ; et il se produisit un phénomène bien plaisant : elle n'eût sans doute point reconnu monsieur le comte à visage découvert, vu qu'il était rasé ; mais, sous le masque, elle le reconnut instantanément. Elle ne s'étonna point de la rencontre, car elle sait que le monde n'est pas grand ; mais une émotion assez vive et assez particulière qu'elle ressentit, lui rappela qu'elle enrageait toujours, depuis le temps, d'avoir été épargnée, et elle ne balança pas à profiter de l'occasion pour se rattraper. Elle se félicita de n'avoir sur elle aucun bijou. Puis elle se dit : « Quelle chance que je n'aie pas encore parlé ! Il faut déguiser ma voix. » Pour la déguiser mieux, elle prit l'accent anglais, et même américain, et elle observa qu'on a bien de l'esprit quand on parle du nez. Elle n'intrigua toutefois que prudemment, commanda des boissons à pailles, et laissa à Florent Rupert le soin de diriger la conversation. Il le fit justement comme elle désirait ; car il lui dit d'abord, pour montrer qu'il n'était pas un ignorant :

— Votre costume est vénitien.

— Aussi le vôtre, dit-elle.

Il lui demanda là-dessus si elle allait souvent à Venise. Elle répondit : « Chaque année », et

qu'elle s'y amusait fort, parce qu'il y arrive toujours des aventures incroyables.

— Cette année, dit-elle, ce fut le mariage du faux archiduc.

Rupert donna des signes de détresse qui divertirent fort Isabelle, et s'empressa de dire qu'il ne connaissait point cette histoire-là, du ton des gens qui crient : « Ce n'est pas moi ! » quand on ne leur demande rien. Elle conta l'histoire, mais en peu de mots, et avec des erreurs volontaires pour ne lui point donner l'éveil. Il grogna :

— C'est une imagination ! Comment pourrait-on le savoir ! Ce n'est pas lui qui s'en est vanté ! Ni elle !

— Je ne puis concevoir, reprit la baronne, mais tous récitent cette histoire à Venise ; et ils sont très intéressés avec une chose.

— Quelle chose ? dit Rupert. Les perles ? Ce que sont devenues les perles ?

— Oh ! non, dit la baronne, ils ne sont pas intéressés avec les perles, parce qu'elles étaient fausses.

— Non ? fit Rupert, soudain au comble de la joie. « Mes cinquante louis, pensa-t-il, n'étaient pas une si mauvaise affaire. »

La baronne poursuivit :

— Je voudrais tant savoir si le comte, réellement, n'a pas touché cette femme qui était dans son lit, savez-vous ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? répondit bêtement Rupert.

Elle repartit, avec un calme imperturbable :
— Vous seul pouvez savoir.

Il se sentit deviné, n'y comprit rien, mais fut pris d'un grand tremblement. Les yeux de la baronne, ces yeux vifs, si bizarrement encadrés de satin blanc, étaient fixés sur lui. Elle reprit, tout doucement, cruellement :

— Dites... fûtes-vous... le mari ?

Il n'avait aucune présence d'esprit, mais il avait de la vanité. Il murmura :

— Parbleu !...

Ce fatal petit mot tua soudain la curiosité d'Isabelle.

— Maintenant, dit-elle, je m'en irai.

Il eut la galanterie de la conduire jusqu'à sa voiture. Elle le pria de dire à son chauffeur : « A la maison ». Il respira plus librement quand il vit l'auto s'éloigner, mais il fut bien fâché de se trouver à la porte du bal et obligé de payer son entrée une seconde fois.

Dans la voiture, Isabelle croyait réfléchir et ne pensait à rien. Elle ne fut tirée de cette stupidité que par un accès brusque de colère : elle s'avisa tout d'un coup qu'elle venait encore d'être refaite, et sans espoir de revanche. Rien ne lui prouvait que Rupert l'eût épousée effectivement ! Elle avait eu la naïveté de le croire sur parole, mais son « par-

bleu » ne prouvait rien ! Un homme d'honneur n'avoue jamais qu'il a été l'amant d'une femme ; mais il avoue encore moins qu'il ne l'a pas été.

Venise, septembre 1912.

1-5490. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers, Paris

75H427
1914

ABEL HERMANT

Scènes de la Vie cosmopolite

Le Joyeux Garçon



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXIV

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Volumes in-18 jésus. Chaque volume : 3 fr. 50

BARBEY D'AUREVILLY.	<i>Gœthe et Diderot.</i>	1 vol.
BARRAUTE DU PLESSIS.	<i>Château-Bonheur.</i>	1 vol.
LÉON BARRY.	<i>Au delà du Bonheur.</i>	1 vol.
MARIE ANNE DE BOVET.	<i>La Terre refleurira.</i>	1 vol.
D ^r JULES CARRET.	<i>Démonstration de l'Inexistence de Dieu.</i>	1 vol.
FRANÇOIS COPPÉE.	<i>Souvenirs d'un Parisien.</i>	1 vol.
AUGUSTA COUPEY.	<i>Imato.</i>	1 vol.
MAXIME FORMONT.	<i>Les Italiennes.</i>	1 vol.
ALPHONSE GEORGET.	<i>La Transplantée.</i>	1 vol.
ABEL HERMANT.	<i>La Famense Comédienne.</i>	1 vol.
—	<i>Le Joyeux Garçon.</i>	1 vol.
OCTAVE HOUDAILLE.	<i>Le Mannequin d'Amour.</i>	1 vol.
JEAN-BERNARD.	<i>La Vie de Paris, 1912.</i>	1 vol.
EUGÈNE JOLICLERCÉ.	<i>Graine de Roi.</i>	1 vol.
PAUL JUNKA.	<i>L'Aube de l'Amour.</i>	1 vol.
—	<i>Cœur de Fiancée.</i>	1 vol.
MARCEL LAURENT.	<i>Le Calvaire fleuri.</i>	1 vol.
A. DE LÉVIS MIREPOIS.	<i>Le Papillon noir.</i>	1 vol.
MAURICE MAINDRON.	<i>L'Incomparable Florimond.</i>	1 vol.
RENÉ MAIZERROY.	<i>L'Amour en danger.</i>	1 vol.
—	<i>L'Inconstant.</i>	1 vol.
KARIN MICHAËLIS.	<i>L'Age dangereux, texte français et introduit. de MARCEL PRÉVOST.</i>	1 vol.
MAURICE MONTÉGUT.	<i>Les Clowns.</i>	1 vol.
JEAN DE MONTLAUR.	<i>Ben-i-Kelbb (Fils de Chien).</i>	1 vol.
M ^l DE MONTMORILLON.	<i>Apolloplane.</i>	1 vol.
A. DE MUSSET.	<i>Poésies. Édit. illustrée.</i>	2 vol.
—	<i>Comédies. Édit. illustrée.</i>	3 vol.
—	<i>La Confession d'un Enfant du siècle. Édit. illustrée.</i>	1 vol.
—	<i>Nouvelles. Édit. illustrée.</i>	1 vol.
—	<i>Contes et Nouvelles. Édit. illustrée.</i>	1 vol.
—	<i>Mélanges de Littérature. Édit. ill.</i>	1 vol.
—	<i>Œuvres posthumes. Édit. illustrée.</i>	1 vol.
MAURICE OLIVAIN.	<i>Les Derniers Oiseaux.</i>	1 vol.
MARYO OLIVIER.	<i>Les Instincts galants.</i>	1 vol.
MARCEL PRÉVOST.	<i>Les Anges gardiens.</i>	1 vol.
ALBERT QUANTIN.	<i>En plein Vol.</i>	1 vol.
RAYMOND ROUSSEL.	<i>Locus Solus.</i>	1 vol.
L.-F. SAUVAGE.	<i>Fantômes d'Irlande.</i>	1 vol.
ALBERT-ÉMILE SOREL.	<i>L'Aile brisée.</i>	1 vol.
MARIA STAR.	<i>Qui l'emporte?.</i>	1 vol.
RENÉE D'ULMÈS.	<i>Histoire d'une petite Ame.</i>	1 vol.
TONY D'ULMÈS.	<i>Les Demi-Morts.</i>	1 vol.
H. DE ZUYLEN DE NYVELT.	<i>La Dernière Étreinte.</i>	1 vol.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 113965013